

RECNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur

ROME

8, Lungo Tevere Cenci (XVe)

PARIS

10, Rue Cassette (VI^e)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 85/33

BRUXELLES - ETTERBEECK

43, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN

Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

NOS DIRECTIVES ⁽¹⁾

Vous qui aimez le Sacré-Cœur,
Vous qui avez à cœur le salut des âmes,
Ce nous est une grande joie de nous présenter à vous pour
vous dire notre idéal et la portée de notre effort.

Qui nous sommes

Bien que jeune encore, notre Société a déjà quelque importance.

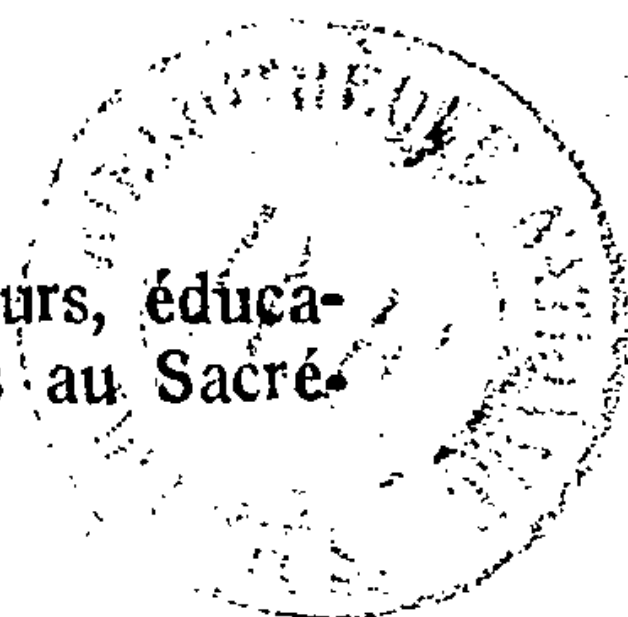
Sous le patronage de quinze cardinaux, archevêques ou évêques, elle groupe des *professeurs de Séminaires*, des *missionnaires*, des *directeurs de maisons d'éducation*, des *professeurs laïques*, des *écrivains*, des *journalistes*, des *conférenciers*, des *hommes de profession*. Et les *artistes* (peintres, sculpteurs, graveurs) qui font partie de la Société R. I. S. C. (2) atteignent à eux seuls le chiffre de 43.

Le Rayonnement du Sacré-Cœur

Or, nous tous, écrivains, conférenciers, professeurs, éducateurs, artistes, qui sommes officiellement consacrés au Sacré-

(1) Tract de propagande actuellement sous presse.

(2) du « Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur ».



Cœur, c'est au rayonnement du Sacré-Cœur que nous voulons nous dévouer.

Ce faisant, nous avons conscience que nos efforts sont bien dans le sens voulu de Dieu.

Pie IX a déclaré que « l'Église et la société *n'ont plus d'espoir que dans le Cœur de Jésus.* »

« C'est *en Lui*, a dit Léon XIII, c'est *en Lui* qu'il faut placer nos espérances ; et c'est de *Lui* qu'il faut attendre le salut. »

Pie X a montré ce Cœur du Christ comme « *l'unique refuge* du genre humain en péril. »

Et, d'un mot évocateur, Pie XI nous le présente comme « *la vie et la palpitation* de l'univers. »

Paroles des Papes, paroles de Dieu. Elles forment en nous la conviction qu'en nous consacrant à faire mieux rayonner le Cœur du Christ, nous prenons le meilleur moyen de glorifier Dieu et de sauver le monde.

Pas directement en propageant la dévotion.

Mais nous qui voulons travailler au rayonnement du Sacré-Cœur, ce n'est pas directement à propager la dévotion au Sacré-Cœur que nous voulons travailler.

Certes, cette dévotion est un admirable moyen de salut. A ceux qui la pratiquent sérieusement, elle vaut des grâces merveilleuses. Bien comprise, elle est beaucoup plus qu'une dévotion particulière. — Elle est Mgr Pie le disait déjà — le « sommaire substantiel de toute religion », « l'abrégé de tout le christianisme ». C'est avec joie que nous aiderons dans leur tâche tous ceux qui travaillent directement à propager la dévotion au Sacré-Cœur. Et nous estimons que notre effort à nous-mêmes contribuera pour beaucoup à l'affermir et à la développer.

Mais nous pensons qu'en manifestant son Cœur, Jésus-Christ n'a pas eu seulement pour but d'établir une dévotion. Nous pensons qu'il a voulu autre chose. Et nous estimons qu'il faut faire *autre chose*.

La pensée d'abord !

C'est *dans l'ordre de la pensée* que portera directement notre effort. C'est *sur la pensée humaine* que nous ferons rayonner, directement, le Cœur du Christ.

Vous n'êtes point de ceux qui opposent la pensée à la vie, ou qui ne reconnaissent à la pensée d'autre valeur que d'éclairer du dehors ou tout au plus d'exciter le courant vital qui seul nous porterait au réel.

Avec nous, vous estimez que penser *c'est vivre*, et vivre de la vie qui est proprement humaine. Vous estimez que toute pensée vraie est une *véritable saisie* du réel, la *première* saisie du réel, et qu'au ciel le premier anneau de notre union béatifiante avec Dieu sera de *Le voir* d'une ineffable vision.

Vous admettez donc avec nous que faire rayonner le Cœur du Christ dans la pensée humaine, c'est réellement *Lui unir les âmes*, c'est ouvrir la voie directe à son rayonnement *dans l'intime des cœurs*, c'est préparer très efficacement son règne *sur toute la société humaine*.

Un double objectif.

Or, pour que rayonne le Cœur du Christ dans la pensée humaine, nous nous proposons un double objectif :

1) Orienter le dévouement des catholiques vers la *conquête de la pensée*, leur montrant — par toute une campagne méthodique — la nécessité absolue de cette conquête, si nous voulons réaliser les désirs ardents du Cœur du Christ, et travailler efficacement à établir son Règne d'amour ;

2) *présenter tout l'idéal chrétien dans la lumière du Cœur du Christ* pour mieux entrer dans le sens de la Révélation qu'il nous a faits de son Cœur, et pour Lui attirer mieux les âmes.

I — POURQUOI ORIENTER LE DÉVOUEMENT DES CATHOLIQUES VERS LA CONQUÊTE DE LA PENSÉE.

• Une grave leçon.

On se demande souvent d'où vient le succès des ennemis du Christ. Il vient, pour une très grande part, de ceci : qu'ils portent, eux, tous leurs efforts à conquérir la pensée humaine.

« C'est dans les *têtes* et dans les *cœurs*, à dit Elisée Reclus, que les transformations ont à s'accomplir avant de tendre les muscles et de se changer en phénomènes historiques ».

« C'est la *laïcité de l'esprit*, déclarait naguère Schmidt à la *semaine de défense laïque*, qu'il faut faire triompher à travers le monde. »

Et Marcel Sembat, dans un discours de clôture au Convent du Grand Orient de France : « J'ai dit souvent à des auditoires d'ouvriers qu'il est une révolution qu'aucun tyran, aucun gendarme ne les empêchera d'accomplir. Vous pouvez toujours, leur disais-je, *faire la révolution dans votre cerveau*. »

Quant à la méthode universelle de la Franc-maçonnerie, les documents abondent qui en font foi, c'est celle-ci : « Forger la

mentalité de ses adeptes, leur insuffler l'*esprit maçonnique*, afin qu'ensuite le franc-maçon secoue l'opinion, en apôtre de l'*idée* que l'initiation lui a infusée. » (Convent du Grand Orient 1922, p. 375).

Non, les ennemis du Christ ne dépensent guère d'argent à bâtir des *monuments* ou à dresser des *statues*. Mais ils en dépensent beaucoup en *journaux*, en *tracts*, en *conférences*. Leur objectif essentiel a été chez nous, de *déchristianiser la pensée*, en *laïcisant l'école*. Leur mot d'ordre a été : la *pensée d'abord* !

Ils savaient qu'en devenant les *maîtres de l'opinion*, ils auraient le *gouvernement* et les *lois* à leur gré.

Ils savaient qu'en devenant les *maîtres de l'éducation*, ils tueraient ou affaibliraient la foi dans bien des âmes, tarissant ainsi la source des vocations sacerdotales et religieuses.

Bref, ils savaient que *ceux-là sont les maîtres de la société qui sont les maîtres de la pensée*.

Et l'événement n'a que trop montré l'exactitude du principe qui inspira leurs efforts.

En vérité, ce qui importe, c'est *la conquête de la pensée*.

Nos amis et nos chefs spirituels.

La conquête de la pensée ! Que de fois nos amis et nos chefs spirituels ont voulu attirer sur ce point notre attention et notre dévouement !

« A mon sens — disait, en 1875, M. Adolphe Baudon, président général des Conférences de Saint Vincent de Paul — la sérieuse importance de la presse n'est pas assez comprise par les fidèles. On songe à bâtir des églises, à faire des communautés, à multiplier les asiles pour les orphelins et les pauvres — ce qui est évidemment au rang des œuvres les plus nécessaires — mais on oublie qu'au-dessus de tous ces besoins il en est un autre qui, par la force des choses, prime tout le reste : c'est l'extension de la presse catholique, au moins dans certains pays, au nombre desquels je place la France.

« Car si *la presse catholique n'est pas soutenue, encouragée, élevée à la hauteur qu'elle doit atteindre*, les églises seront désertes, sinon brûlées ; les communautés seront d'autant plus expulsées qu'elles seront plus assises, et les maisons de charité, les écoles elles-mêmes, seront enlevées à la religion qui les aura fondées. »

Ces graves paroles sont de 1875. Une statistique de 1877 nous apprend que la proportion des journaux catholiques était alors de *deux et demi pour cent*. En 1880, les enfants de nos écoles étaient livrés à l'influence des « laïcisateurs ! » En 1902, religieux et religieuses étaient chassés de France. En 1905, nos églises nous étaient volées.

Le Cardinal Lavigerie avait bien vu, lui aussi, la nécessité absolue de la conquête de la pensée. « Fonder, soutenir un Journal destiné à éclairer les esprits, est, en un sens, aussi nécessaire et aussi méritoire que de construire une église. »

« Nous comptons sur nos prêtres, écrivait en 1908 Mgr Delamaire, pour expliquer à nos chrétiens et à nos chrétiennes qui, en tout temps, se sont montrés si généreux, que s'ils *avaient consacré à la presse la dixième partie seulement des sommes dépensées pour bâtir d'immenses et somptueux établissements de toute destination, pieuse ou charitable, nous aurions encore ces établissements, et, de plus, la liberté ; tandis que, faute de journaux pour défendre tout cela, nous en avons été spoliés, dans les conditions les plus lamentables.* »

Et l'on sait la parole de Benoît XV à un prêtre qui lui signalait l'urgence de bâtir de nouvelles églises : « Non, ne bâtissez pas ; auparavant, il faut assurer, développer votre journal. C'est l'œuvre *la plus importante.* »

Quant à Pie X : « Il faut, disait-il, il faut, pour guérir les maux de notre temps, *employer des moyens qui soient appropriés à ses habitudes. Mettre de côté de semblables moyens, c'est se condamner à n'avoir aucune action sur le peuple et ne rien comprendre au caractère de son temps.* »

... « Nous ne sommes pas à autrefois ; nous sommes à aujourd'hui ! eh bien, c'est un fait qu'aujourd'hui le peuple chrétien est trompé, empoisonné, perdu par les journaux impies. *En vain vous bâtirez des églises, vous prêcherez des missions ; toutes vos bonnes œuvres, tous vos efforts seraient détruits, si vous ne saviez pas manier en même temps l'arme défensive et offensive de la presse catholique, loyale, sincère.* »

Enfin, et tout récemment, S. S. Pie XI s'exprimait ainsi : « On a dit que si l'Apôtre Paul avait vécu de nos jours, il serait devenu journaliste. Il est douteux que cette parole se fût vérifiée à la lettre, mais elle se serait accomplie dans son esprit. Il n'y a pas de doute, en effet, que saint Paul, qui, malgré les difficultés matérielles, a porté l'évangélisation dans une si grande partie du monde, par ses épîtres, par ses écrits si merveilleusement multipliés de son vivant déjà, que cet homme à l'âme si brûlante de propager la doctrine de Jésus-Christ, *se serait servi dans la plus large mesure possible de cette grande propagatrice de la pensée et de l'idée qu'est la presse.* »

La conquête de la pensée ; la conquête de la pensée par les moyens qui sont appropriés aux habitudes de notre temps, voilà l'objectif que maintes fois nous ont indiqué nos chefs spirituels.

En nous le montrant, leur zèle attristé ne faisait que répondre aux désirs profonds du Cœur même de Jésus.

Le désir du Cœur du Christ.

Ce qu'a voulu le Christ en « jetant le feu sur la terre », c'est *éclairer* pour *embraser*. « C'est moi qui suis la *Lumière du monde* », disait-Il. « C'est pour *évangéliser* les pauvres que m'a envoyé mon Père. » « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi-même je vous envoie. » « Allez donc ! Parcourez le monde entier ! *Prêchez l'Evangile* à toute créature ; *enseignez* toutes les nations. »

Tels furent les mots révélateurs. Et ces mots jaillissaient d'un Cœur qui est personnellement le Cœur du *Verbe*, pour le salut des hommes qui doivent être d'abord des *êtres de pensée*.

Au fond de la lutte irréductible entre Jésus et Satan, voilà donc deux désirs qui se heurtent : le désir du Christ Amour qui veut nous « évangéliser » pour nous diviniser ; le désir haineux de Satan qui veut « laïciser » la pensée et tuer la foi pour perdre les âmes.

Duel tragique entre deux volontés l'une divinement bienfaisante, l'autre horriblement malfaisante — qui toutes deux visent immédiatement le même point vital : *la conquête de la pensée*.

L'attitude des catholiques.

Ce point vital, nous avons constaté déjà que les ennemis du Christ en ont depuis longtemps compris toute l'importance. Et certes bien des catholiques intelligents la connaissent aussi. Bien des amis du Sacré-Cœur voient nettement qu'il est vain d'espérer que le Sacré-Cœur règne sur la société, tant que ses ennemis pourront — par le journal, par l'école, par le film, par les émissions de radio, etc. — empoisonner les intelligences, et donc Lui arracher les âmes. Ils voient avec évidence qu'il est puéril de Le chanter comme le Maître de la vie humaine si on ne fait rien pour Lui donner la pensée qui est vie et qui oriente la vie.

Avouons pourtant qu'un trop grand nombre de ses amis n'ont pas encore perçu ces très évidentes vérités.

Après avoir exprimé le vœu que des legs, et des legs importants, soient consacrés à la bonne presse, Mgr Delamaire écrivait récemment : « Mais *cette orientation de leurs libéralités est à peu près inconnue de nos catholiques.* » Après avoir rappelé aux fidèles « le devoir de soutenir la bonne presse en concourant directement, chacun dans la mesure de ses moyens, à la faire vivre et prospérer », Léon XIII disait : « *En quoi nous croyons que jusqu'ici on n'a pas fait assez.* » Et Pie X faisait à son tour cette constatation : « *La presse, on ne comprend pas encore son importance. Ni les prêtres, ni les fidèles, ne veillent assez sur ce point.* »

Non, les catholiques, non, les amis du Sacré-Cœur n'ont pas suffisamment compris la nécessité absolue de *la conquête de la pensée* pour qu'advienne enfin le règne du Christ. Ce n'est de leur part ni apathie, ni manque de générosité. Les amis du Sacré-Cœur sont généreux. Ils sont dévoués, Ils savent même très bien qu'il ne suffit point de faire de nobles efforts et qu'il importe de porter l'effort au point nécessaire. Mais ce *point vital*, ils ne l'ont pas assez nettement perçu. Il faut le leur montrer dans une telle évidence qu'ils ne puissent pas ne pas le voir. Il faut donner à leur dévouement une orientation si ferme qu'il aille comme d'instinct aux œuvres jusqu'ici trop négligées. Il faut faire pénétrer en eux cette indéniable vérité que le *mal essentiel c'est que la pensée se déchristianise*, et que les amis du Christ doivent travailler énergiquement à *rechristianiser la pensée humaine*, s'ils veulent réaliser les désirs du Christ et hâter l'avènement de son *Règne d'Amour*.

Il y a là toute une éducation à faire, toute une mentalité à former.

La *Société du Rayonnement Intellectuel* entreprend cette tâche, qu'elle estime absolument nécessaire.

Bientôt, nous l'espérons, les amis du Sacré-Cœur comprendront mieux que, sans négliger les autres secteurs de combat, ils doivent porter une grande, une très grande part de leur dévouement dans cette *zone de la pensée* qui est comme le « Verdun » de l'immense ligne de la bataille où se joue le sort des âmes.

Et, unissant leur effort à notre premier effort qui est de montrer aux amis du Sacré-Cœur la nécessité absolue de *conquérir la pensée*, ils nous resteront unis sans doute pour notre deuxième effort, qui consiste à nous *inspirer de la Révélation du Sacré-Cœur pour présenter à tous les hommes tout l'idéal chrétien*.

II. — POURQUOI NOUS VOULONS PRÉSENTER AUX HOMMES TOUT L'IDÉAL CHRÉTIEN, DANS LA LUMIÈRE DU CŒUR DU CHRIST.

Le désir de Jésus-Christ.

Celui qui est « le Verbe », la « Pensée subsistante », « la splendeur de la gloire du Père », le « soleil véritable », la « lumière procédant de la lumière et la source de toute lumière », Celui-là même, ayant pris la nature humaine et manifesté tout son amour dans son vrai cœur d'homme, il semble qu'Il n'aurait pas agi selon son caractère personnel s'Il n'avait pas donné à cette manifestation une valeur directe et illuminative dans l'ordre de la pensée.

Soyons en bien assurés : l'Intelligence Eternellement

vivante a voulu, en nous manifestant son cœur, s'adresser à notre intelligence humaine ; le Verbe « qui éclaire tout homme venant en ce monde » a voulu, par le rappel symbolique de son amour, projeter sur notre pensée le rayonnement de son cœur.

Il l'a voulu, puisqu'Il nous présente ce cœur comme un *symbole*, et que tout symbole est une aide à l'esprit.

Il l'a voulu, puisqu'en ce cœur Il nous montre l'amour qui est *la raison dernière*, et qui apporte aux intelligences le *dernier pourquoi* de tout l'ordre surnaturel.

Tout l'idéal chrétien.

C'est bien tout l'idéal chrétien qui se manifeste à nous dans le Cœur du Christ aimant.

Puisqu'« en ce cœur est l'abrégé de tous les mystères du christianisme, mystères de charité dont l'origine est au cœur » (1), c'est vraiment tout l'ensemble des « mystères du christianisme » que le Christ nous présente, et que toute âme peut considérer dans la lumière de l'Amour que symbolise le Cœur de Jésus.

C'est là ce que nous, nous voulons faire. Nous voulons *voir et présenter tout l'idéal chrétien dans la lumière qui le montre le plus exactement*, puisqu'elle nous en fait voir, très explicitement et toujours, le vrai principe.

Et puisque l'Amour est la caractéristique de l'ère évangélique, nous sommes assurés qu'en nous mettant dans le sens de l'Amour, nous restons exactement dans le sens de l'Évangile.

Tout l'idéal chrétien dans son jour le plus lumineux, tout l'idéal évangélique dans le sens primordial que le Christ lui a donné, tel est l'idéal que nous voulons présenter à la pensée humaine.

Idéal dont le rayonnement est immense dans le domaine de l'esprit. Ce n'est pas seulement sur les questions surnaturelles, c'est vraiment sur toute les questions humaines que se projette sa clarté.

Ce qu'attendent ceux qui cherchent

Or, nous savons que représenter l'idéal évangélique et le présenter sous ce jour, c'est répondre à l'attente, imprécise et ardente, de bien des âmes généreuses.

Ce ne sont pas seulement les « chefs de file » catholiques (peintres, poètes et romanciers) qui se mettent peut-être par réflexion, peut-être d'instinct, mais très exactement dans le sens de l'Amour du Christ. Jamais on n'a vu, chez ceux qui ne

(1) Bossuet.

sont pas encore tout à fait de chez nous, un tel besoin de l'idéal évangélique en tant qu'il est tout amour.

Besoin qui doit être bien manifeste puisqu'un respect universel a écouté cette prédiction toute récente : que « le théâtre de demain débordera d'amour. Mais ce sera l'amour de l'Évangile » et non plus l'amour qui souille la vie.

L'idéal évangélique ? C'est précisément celui-là que nous présentons. L'idéal évangélique en tant qu'il est amour ? C'est précisément sous cette forme que nous entendons le montrer. Notre effort s'ajuste parfaitement aux désirs de nos frères éloignés. Nos mains rencontreront leurs mains tendues.

La beauté de notre effort.

Montrer tout l'idéal évangélique sous son aspect le plus exact et le plus attirant, c'est la façon la plus efficace de lui attirer les âmes :

Traiter dans la lumière de l'Amour toutes les questions qui intéressent l'humanité, et projeter ainsi sur toutes les questions humaines le rayonnement du Cœur du Christ, c'est apporter la vraie lumière, la lumière chaude, celle qui vient du Cœur d'un Dieu, celle qui va au cœur des hommes.

Présenter au monde, et dans la Lumière de son Cœur, Celui qui est venu pour sauver le monde, c'est offrir la vérité telle que les yeux la cherchent ; c'est affirmer la vie telle que les cœurs la désirent ; c'est montrer aux âmes, de manière à les rapprocher de Lui, Celui qui est leur unique Refuge.

Est-il effort plus beau que l'effort que nous tentons ?

Harmonies.

Notre tâche, si belle, s'harmonise avec la tâche, très belle aussi, des apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur.

Notre objectif immédiat n'est pas leur objectif immédiat. Mais nous travaillons tous à promouvoir le même règne d'amour. Pour faire régner le même Cœur tout aimant, nous voulons tous nous animer de cette même charité dont Il est le principe.

Les apôtres de la dévotion nous les regardons comme des frères. Leurs efforts ont notre sympathie. Leurs succès nous sont une joie.

Ils comprennent, eux aussi, et ils admettent avec nous que dans l'ordre du dévouement, il importe de réviser parfois l'échelle des valeurs.

Quand on veut mettre au service du Sacré-Cœur des forces rayonnantes, mais qu'on ne peut lui donner tout ensemble et le

luxe cultuel et la puissance des talents littéraires, plusieurs estimeront que mieux vaut négliger quelque peu le luxe cultuel, pour assurer à la cause du Sacré-Cœur des influences vivantes.

Quand on veut faire plaisir au Cœur du Christ, mais qu'il faut choisir entre l'oblation d'un riche ostensor et le don scolaire qui garantira l'avenir en assurant l'éducation chrétienne de bien des enfants, plusieurs estimeront qu'il faut sauver la foi d'abord, puisque jadis, en temps de choléra ou de famine, les évêques vendirent les vases sacrés, et que la peste ou la faim des âmes mériteraient bien les sacrifices que provoquèrent celles des corps.

Les apôtres de la dévotion savent d'ailleurs que notre effort à nous est l'indispensable garantie de leur effort à eux. Car — selon la pensée de Mgr Delamare — si les catholiques de France avaient donné jadis aux œuvres de défense et de conquête dans l'ordre de la pensée, la part requise du dévouement qu'ils ont si noblement prodigué aux œuvres pieuses ou charitables, ils auraient « gardé toutes ces œuvres, et de plus la liberté » qui leur eût permis de les développer, au lieu d'avoir toujours à relever des ruines.

De notre côté, nous savons que bien des faveurs précieuses seront attirées sur notre travail par les pratiques de piété que veulent promouvoir nos frères. Ce nous est une joie de leur en dire notre reconnaissance. Nous ne demandons qu'à devoir la leur exprimer très souvent : nous sentons que tant de grâces nous sont nécessaires pour employer comme il convient les justes moyens qui nous permettront d'atteindre nos objectifs. (1).

LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ INTELLECTUELLE DU
SACRÉ-CŒUR.



*« Réfugions-nous dans le divin Cœur pour éviter
tout naufrage, celui de l'intelligence comme celui du cœur. »*

R. M. Marie NOEL, religieuse de Nazareth (1824-1908).



(1) Suit l'énumération des moyens que nous voulons prendre et des moyens par lesquels on peut nous aider. Nos amis la trouveront dans le tract qui sera prêt dans quelques jours et qu'ils peuvent dès aujourd'hui nous demander.

LES SOUVERAINS PONTIFES & LE SACRÉ-CŒUR

Chronique Documentaire Romaine

ANNÉE 1926

LE SACRÉ-CŒUR DANS QUELQUES ACTES RÉCENTS
DU SAINT-SIÈGE.

Sous ce titre nous reproduisons ici les divers ACTES DU SAINT-SIÈGE concernant — de quelque manière que ce soit — le SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, qui ont paru dans les ACTA APOSTOLICÆ SEDIS au cours de l'année 1926.

Nous suivons l'ordre chronologique des documents ; et, quand cela nous est possible, nous donnons ceux-ci *in-extenso* et dans leur langue originelle. Nous les accompagnons d'une traduction *littérale* française et, parfois, de quelques notes, citations ou informations utiles.

Nous serons toujours reconnaissants à nos lecteurs pour tous les renseignements complémentaires qu'ils auraient l'obligeance de bien vouloir nous transmettre.

La « SOMME DOCUMENTAIRE PONTIFICALE » du SACRÉ-CŒUR ne peut lentement s'édifier qu'à cette condition préalable d'étroite et constante collaboration mutuelle.

* * *

I

SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES.

6 Novembre 1925.

PREMIER VENDREDI DU MOIS. — MESSE VOTIVE DU SACRÉ-CŒUR.

Texte original.

POPAYANEN. (1)

Dubia.

Maximilianus CRESPO (2),
*Archiepiscopus Popayanensis, a
 Sacra Rituum Congregatione se-
 quentium dubiorum solutionem
 reverenter exposulavit; nimi-
 rum :*

VIII. — *Pluribus in locis,
 Deo favente, instituta est con-
 sociatio Sociarum Sacratissimi
 Cordis Jesu, quae in prima
 cujuslibet mensis Feria sexta pecu-
 liaria pietatis exercitia in hono-
 rem Divini Cordis peragere et
 sacram Communionem recipere
 student ; et tunc celebratur Missa
 votiva de Sacratissimo Corde Jesu
 juxta Decretum generale Sacrae
 Rituum Congregationis, n. 3712,
 diei 28 junii 1889. Cum vero
 hujusmodi Sociae, ruri praeser-
 tim, ab ecclesia paroeciali valde
 distent, et ob pauperem earum
 conditionem laboribus ad vitam
 sustendendam necessarii in-
 cumbere debeant, ac proinde sine
 gravi incommodo ecclesiam in
 Feria sexta adire nequeant, quae-
 ritur :*

*An in hisce casibus Missa
 votiva de Sacratissimo Corde Jesu,
 a memorato Decreto indulta, in*

Traduction de *Regnabit*.

POPAYAN (Diocèse de). (1)

Doutes

Maximilien CRESPO (2), ar-
 chevêque de Popayan, a sollicité
 respectueusement de la Sacrée
 Congrégation des Rites la solu-
 tion des doutes suivants ; à
 savoir :

VIII. — Dans plusieurs loca-
 lités, Dieu aidant, a été instituée
 l'association des Associées du
 Très Sacré Cœur de Jésus, les-
 quelles, le premier Vendredi de
 chaque mois, s'efforcent d'accom-
 plir certains exercices particu-
 liers de piété en l'honneur du
 Divin Cœur et de recevoir la
 sainte Communion ; et alors se
 célèbre la Messe votive du Très
 Sacré Cœur de Jésus selon le
Décret général de la Sacrée Congré-
 gation des Rites, n. 3712, en
 date du 28 juin 1889. Mais
 comme les Associées de cette
 sorte, à la campagne surtout,
 sont très éloignées de l'église
 paroissiale, et qu'à cause de
 leur pauvre condition elles doivent
 vaquer aux travaux nécessaires
 pour sustenter leur vie, et que,
 par conséquent, elles ne peuvent
 sans grand dommage aller à
 l'église le Vendredi, on demande :

Si, dans ces cas, la Messe
 votive du Très Sacré Cœur de
 Jésus, concédée par le Décret

(1) Popayan, ville de la Colombie, Amérique du Sud, érigée en évêché le 22 août 1546, et en métropole le 2 juin 1900. La province ecclésiastique de ce nom comprend les diocèses de Popayan, de Garzon et de Pasto.

(2) L'archevêque de Popayan, Mgr. Crespo (Maximilien), né à Buga, diocèse de Popayan, le 18 octobre 1861, fut chanoine de la métropole puis évêque d'Antioquia, le 18 octobre 1910 ; transféré, comme premier évêque, à Sainte-Rose de Osos, le 7 février 1917 ; enfin promu archevêque de Popayan le 15 novembre 1923, succédant à Mgr. Arboleda, décédé. (Voir *Annuaire pontifical catholique*, année 1926, p. 304).

prima mensis Dominica celebrari possit, cauto tamen ut una saltem Missa dicatur de Officio diei ?

Sacra autem Rituum Congregatio, audito specialis Commissionis voto, praepositis quaestionibus accurate perpensis, ita respondendum censuit :

Ad VIII. — Negative.

Atque ita rescripsit ac declaravit die 6 novembris 1925.

L. † S. — A CARD. VICO, Ep. Portuen. et S. Rufinae, S. R. C. praefectus. — Alexander Verde, Secretarius.

mentionné, peut être célébré le premier Dimanche du mois, en ayant soin cependant qu'au moins une Messe soit dite de l'Office du jour ?

Or, la Sacrée Congrégation des Rites, entendu le vœu de la Commission spéciale, et les questions qui précèdent examinées avec soin, a jugé qu'il faut répondre ainsi :

Au VIII^e — Négativement.

Et c'est ainsi qu'elle a *rescrit* et déclaré, le 6^e jour de novembre 1925.

Lieu du Sceau. — CARDINAL Antoine Vico, évêque de Porto et S. Rufine, *Préfet de la S. C. des Rites*. — Alexandre Verde, *Secrétaire*.

(Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (n. 1, 15 Janvier 1926) pp. 21-23).

II

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

16 Janvier 1926.

SŒURS MISSIONNAIRES FRANCISCAINES DU SACRÉ-CŒUR (de Gémone).

Par un *Bref Apostolique*, en date du 16 janvier 1926, Sa Sainteté PIE XI a daigné nommer Son Éminence le cardinal Gaëtan BISLETI (1), cardinal protecteur des « Sœurs Mission-

(1) Le cardinal Gaëtan BISLETI, né à Veroli, province de Rome, le 20 mars 1856, fut d'abord Maître de Chambre de Sa Sainteté Léon XIII, le 29 mai 1901, et de Pie X, le 4 août 1903 ; puis Majordome, le 14 décembre 1905. Créé cardinal-diacre du titre de Sainte Agathe *in Suburra*, le 27 novembre 1911, il fut membre de la Commission pour la Codification du Droit Canonique de 1914 à 1917. Depuis le 1^{er} décembre 1915 il est Préfet de la Congrégation des Séminaires. Il exerce les fonctions importantes de cardinal protecteur à l'égard d'un grand nombre de Congrégations religieuses d'hommes ou de femmes, et d'Associations religieuses catholiques — plus de 30. Parmi elles, il convient de signaler spécialement ici la Congrégation des *Filles des Saints Cœurs* de Gênes (3 janvier 1913), et celle des *Sœurs de l'Apostolat du Sacré-Cœur de Jésus* de La Havane (21 juillet 1913), auxquelles Sa Sainteté Pie XI vient d'ajouter la Congrégation des *Sœurs Missionnaires Franciscaines du Sacré-Cœur*, de Gémone, diocèse d'Udine. (Voir *Annuaire Pontifical Catholique*, Paris, 5, rue Bayard, année 1926, p. 108).

naires Franciscaines du Sacré-Cœur » de Gémone, diocèse d'Udine (*Utinenn.*), dans le Frioul de Vénétie, Italie septentrionale. — (ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (nº. 3, 1 mars 1926) p. 112).

III

SACRÉE CONGRÉGATION DES RELIGIEUX.

3 Février 1926.

PETITES SŒURS DU SACRÉ-CŒUR (DE PISTOIE).

Par un Décret de la Sacrée Congrégation des Religieux, en date du 3 février 1926, en faveur de l'Institut des « Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François », vulgairement dénommées : *Minime Suore del Sacro Cuore*, (Petites Sœurs du Sacré-Cœur), dont la maison-mère est dans le diocèse de Pistoie (province de Florence, Italie centrale), Sa Sainteté PIE XI loue l'Institut et approuve les Constitutions à titre d'essai pour sept ans. — (ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, année XVIII (n. 3, mars 1926) p. 92).

IV

SACRÉE CONGRÉGATION DES RELIGIEUX.

23 Février 1926.

SERVANTES DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS (DE VIENNE, AUTRICHE).

Par un Décret de la Sacrée Congrégation des Religieux, en date du 23 février 1926, Sa Sainteté PIE XI approuve l'Institut des « Servantes du Très Sacré Cœur de Jésus » (*Famularum Sacratissimi Cordis Jesu*) des Viennois, dont la maison principale est à Vienne, archidiocèse de ce nom, en Autriche. — (ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, année XVIII (nº. 5, 3 mai 1926) p. 188).

V

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

27 Mars 1926.

FILLES DES SACRÉS CŒURS (DE VICENCE).

Par un *Bref Apostolique* en date du 27 mars 1926 Sa Sainteté PIE XI a daigné nommer Son Éminence le cardinal Camille

LAURENTI (1), cardinal protecteur de l'Institut des « Sœurs Maîtresses de Sainte-Dorothée, Filles des Sacrés Cœurs », (*Suore Maestre di S. Dorotea, Figlie dei SS. Cuori*), de Vicence, en Vénétie, Italie septentrionale. — (Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (n. 5, 3 mai 1926) p. 195).

VI

LETTRES APOSTOLIQUES.

10 Avril 1926.

Abbaye de « La Paix du Sacré-Cœur » des Bénédictines de la Congrégation de Liège, à Ryde, dans l'île de Whight, diocèse de Portsmouth.

Texte original

Prioratus Monialium O. S. Benedicti de Ryde, sub titulo « Pax Cordis Jesu » intra fines dioecesis Portusmuthensis, in abbatiam sui juris erigitur.

PIUS PP. XI

Ad perpetuam rei memoriam.

Exstat intra dioecesis Portus Magni in Anglia fines prioratus sub titulo « Pax Cordis Jesu » a monialibus Ordinis Sancti Benedicti constitutus, quae optime de catholica re in regione circumstanti merita sunt. Fuit jam prioratus ab abbazia Leodiensi Nostrae Dominae de Pace anno MDCCCLXXXII fundatus in Ventnor : ipsoque in loco insulae de Wight mansit usque ad annum MDCCCCXXII, quum ob magnas

Traduction de Regnabit

Le Prieuré des Religieuses de l'Ordre de S. Benoît, de Ryde, sous le titre « Paix du Cœur de Jésus » dans les limites du diocèse de Portsmouth, est érigé en abbaye autonome.

PIE XI, PAPE

Pour mémoire perpétuelle de la chose.

Il existe dans les limites du diocèse de Portsmouth, en Angleterre, un prieuré sous le titre « la Paix du Cœur de Jésus » constitué par des religieuses de l'Ordre de saint Benoît, lesquelles ont parfaitement mérité de la religion catholique dans la région circonvoisine. Ce prieuré fut d'abord fondé par l'abbaye de Liège. « Notre-Dame de la Paix » en l'an 1882 à Ventnor, et c'est dans ce lieu de l'île de Wight

(1) Le cardinal Camille LAURENTI né à Monteporzio, diocèse de Frascati, le 1^{er} septembre 1861, fut secrétaire de la Propagande (12 août 1911) dont il publia deux volumes d'Analecta. Cardinal-diacre de Sainte-Marie della Scala (13 juin 1921), et préfet de la Congrégation des Religieux (5 juin 1922), il est le cardinal-protecteur, entre autres Instituts religieux, des Carmélites du Divin Cœur de Jésus à Sittard, diocèse de Ruremonde, en Hollande, (8 juillet 1923). (Voir Annuaire Pontifical Catholique, année 1926, p. 118).

*exortas difficultates peropportu-
num visum est prioratum eundem
transfere ad alium ejusdem insu-
lae ejusdemque dioecesis locum
Ryde nuncupatum, ibique in
monasterio, jam antea Monialium
O. S. B. de Solesmes, conlocare.*
— *Nunc autem abbatae Leo-
diensis Nostrae Dominae de Pace,
O. S. B., cujus Constitutiones
anno MDCCCXCIX ab hac Sancta
Sede adprobatae sunt, abbatissa
Nos edocet ipsum in Anglia
prioratum, qui ad hunc usque
diem subjectus erat abbatae Leo-
diensi, talia habuisse incrementa,
ut magis magisque in dies moniali-
um numero floreret : quae sollerter
actuoseque non modo juxta Regulas
Sancti Benedicti ad laudes Dei
concinendas, sed ad puellarum
quoque institutionem incuembunt ;
ac propterea eadem abbatissa enixis
verbis a Nobis exposcit, ut, voti
compotes reddentes moniales ejus-
dem prioratus anglici, quae, prae-
via Sanctae Sedis licentia, monaste-
rium etiam, in quo habitant,
praeterito anno emerunt, in abba-
tiam sui juris tandem prioratum
ipsum constituamus. — Nos au-
tem, omnibus rei momentis attente
perpensis, audito etiam Sanctae
Romanae Ecclesiae Cardinali Prae-
fecto Sacrae Congregationis Nego-
tiorum Religiosorum Sodalium prae-
positae, optatis hisce adnuendum
ultro libenterque existimavimus ;
ac propterea, apostolica Nostra
auctoritate, praesentium Littera-
rum tenore, prioratum de Ryde
nuncupatum intra fines dioecesis
Portus Magni in Anglia, sub
titulo « Pax Cordis Jesu » monia-
lium Ordinis Sancti Benedicti,
in abbatiam sui juris constitui-
mus ; eandemque Congregationi*

qu'il demeura jusqu'à l'année 1922 où, à cause de grandes difficultés qui surgirent, il parut très opportun de transférer ce même prieuré à un autre lieu de la même île et du même diocèse, du nom de Ryde, et de l'y établir dans le monastère qui fut déjà auparavant celui des Religieuses de l'Ordre de S. Benoît de Solesmes. — Or, à présent, l'abbesse de l'abbaye liégeoise de Notre-Dame de la Paix, de l'Ordre de S. Benoît, dont les Constitutions ont été approuvées en l'an 1909 par ce Saint-Siège, Nous informe que ce prieuré en Angleterre, qui jusqu'à ce jour a été soumis à l'abbaye de Liège, a eu de tels accroissements que de plus en plus chaque jour il a prospéré par le nombre des religieuses ; lesquelles, avec intelligence et activité, non seulement s'appliquent selon les Règles de Saint Benoît au chant des louanges de Dieu, mais encore à l'institution des jeunes filles ; et, à cause de cela, la même abbesse en termes suppliants Nous demande que mettant en possession de leur vœu les religieuses de ce même prieuré anglais, — qui avec la permission préalable du Saint-Siège ont aussi, l'an passé, acheté le monastère dans lequel elles habitent, — Nous constituions enfin le prieuré lui-même en abbaye autonome. — Or, Nous, tous les éléments de l'affaire attentivement pesés, entendu aussi le cardinal de la Sainte Église Romaine, Préfet de la Sacrée Congrégation préposée aux Affaires des Sociétés Religieuses, nous avons estimé spontanément et de plein gré devoir acquiescer à de tels souhaits ; et c'est pourquoi, de Notre autorité apostolique, par la te-

Leodiensi supradictae unientes, privilegiorum eidem Congregationi concessorum participem facimus.

Haec edicimus, mandamus, decernentes praesentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere : suosque plenos atque integros effectus sortiri vel obtinere : dictaeque Abbatiae de Ryde sic constitutae nunc et in posterum plenissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri, si quidquam secus super his a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter, attentari contigerit. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romae apud Sanctum Petrum, sub annulo Piscatoris, die X mensis aprilis, anno, MDCCCXXVI, Pontificatus Nostri quinto.

P. CARD. GASPARRI, *a Secretis Status.*

neur des présentes Lettres, ce prieuré de *Ryde* (ainsi) dénommé, dans les limites du diocèse de Portsmouth en Angleterre, sous le titre de « *la Paix du Cœur de Jésus* » des religieuses de l'Ordre de Saint Benoît, nous (le) constituons en abbaye autonome ; et unissant la même abbaye à la Congrégation liégeoise susdite, nous la faisons participant des privilèges concédés à la même Congrégation :

Ces choses Nous édictons, et mandons, décrétant les présentes Lettres être et demeurer toujours fermes, valides et efficaces, et ressortir ou obtenir leurs pleins et entiers effets, et favoriser amplement, dès maintenant et à l'avenir, la dite abbaye de *Ryde*, ainsi constituée ; et que c'est ainsi qu'il faut régulièrement juger et définir, et que dès à présent est rendu nul et vain ce que, différemment, en ces matières, — par qui que ce soit, de n'importe quelle autorité, sciemment ou par ignorance — il arriverait d'être attenté. Nonobstant les choses contraires quelles qu'elles soient.

Donné à Rome, auprès de Saint Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le dixième jour du mois d'avril, en l'année 1926, de Notre Pontificat la cinquième.

P(ierre), cardinal GASPARRI, *secrétaire d'Etat.*

(Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (n. 10, 1^{er} octobre 1926) p. 375 et 376).

VII

SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES.

23 Avril 1926

IMAGE OU STATUE DU SACRÉ-CŒUR A L'AUTEL DU T. S.
SACREMENT.

Texte original

DUBIA

Cirea imaginem vei statuam
SSmi Cordis Jesu in altari SSm.
Sacramenti collocatam.

*Sacrae Rituum Congregationi
pro solutione opportuna exposita
sunt sequentia dubia, nimirum :*

I. — *An statua, repraesentans Dominum Nostrum Jesum Christum detecto Corde collocari possit in altari ubi permanentemente custoditur Sanctissima Eucharistia, non tamen supra tabernaculum, sed retro apud parietem ?*

Et quatenus negative ad I.

II. — *An supradicta statua, repraesentans Dominum Nostrum Jesum Christum, detecto Corde, perpetuo exponi valeat in aedicula facta in pariete apud quem exstat altare, in quo permanentemente custoditur Sanctissima Eucharistia ?*

Et Sacra eadem Congregatio, audito specialis Commissionis suffragio, propositis quaestionibus respondendum censuit :

Affirmative ad utrumque, juxta prudens Ordinarii judicium.

Atque ita rescripsit ac declaravit ; servatis servandis. Die 23 Aprilis 1926.

L. † S. — A. CARD. VICO,
Ep. Portuen, et S. Rufinae,
S. R. C. Praefectus. — Angelus
Mariani, Secretarius.

Traduction de Regnabit.

DOUTES.

*Touchant l'image ou la statue
du Très Sacré Cœur de Jésus,
placée sur l'autel du Très Saint
Sacrement.*

A la Sacrée Congrégation des Rites, pour une solution opportune, ont été exposés les doutes suivants ; à savoir :

I. — Une statue, représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Cœur découvert, peut-elle être placée sur l'autel où se garde en permanence la Très Sainte Eucharistie ; non pas cependant sur le tabernacle, mais en arrière, près de la muraille ?

Et si c'est *non* au 1^{er} :

II. — La statue susdite, représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Cœur découvert, peut-elle être exposée perpétuellement dans une niche (ou *édicule*) faite dans la muraille près de laquelle se dresse l'autel où se garde, en permanence, la Très Sainte Eucharistie ?

Et la même Sacrée Congrégation, ouï le *suffrage* de la Commission spéciale, a jugé qu'il faut répondre aux questions proposées :

Affirmativement à l'un et à l'autre (doute), selon le jugement prudent de l'Ordinaire.

Et elle a ainsi *rescrit* et déclaré ; étant observé ce qui doit être observé. Le 23^e jour d'avril 1926.

Lieu † du sceau. — A(NTOINE) CARDINAL VICO, évêque de Porto et Sainte-Rufine, *préfet de la S. C. des Rites*. — Ange Mariani *secrétaire*.

(Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (n. 7, 1 juillet 1926) page 291).

Nous espérons publier prochainement, sur cet important décret, quelques notes et éclaircissements utiles.

VIII

SACRÉE CONGRÉGATION DES RITES

28 Avril 1926

CONSÉCRATION DU GENRE HUMAIN AU SACRÉ-CŒUR, ET LITANIES DU SACRÉ-CŒUR.

Texte original.

DUBIA

Circa Generis Humani Consecrationem Sacratissimo Cordi Jesu.

Sacrae Rituum Congregationi sequentia dubia pro opportuna solutione proponuntur :

Pius Papa X s. m. per Decretum generale Sacrae Congregationis Indulgentiarum, diei 22 augusti 1906, mandavit, ut singulis annis, die festo Sacratissimi Cordis Jesu, in omnibus parochialibus templis, nec non in illis in quibus idem festum agitur, coram Sanctissimo Sacramento publicae adorationi exposito, formula Consecrationis generis humani Sacratissimo Cordi Jesu recitaretur, additis Litanis in honorem ejusdem Sacratissimi Cordis.

Sanctissimus autem Dominus noster Pius Papa XI per Litteras Encyclicas Quas primas, diei 11 decembris 1925, praecepit, ut postremo mensis octobris dominico die, in festo scilicet Domini nostri Jesu Christi Regis, generis humani

Traduction de *Regnabit*

DOUTES.

Au sujet de la Consécration du Genre Humain au Sacré-Cœur de Jésus.

A la Sacrée Congrégation des Rites les doutes suivants sont proposés pour une solution opportune :

Le Pape Pie X, de sainte mémoire, par Décret général de la Sacrée Congrégation des Indulgences, du 22^e jour d'août 1906, a ordonné que chaque année, au jour de la fête du Très Sacré Cœur de Jésus, dans toutes les églises paroissiales, et aussi dans celles dans lesquelles se fait la même fête, serait récitée, devant le Très Saint Sacrement exposé à l'adoration publique, la formule de *Consécration du genre humain au Sacré-Cœur de Jésus* en ajoutant les *Litanies* en l'honneur de ce même Très Sacré Cœur.

Or, Sa Sainteté notre Seigneur Pie XI, Pape, par Lettres Encycliques *Quas Primas* du 11 décembre 1925, a prescrit, que le dernier dimanche du mois d'octobre, c'est-à-dire en la fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ

Consecratio Sacratissimo Cordi Jesu quotannis renovetur, quam Pius Papa X s. m. singulis annis iterari jusserrat, adhibita tamen Consecrationis formula, quam Sacra Rituum Congregatio per Epistolam diei 17 octobris 1925 ad Ordinarios transmisit, ut die 31 decembris ejusdem anni recitaretur.

Hinc quaeritur :

I. An etiam in festo Sacratissimi Cordis Jesu peragenda sit consecratio generis humani, et in casu affirmativo quatenus formula adhibenda sit ?

II. An in festo Domini nostri Jesu Christi Regis, praeter Consecrationis formulam, recitandae sint Litaniae de Sacro Corde Jesu ?

Et Sacra eadem Congregatio, audito specialis Commissionis voto, propositis dubiis respondendum censuit :

Ad I. Quoad primam partem : Ad libitum ; quoad secundam partem : adhibenda est formula per Epistolam diei 17 octobris 1925 ab hac Sacra Congregatione ad Ordinarios transmissa.

Ad II. Affirmative.

Atque, approbante Smo Domino Nostro Pio Papa XI, ita rescripsit atque declaravit. Die 28 aprilis 1926.

L. † S. — A. CARD. VICO, Ep. Portuen et S. Rufinae, S. R. C. Praefectus. — Angelus Mariani Secretarius.

Roi, serait renouvelée chaque année la Consécration du genre humain au Très Sacré Cœur de Jésus que Pie X, Pape, de sainte mémoire, avait ordonné de renouveler chaque année, en employant cependant la formule de Consécration que la Sacrée Congrégation des Rites, par Lettre en date du 17 octobre 1925, a transmise aux Ordinaires, pour être récitée le 31^e jour de décembre de cette même année.

On demande, en conséquence :

I. S'il faut aussi, en la fête du Très Sacré Cœur de Jésus, faire la consécration du genre humain, et dans le cas affirmatif quelle formule doit être employée ?

II. Si, en la fête de Notre-Seigneur Jésus-Christ Roi, outre la formule de Consécration il faut réciter les Litanies du Sacré-Cœur de Jésus ?

Et cette même Sacrée Congrégation, ayant entendu le vœu de la Commission spéciale, a jugé qu'il faut répondre aux doutes proposés :

Au I. Pour la première partie : Au choix ; pour la seconde partie : il faut employer la formule que par Lettre du 17 octobre 1925 cette Sacrée Congrégation a transmise aux Ordinaires.

Au II. Affirmativement.

Et, avec l'approbation de Sa Sainteté notre Seigneur Pie XI, Pape, elle a rescrit et déclaré ainsi. Le 28^e jour d'avril 1926.

Place † du sceau — A. CARDINAL VICO, évêque de Porto et Sainte Rufine, préfet de la S. C. des Rites. — Ange Mariani, Secrétaire.

(Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, année XVIII, (n° 8 2 août, 1926) page 319 et 320).

* * *

La formule de Pie XI pour la « Consécration du Genre Humain au Sacré-Cœur » dont il est question dans le document ci-dessus, a été publiée par les ACTA APOSTOLICÆ SEDIS du 5 novembre 1925 (n. 13) (vol. XVIII pp. 541 à 547).

A la lettre de la Sacrée Congrégation des Rites du 17 Octobre 1926, sont joints des formulaires en huit langues dont deux sont qualifiés de textes (*textus*) et les six autres de traductions (*versio*). Les *textes* officiels sont en *latin* et en *italien*. Les *traductions* officielles : en *français*, en *anglais*, en *allemand*, en *espagnol*, en *portugais* et en *polonais*.

Nous les reproduisons ci-après. Même linguistiquement ce sont des « Actes du Saint Siège ». Dans chaque pays on connaît déjà la formule propre : mais les amis du Sacré-Cœur seront heureux de les posséder réunies ensemble.

Nous les recommandons non seulement aux lecteurs polyglottes de *Regnabit* mais encore aux candidats des examens d'Etat, classiques ou modernes, et à tous les humanistes ou collégiens catholiques qui nous lisent. Si, à titre de propagande, on préconise les dictées et des narrations sur le Sacré-Cœur aux enfants des écoles primaires, nous pouvons bien préconiser davantage, des exercices de version ou de thème, des études comparées de grammaire ou de philologie, d'analyse et de critique littéraire, etc. etc. Sur des textes de prières si autorisés que tout l'univers catholique, instruit par le pape Pie XI, formule d'une même cœur, en faveur du Genre humain, au Sacré-Cœur de Jésus.

Quelle littérature a eu plus de lecteurs ?... ou mérite autant d'études !...

FORMULE DE PIE XI POUR LA CONSÉCRATION DU GENRE HUMAIN AU SACRÉ-CŒUR.

A — TEXTES OFFICIELS :

I. — Texte latin officiel.

AD SACRATISSIMUM COR JESU FORMULA CONSECRATIONIS RECITANDA.

Jesu dulcissime, Redemptor humani generis, respice nos ad altare tuum humillime provolutos. Tui sumus, tui esse volumus ; quo

autem Tibi conjuncti firmitus esse possimus, en hodie Sacratissimo Cordi Tuo se quisque nostrum sponte dedicat. Te quidem multi novere numquam ; Te, spretis mandatis tuis, multi repudiarunt. Miserere utrorumque, benignissime Jesu ; atque ad sanctum Cor tuum rape universos. Rex esto, Domine, nec fidelium tantum qui nullo tempore discessere a Te, sed etiam prodigorum filiorum qui Te reliquerunt : fac hos, ut domum paternam cito repetant, ne miseria et fame pereant. Rex esto eorum, quos aut opinionum error deceptos habet, aut discordia separatos, eosque ad portum veritatis atque ad unitatem fidei revoca, ut brevi fiat unum ovile et unus pastor. Rex esto eorum omnium, qui in tenebris idololatriae aut Islamismi adhuc versantur, eosque, in lumen regnumque tuum vindicare ne renuas. Respice denique misericordiae oculis illius gentis fillos, quae tamdiu populus electus fuit ; et Sanguis, qui olim super eos invocatus est, nunc in illos quoque, redemptionis vitaeque lavacrum, descendat. Largire, Domine, Ecclesiae tuae securam cum incolumitate libertatem ; largire cunctis gentibus tranquillitatem ordinis : perfice, ut ab utroque terrae vertice una resonet vox : Sit laus divino Cordi, per quod nobis parata salus : ipsi gloria et honor in saecula. Amen.

II. — Texte italien officiel.

CONSACRAZIONE DEL GENERE UMANO AL SSMO CUORE DI GESU.

O Gesù dolcissimo, o Redentore del genere umano, riguardate a noi umilmente prostesi dinanzi al vostro altare. Noi siamo vostri, e vostri vogliamo essere ; e per poter vivere a Voi più strettamente congiunti, ecco che ognuno di noi oggi spontaneamente si consacra al vostro Sacratissimo Cuore. Molti purtroppo non Vi conobbero mai ; molti, disprezzando i vostri comandamenti, Vi ripudiarono. O benignissimo Gesù, abbiate misericordia e degli uni e degli altri ; e tutti quanti attirare al vostro Cuore santissimo. O Signore, siate il Re non solo de' fedeli che non si allontanarono mai da Voi, ma anche di quei figli prodighi che Vi abbandonarono ; fate che questi quanto prima ritornino alla casa paterna, per non morire di miseria e di fame. Siate il Re di coloro che vivono nell' inganno dell'errore o per discordia da Voi separati ; richiamateli al porto della verità e all' unità della fede, affinché in breve si faccia un solo ovile sotto un solo Pastore. Siate il Re di tutti quelli che sono ancora avvolti nelle tenebre dell'idolatria o dell'Islamismo ; e non ricusate di trarli tutti al lume e al regno vostro. Riguardate finalmente con occhio di misericordia i figli di quel popolo che un giorno fu il prediletto : scenda anche sopra di loro, lavacro di redenzione e di vita, il Sangue già sopra di essi invocato.

Largite, o Signore, incolumità e libertà sicura alla Vostra Chiesa ; largite a tutti i popoli la tranquillità dell'ordine ; fate che da un capo all'altro della terra risuoni quest'unica voce : Sia lode a quel Cuore divino da cui venne la nostra salute ; a Lui si canti gloria e onore nei secoli. Così sia.

B. — TRADUCTIONS OFFICIELLES.

I. — Traduction française officielle.

CONSÉCRATION DU GENRE HUMAIN AU SACRÉ CŒUR
DE JÉSUS

Très doux Jésus, Rédempteur du genre humain, jetez un regard sur nous, qui sommes humblement prosternés devant votre autel. Nous sommes à vous, nous voulons être à vous ; et, afin de vous être plus étroitement unis, voici que, en ce jour, chacun de nous se consacre spontanément à votre Sacré Cœur.

Beaucoup ne vous ont jamais connu ; beaucoup ont méprisé vos commandements et vous ont renié. Miséricordieux Jésus, ayez pitié des uns et des autres et ramenez-les tous à votre Sacré Cœur.

Seigneur, soyez le Roi, non seulement des fidèles qui ne se sont jamais éloignés de vous, mais aussi des enfants prodigues qui vous ont abandonné ; faites qu'ils rentrent bientôt dans la maison paternelle pour qu'ils ne périssent pas de misère et de faim.

Soyez le Roi de ceux qui vivent dans l'erreur ou que la discorde a séparés de vous ; ramenez-les au port de la vérité et à l'unité de la foi, afin que bientôt il n'y ait plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur. Soyez le Roi de tous ceux qui sont encore égarés dans les ténèbres de l'idolâtrie ou de l'Islamisme, et ne refusez pas de les attirer tous à la lumière de votre royaume. Regardez enfin avec miséricorde les enfants de ce peuple qui fut jadis votre préféré ; que sur eux aussi descende, mais aujourd'hui en baptême de vie et de rédemption, le Sang qu'autrefois ils appelaient sur leurs têtes.

Accordez, Seigneur, à votre Eglise une liberté sûre et sans entraves ; accordez à tous les peuples l'ordre et la paix ; faites que, d'un pôle du monde à l'autre, une seule voix retentisse : Loué soit le Divin Cœur qui nous a acquis le salut, à Lui honneur et gloire dans tous les siècles. Ainsi soit-il.

II. — Traduction anglaise officielle.

CONSECRATION OF THE HUMAN RACE TO THE SACRED
HEART OF JESUS.

Most sweet Jesus, Redeemer of the human race, look down upon us humbly prostrate before Thy altar. We are Thine, and Thine we wish to be ; but, to be more surely united with Thee, behold each one of us freely consecrates himself today to Thy most Sacred Heart. Many indeed have never known Thee ; many too, despising Thy precepts, have rejected Thee. Have mercy on them all, most merciful Jesus, and draw them to Thy Sacred Heart. Be Thou King, O Lord, not only of the faithful who have never forsaken Thee, but also of the prodigal children who have abandoned Thee ; grant that they may quickly return to their Father's house lest they die of wretchedness and hunger. Be Thou King of those who are deceived by erroneous opinions, or whom discord

keeps aloof, and call them back to the harbor of truth and unity of faith, so that soon there may be but one flock and one Shepherd. Be Thou King of all those who are still involved in the darkness of idolatry or of Islamism, and refuse not to draw them all into the light and kingdom of God. Turn Thine eyes of mercy toward the children of that race, once thy chosen people. Of old they called down upon themselves the Blood of the Saviour ; may It now descend upon them a laver of redemption and of life. Grant, O Lord, to Thy Church assurance of freedom and immunity from harm ; give peace and order to all nations, and make the earth resound from pole to pole with one cry : Praise to the divine Heart that wrought our salvation ; to It be glory and hono or forever. Amen.

III. — Traduction allemande officielle.

WEIHE DES MENSCHENGESCHLECHTES AN DAS HEILIGSTE HERZ JESU.

O liebster Jesus, Erlöser des Menschengeschlechtes, blicke auf uns herab, die wir uns in Demut vor deinem Altare niedergeworfen haben : dein sind wir und dein wollen wir sein. Damit wir aber immer inniger mit dir verbunden sein mögen, siehe darum weiht sich heute jeder von uns freudig deinem heiligsten Herzen. — Viele haben dich leider niemals erkannt, viele haben deine Gebote verachtet und dich von sich gestossen. Erbarme dich ihrer aller, o gütigster Jesus, und ziehe alle an dein heiligstes Herz. Sei du, o Herr, König nicht bloss über die Gläubigen, die nie von dir gewichen sind, sondern auch über die verlorenen Söhne, die dich verlassen haben. Gib, dass diese bald ins Vaterhaus zurückkehren, damit sie nicht vor Elend und Hunger zugrunde gehen. Sei du König auch über die, welche durch Irrlehre getäuscht oder durch Spaltung von dir getrennt sind ; rufe sie zur sicheren Stätte der Wahrheit und zur Einheit des Glaubens zurück, damit bald nur eine Herde und ein Hirt werde. Sei du König über alle diejenigen, welche immer noch vom alten Wahn des Heidentums oder des Islams umfungen sind ; entreisse sie der Finsternis und führe sie alle zum Lichte und Reiche Gottes. Blicke endlich voll Erbarmen auf die Kinder des Volkes, das ehemals das auserwählte war. Möge das Blut, das einst auf sie herabgerufen wurde, als Bad der Erlösung und des Lebens auch über sie fließen. Verleihe, o Herr, deiner Kirche Wohlfahrt, Sicherheit und Freiheit ; verleihe allen Völkern Ruhe und Ordnung. Gib, dass von einem Ende der Erde bis zum andern der gleiche Ruf erschalle : Lob sei dem göttlichen Herzen, durch welches uns das Heil gekommen ist ; ihm sei Ruhm und Ehre in Ewigkeit. Amen.

IV. — Traduction espagnole officielle.

CONSAGRAZION DEL GENERO HUMANO AL SAGRADO CORAZON DE JESUS.

Dulcísimo Jesús, Redentor del género humano, miradnos humildemente postrados delante de vuestro altars : vuestros somos y vuestros

queremos ser : y a fin de poder vivir mas estrechamente unidos con Vos, todos y cada uno espontaneamente nos consagramos en este dia a vuestro Sacratissimo Corazón.

Muchos, por desgracia, jamas os han conocido : muchos, despreciando vuestros mandamientos, os han desechado. Oh Jesús benignísimo, compadeceos de los unos y de los otros, y atraedlos a todos a vuestro Corazón Santísimo.

Oh Señor, sed Rey, no solo de los hijos fieles que jamás se han alejado de Vos, sino también de los pródigos que os han abandonado ; haced que vuelvan pronto a la casa paterna, porque no perezcan de hambre y de miseria. Sed Rey de aquellos que, por seducción del error o por espíritu de discordia, viven separados de Vos : devolvedlos al puerto de la verdad y a la unidad de la fe, para que en breve se forme un solo rebaño bajo un solo Pastor. Sed Rey de los que permanecen todavia envueltos en las tinieblas de la idolatria o del Islamismo ; dignaos atraerlos a todos a la luz de vuestro reino. Mirad finalmente con ojos de misericordia a los hijos de aquel pueblo que en otro tiempo fué vuestro predilecto ; descienda también sobre ellos, bautismo de redención y de vida, la Sangre que un dia contra sí reclamaron. Conceded oh Señor, incolumidad y libertad segura a vuestra Iglesia ; otorgad ad todos los pueblos la tranquilidad en el orden ; haced que del uno el altro confín de la tierra no resuene sino esta voz : Alabado sea el Corazón divino, causa de nuestra salud ; a Él se entonen canticos de honor y de gloria per los siglos de los siglos. Asi sea.

V. — Traduction portugaise officielle.

CONSAGRAÇÃO DO GÊNERO HUMANO AO SAGRADO
CORAÇÃO DE JESUS.

Dulcíssimo Jesus, Redentor do género humano, lançai sobre nós que humildemente estamos prostrados diante do Vosso altar, os Vossos olhares. Nós somos e queremos ser Vossos ; e, a fim de podermos viver mais intimamente unidos a Vós, cada um de nós se consagra espontaneamente neste dia ao Vosso sacratissimo Coração. Muitos ha que nunca Vos conheceram ; muitos, desprezando os Vossos mandamentos, Vos renegaram. Benignissimo Jesus, tende piedade duns e doutros e trazei-os todos ao Vosso sagrado Coração. Senhor, sede rei não somente dos fieis que nunca de Vós se afastaram, mas tambem dos filhos prodigos que Vos abandonaram ; fazei que estes tornem quanto antes a casa paterna para não perecerem de miséria e de fome. Sede rei dos que vivem iludidos no erro ou separados de Vós pela discórdia ; trazei-os ao porto da verdade e a unidade da fé, a fim de que em breve haja um só rebanho e um só pastor. Sede rei de todos aquêles que estão ainda sepultos nas trevas da idolatria e do islamismo, e não recuseis conduzi-los todos a luz e ao reino de Deus. Volvei enfim um olhar de misericórdia aos filhos do que foi outrora Vosso povo escolhido ; desça tambem sobre êles, num baptismo de redenção e de vida, aquêlê sangue um dia sobre si invocaram. Senhor, conservai incólume a Vossa Igreja e dai-lhe uma liberdade segura e sem peias ; concedei ordem e paz a todos os povos ; fazei que dum polo

a outro do mundo resôe uma só voz : Louvado seja o Coração divino, que nos trouxe a salvação ; hora e gloria a Ele por todos os séculos. Amén.

VI. — Traduction polonaise officielle.

Akt Poswiecenia Calego Rodu Ludzkiego Najswietszemu Sercu Jezusowemu.

(L'absence de caractères spéciaux d'imprimerie nous empêche de reproduire cette traduction polonaise, à notre très grand regret).

IX

SACRÉE PÉNITENCERIE APOSTOLIQUE.
(OFFICE DES INDULGENCES)

18 Mai 1926

LE SACRÉ-CŒUR DANS UNE FORMULE DE PRIÈRES POUR LES MISSIONS.

Texte original italien.

Preghiera per le Sante Missioni.

« Amabilissimo Signor nostro Gesù Cristo, che al prezzo del vostro preziosissimo Sangue avete redento il mondo, volgete misericordioso lo sguardo sullà povera umanità che in così gran parte giace ancora immersa nelle tenebre dell'errore e nell'ombra della morte, e fate su di essa risplendere tutta intera la luce della verità. Moltiplicate, o Signore, gli apostoli del vostro Evangelo, infervorate, fecondate, benedite con la vostra grazia il loro zelo e le loro fatiche ; affinché tutti gli infedeli per loro mezzo vi conoscano e si convertano a voi, loro Creatore e Redentore. Richiamate gli erranti

Traduction de *Regnabit*

Prière pour les Saintes Missions.

« O notre très aimable Seigneur Jésus-Christ, qui au prix de votre très précieux Sang avez racheté le monde, tournez miséricordieux votre regard sur la pauvre humanité qui, en si grande partie, gît encore plongée dans les ténèbres de l'erreur et dans l'ombre de la mort, et faites, sur elle, resplendir tout entière la lumière de la vérité. (1) Multipliez, ô Seigneur, les apôtres de votre Evangile, réchauffez, fécondiez, bénissez par votre grâce leur zèle et leurs fatigues ; afin que tous les infidèles, par leur intermédiaire, vous connaissent et se convertissent à vous, leur Créateur et Rédempteur. Rap-

(1) L'Ami du Clergé (2 septembre 1926, p. 551) a traduit : *Et faites resplendir sur elle toute entière la lumière de la vérité*, phrase où les mots *toute entière* nous semblent prêter à équivoque. Est-ce *elle* toute entière, ou la *vérité* toute entière ? Les deux, sans doute, pour la chose. Mais laquelle des deux, pour la phrase ?

al vostro ovile, i rebelli al seno della vostra unica vera Chiesa.

Affrettate, o amabilissimo Salvatore, l'Auspicio avvento del vostro regno sulla terra, attraete al vostro Cuore dolcissimo tutti gli uomini, affinché tutti possano partecipare degli incomparabili benefici della vostra Redenzione nell'eterna felicità del Paradiso, Amen. »

Die 18 Maii 1926

Sacra Pœnitentiaria Apostolica omnibus christifidelibus benigne concessit sequentes Indulgentias :

1) — *Partialem trecentorum dierum, toties lucranda, quoties suprarelatam orationem saltem corde contrito devote recitaverint ;*

2) — *Plenariam, suetis conditionibus semel in mense acquirendam, si per integrum mensem eandem recitationem persolverint.*

Praesenti in perpetuum valituro absque ulla Brevis expeditione.

Contrariis quibuscumque non obstantibus.

L. † S. — FR. A. CARD. FRUHWIRTH, Major Pœnitentiarius. — I. Teodori, S. P. Secretarius.

(Voir ACTA APOSTOLICAE SEDIS, vol. XVIII (n° 8, 2 août 1926) page 322.

pelez les égarés à votre bercail, les rebelles au sein de votre unique véritable Église.

Hâtez, ô très aimable Sauveur, l'avènement désiré de votre règne sur la terre, attirez à votre Cœur très doux tous les hommes, afin que tous puissent participer aux incomparables bienfaits de votre Rédemption dans l'éternelle félicité du Paradis. Ainsi soit-il. »

Le 18^e jour de mai 1926.

La Sacrée Pénitencerie Apostolique a concédé avec bienveillance à tous les fidèles du Christ les indulgences suivantes :

1) — *Partielle* de trois cents jours, à gagner autant de fois qu'ils auront récité dévotement, au moins d'un cœur contrit, la prière relatée ci-dessus ;

2) — *Plénière*, à gagner aux conditions ordinaires, une fois par mois, si pendant le mois entier ils se sont acquittés de cette récitation.

Le présent décret devant valoir à perpétuité sans aucune expédition de *Bref*.

Nonobstant toutes choses contraires quelles qu'elles soient.

Lieu † du sceau. — FR. (ÈRE) A(NDRÉ) CARDINAL FRUHWIRTH, Grand Pénitencier. — I. Teodori, secrétaire de la Sacrée Pénitencerie.

XI

SACRÉE CONGRÉGATION CONSISTORIALE.

20 Mai 1926

ÉGLISE CATHÉDRALE DU SACRÉ-CŒUR. TRANSFERT DE SIÈGE ET DE TITRE.

Texte original

UBERABENSIS.

Translationis Ecclesiae Cathedralis.

Decretum.

Cathedralis ecclesia Uberabensis, (1) Sacratissimo Cordi Jesu dicata, quamvis episcopali palatio proxima, remota tamen est a civitatis centro : insuper parva est et fidelium numero continendo impar ; ac denique nullis artium operibus decoratur. Vicissim, vero, in medio hujus civitatis, amoeni in loco, alia habetur ecclesia paroecialis, Sanctis Antonio et Sebastiano dicata, pulcre exornata satisque ampla. Quibus stantibus, hodiernus Episcopus Uberabensis, consentientibus Capitulo cathedrali et parrocho memoratae paroecialis ecclesiae, a SSmo Dno petiit ut, permutatis titulis, ecclesia a Sacratissimo Corde Jesu paroecialis fieret, aliaque, Sanctis Antonio et Sebastiano sacra, cathedralis constitueretur. — Porro SSmus Dominus Noster Pius PP. XI, omnibus mature perpensis, hisce precibus annuendum esse censuit. Quapropter de Apostolicae potestatis plenitudine, suppleto, quatenus opus sit, quorum intersit vel sua interesse praesumant, consensu, memoratam ecclesiam paroecialem Sancto Antonio et Sancto Sebastiano dicatam in Cathedralam Uberabensis dioecesis erigit sub invocatione Sacratissimi Cordis Jesu, cum omnibus juribus et privilegiis, quae vel de jure vel de consuetudine ceteris cathedralibus ecclesiis in Brasilia com-

Traduction de Regnabit.

UBERABA (Diocèse d')

Transfert de l'Église Cathédrale.

Décret

L'Église cathédrale d'Uberaba, (1) dédiée au Très Sacré Cœur de Jésus, quoique très proche du palais épiscopal, est cependant éloignée du centre de la cité ; en outre, elle est petite et insuffisante pour contenir le nombre des fidèles ; et, enfin, elle n'est décorée d'aucune œuvre d'art. Mais, par contre, au milieu de cette cité, dans un site agréable il y a une autre église paroissiale, dédiée aux Saints Antoine et Sébastien, ornée avec beauté et suffisamment ample. En cet état de choses, l'évêque actuel d'Uberaba, avec le consentement du Chapitre de la Cathédrale et du curé de l'église paroissiale mentionnée, a demandé à Sa Sainteté que, en permutant leurs titres, l'église du Très Sacré Cœur de Jésus devint paroissiale, et que l'autre, consacrée aux Saints Antoine et Sébastien, fut constituée en cathédrale. — Or, Sa Sainteté Notre-Seigneur Pie XI, Pape, toutes choses mûrement pesées, a jugé qu'il faut acquiescer à ces prières. C'est pourquoi, de la plénitude du pouvoir Apostolique, — en suppléant, pour autant qu'il en est besoin, au consentement de ceux qui y sont intéressés ou qui présument qu'il y va de leurs intérêts — il érige l'église paroissiale mentionnée dé-

(1) Uberaba, évêché, dans l'État de Minas Geraes (Brésil), qui dépend de l'archevêché de Bello Horizonte. Son évêque, Mgr. Lustosa (Antoine d'Almeida) est Salésien ; né le 11 février 1886 à San Juan del Rey, diocèse de Marianna ; élu le 4 juillet 1924, évêque d'Uberaba. (*Annuaire pontifical catholique*, 1926, p. 350).

petunt, et ecclesiam paroecialem transferri ad actualement ecclesiam Sacratissimo Cordi Jesu dicatam, quae deinde sub invocatione veniet Sanctorum Antonii et Sebastiani. Contrariis quibuscumque minime obstantibus.

Datum Romae, ex aedibus Sacrae Congregationis Consistorialis, die vicesima maii anni millesimi nongentesimi vigesimi sexti.

L. † S.

† C. CARD. DE LAI, *Episc. Sabinen. et Mandelen., Secretarius.* — Fr. Raphaël C., *Archiep. Thessalonicen., Adessor.*

diée à Saint Antoine et à Saint Sébastien, en cathédrale du diocèse d'Uberaba sous l'invocation du Très Sacré Cœur de Jésus, avec tous les droits et privilèges, qui, de par le droit ou de par la coutume conviennent aux autres églises cathédrales au Brésil, et il transfère l'église paroissiale à l'église actuelle dédiée au Très Sacré Cœur de Jésus, laquelle, désormais, sera sous l'invocation des Saints Antoine et Sébastien. Toutes choses contraires quelles qu'elles soient nonobstant nullement.

Donné à Rome, du Palais de la Sacrée Congrégation Consistoriale, le vingtième jour de mai de l'année mille neuf cent vingt six.

Lieu † du sceau.

Signé : C. CARDINAL DE LAI évêque de Sabine et Mandelen, *Secrétaire.* — Fr. Raphaël C., archevêque de Thessalonique, *assesseur.*

(Voir ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, année XVIII (n° 8, 2 août 1926) p. 309).

XI

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

14 Juillet 1926

CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS (DE PICPUS).

Par un Bref Apostolique en date du 14 juillet 1926, Sa Sainteté PIE XI a daigné nommer Son Éminence le cardinal Bonaventure CERRETTI (1) cardinal-protecteur de la « Congrégation des Sacrés-Cœurs », dite *de Picpus*.

(Voir : ACTA APOSTOLICÆ SEDIS, vol. XVIII (n. 10, 1 octobre 1926) page 395, (n° 12, 1 décembre 1926) page 510).

(1) CERRETTI (Bonaventure) né à Orvieto, province de Pérouse, le 17 juin 1872. Ordonné prêtre le 31 mars 1895, il fut attaché aux Affaires ecclésiastiques extraordinaires, et devint, successivement, secrétaire de la délégation apostolique à

NOTICE : La *Congrégation des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et de l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement de l'Autel*, dite de *Picpus*, comprend 1^o) une Congrégation d'hommes, les Prêtres ou Pères *Picpuciens*, et 2^o) une Congrégation de religieuses, portant le même titre général des *Sacrés-Cœurs* et de l'*Adoration Perpétuelle*.

La Société a été fondée par le P. Marie-Joseph Coudrin (1 mars 1768 † 27 mars 1837) à Poitiers vers 1800 ; transférée en 1805 à Paris, rue de Picpus, d'où son nom populaire ; et approuvée en 1817.

Le Supérieur général est le R. P. Flavien Prat, né à Rocles, diocèse de Viviers, le 4 juin 1849, élu le 14 janvier 1912, succédant au R. P. Bousquet, décédé. C'est le 5^e Supérieur général.

Le R. P. Matteo Crawley-Bowley, l'apôtre mondial de l'*Intronisation* du Sacré-Cœur, appartient à cette Congrégation.

La maison généralice, jadis rue de Picpus, 33, à Paris, a été transférée rue du Père Damien, 16, à Braine-le-Comte, Hainaut (Belgique), dans le diocèse de Tournai.

La procure généralice est à Rome, *piazza Santa-Maria in Trastevere, palazzo San-Calisto*, 2^e étage.

(Voir : *Annuaire pontifical catholique*, année 1926, page 588)

XII

SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT

22 Novembre 1926

SŒURS DE SAINT JOSEPH DU SACRÉ-CŒUR, DE SYDNEY.

Par un BREF apostolique en date du 16 janvier 1926, Sa Sainteté Pie XI a daigné nommer Son Eminence le cardinal Bonaventure Cerretti (1), cardinal-protecteur de l'Institut des *Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur*, de Sydney, ville archi-épiscopale et capitale de la Nouvelle Galles du Sud, en Australie.

(Voir : ACTA APOSTOLICAE SEDIS, vol. XVIII (n. 12, 1^{er} décembre 1926) page 510).

* *

La Congrégation des Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur de Sydney (Australie) est une fondation purement australienne.

Elle fut établie à Penola, Australie méridionale, en 1866,

Mexico (9 janvier 1904), auditeur de la délégation à Washington (1^{er} juin 1906) premier délégué apostolique de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande (1914), puis secrétaire des Affaires ecclésiastiques extraordinaires (6 mai 1917), enfin nonce à Paris (20 mai 1921). Il fut créé par Pie XI cardinal-prêtre du titre de *Sainte-Cécile*, le 14 décembre 1925. (Voir *Annuaire pontifical catholique*, Paris, 5, rue Bayard, année 1926, p. 110).

(1) V. note précédente.

par le Père Julien Edmond Tenison Woods (1832-1889) et Miss Mary Mac Killop, en religion Mère Marie de la Croix (1832-1909).

La règle fut approuvée par Pie IX, le 20 avril 1874.

Le 25 juillet 1888 Léon XIII érigea l'Institut en Congrégation religieuse.

Voici quelques renseignements intéressants et peu connus sur l'*Institut* et sur son *Fondateur*, homme de science et de piété, plein de zèle et d'activité, vraie figure de pionnier chrétien et de colonisateur moderne.

Julien Edmond Tenison Woods naquit à Southwark-Londres le 15 novembre 1832 et mourut à Sydney, Nouvelle Galles du Sud (Australie), le 7 octobre 1889. Il était le sixième fils de Jacques Dominique Woods, avocat, et d'Henriette Mary Saint-Eloy, une convertie, deuxième fille du Révérend Joseph Tenison, recteur de Donoughmore, (Wickau), en Irlande. Il fut baptisé dans la *Chapelle Belge* de Southwark, et confirmé par l'évêque (plus tard cardinal) Wiseman. Elevé dans une école catholique à Hammersmith, et, plus tard, à l'École de grammaire de Newington (Surrey), il fut pendant quelque temps employé au personnel du journal le *Times*. Il s'intéressa vivement, dès cette époque à l'œuvre des écoles catholiques. A dix-huit ans, il fit son entrée au noviciat des Pères Passionistes ; mais, à cause de sa mauvaise santé, il dut le quitter bientôt. Il vint alors dans le midi de la France et enseigna au collège Mont-Bel pour les cadets de la marine, à Toulon, où il développa son goût pour la géologie et les sciences naturelles. Il fit la rencontre, en France, de Mgr. Willson évêque de Hobart Town, dans la Terre de Van Diemen, en Tasmanie. Il le suivit jusque là-bas, en 1854, en qualité d'auxiliaire pour les écoles catholiques. Plus tard, il vint à Adelaïde, capitale de l'Australie méridionale, et devint sous-directeur de l'*Adélaïde-Times*.

Entre temps, le P. Woods fit ses études régulières chez les Pères Jésuites autrichiens de Sevenhill, et fut enfin ordonné prêtre à Saint Patrice d'Adélaïde, le 4 janvier 1857.

Un nouveau champ d'apostolat s'ouvrit devant son activité dévorante, surtout lorsque lui fut confié un vaste territoire, dans un district du sud-est, ayant Penola pour centre et s'étendant sur plus de 22.000 milles carrés. Le jeune prêtre, afin de pourvoir à l'éducation catholique des enfants, dans cette immense paroisse, fonda, à Penola même, en 1866, les Sœurs de Saint Joseph du Sacré Cœur ; et il plaça Miss Mary Mac Killop, une jeune et dévouée auxiliaire que la Providence mit sur son chemin, à la tête de la première école et de la Congrégation naissante. Un peu plus tard il envoya Miss Mary en France, chez les Sœurs de Saint Joseph à Annecy, en Savoie, afin d'y étudier leur règle.

Lui-même, devant quelques oppositions à ses projets d'institution, s'en vint à Rome où il obtint la sanction pontificale pour sa fondation de Penola. C'est là, dans ces humbles débuts, que les Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur, de Sydney, sous l'active impulsion du Père Woods et la sage direction de Mère Marie Mac Killop de la Croix, ont puisé toute la sève de leurs rapides accroissements jusqu'à l'état florissant actuel de la Congrégation, avec ses nombreuses maisons répandues à travers les diocèses de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, et avec une autre branche distincte, issue de la souche originelle, les *Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur*, de Bathurst, établies dans le diocèse de ce nom.

En 1866, Mgr. Sheil, évêque d'Adélaïde, désigna le Père Woods pour son secrétaire particulier et le nomma aumônier et directeur général des écoles.

En 1867, sœur Marie de la Croix, future supérieure générale, ouvrit sagement le noviciat des Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur, à Kensington, près de Norwood, dans l'Adélaïde. Elle passa, d'ailleurs, toute sa vie religieuse en Australie.

C'est le Père Woods qui suggéra, en 1869, à l'évêque Mgr. Sheil d'inviter les Jésuites de Sevenhill à s'installer à Norwood.

La même année (1869), afin de donner à son œuvre des écoles un complément pour les *garçons* à diriger vers des études supérieures, l'infatigable initiateur fonda un nouvel institut de Frères qu'il dénomma les *Frères du Sacré-Cœur*. Il mit à leur tête un certain Terence Woods, un homonyme, et peut-être un parent, en religion frère Camille.

Missionnaire excellemment doué, le Père Woods fut invité, en 1870, par Mgr. Quinn, évêque de Bathurst, à donner des missions dans son diocèse; et pendant onze ans il travailla avec grand succès dans la Nouvelle Galles du Sud, le Queensland et la Tasmanie.

Pendant son absence, cependant, des difficultés vinrent à surgir. Par autorité épiscopale les Frères furent dissous, et les Sœurs dispersées pour un temps. On leur objectait leur manière d'observer la pauvreté et une certaine indépendance vis à vis du contrôle diocésain. En peu de temps l'orage s'apaisa. Le Père Tappeiner s. j. de Norwood, prit la place du Père Woods comme directeur et ami. Mère Mary fut envoyée à Rome par l'évêque Mgr Reynolds, alors (1873) administrateur du diocèse d'Adélaïde. Pie IX, le 20 avril 1874, approuva la règle des Sœurs après révision et rapport par le Père Anderledy, futur Général des Jésuites. Les Sœurs furent autorisées à vivre sous un gouvernement central, à posséder des propriétés, et à recevoir un salaire pour leur enseignement scolaire. Cela leur fut confirmé

de nouveau quand Léon XIII érigea l'Institut en Congrégation, le 25 juillet 1888.

Le croirait-on, pendant ses travaux apostoliques et malgré la lourde charge des écoles, de deux congrégations religieuses, et la direction spirituelle des âmes, le P. Woods, d'une activité inlassable, trouva encore du temps disponible pour rédiger de nombreux travaux scientifiques. C'est là un des traits les plus saillants de cette belle figure de prêtre et d'apôtre. On peut s'en convaincre par la simple énumération suivante :

Dès 1862 ses *Observations géologiques en Australie méridionale* (Londres, 1862) lui gagnèrent l'amitié de Sir Charles Lyell. En 1883 il accepta l'invitation de Sir Frederick Weld de visiter Singapore. Il fit alors l'exploration de Malacca, pour la minéralogie, la traversée de l'île de Java, et séjourna quelque temps en Siam. La même année, il reçut une médaille d'or du roi de Hollande en reconnaissance pour ses travaux scientifiques. L'Amirauté britannique le requit de faire un rapport sur les ressources en charbon de l'Extrême Orient ; car c'est lui qui était alors, probablement, la première autorité scientifique en ces matières. Ses découvertes furent d'un grand profit pour la marine anglaise, et il fut récompensé avec munificence par l'Amirauté, qui lui fit l'honneur de déposer ses rapports remarquables dans ses archives historiques. Après un voyage d'étude en Chine et au Japon, sa santé se trouva ébranlée. Il revint sur le « Poisson volant » des flottes de Sa Majesté britannique. Avant d'aborder à Port Darwin il tint à faire l'exploration de plusieurs îles jusque là inconnues. A la requête du gouverneur-résident de Port Darwin, il parcourut entièrement les régions minérales des territoires du nord de l'Australie méridionale. Après une courte visite à Queensland il retourna à Sydney. C'est là qu'une paralysie progressive vint l'immobiliser. Mais elle n'entrava pas son activité intellectuelle ou sacerdotale. Quelques-unes de ses meilleures œuvres ont été accomplies au cours de son infirmité.

Le P. Woods était membre de la Société Géologique de Londres depuis 1859. En 1880 il fut élu président de la Société de Linné de la Nouvelle Galles du Sud. A ses œuvres mentionnées plus haut, il faut ajouter les écrits suivants : *Pas si vieux que les collines* (Melbourne, 1864) ; *Histoire de la Découverte et de l'exploration de l'Australie* (Londres, 1865) ; *Poissons et pêcheries de la Nouvelle Galles du Sud* (Sydney, 1882) ; *Essais australiens* ; *Bibliographie australienne* ; *Sur l'histoire naturelle en Nouvelle Galles du Sud* (Sydney, 1882) ; *Sur le Volcan de Taal, aux Philippines* (Sydney, 1887) ; *L'Australie septentrionale et sa géographie physique* (Adelaïde, 1887) ; *Les pêcheries dans les régions orientales* (Sydney, 1888) ; *Anatomie et histoire biologique des*

mollusques (Sydney, 1888) étude de concours pour prix, qui gagna la médaille W. B. Clarke ; *La pierre-de-sable du désert, en Australie* (Sydney, 1889 ; enfin *Notes géographiques sur la Malaisie et l'Asie* (Sydney, 1888). Le catalogue de la Bibliothèque publique, à Adelaïde, contient le nom de 79 livres, brochures ou articles écrits par le savant Père Woods. Les articles traitent principalement de géologie, de conchyliologie et de zoologie ; ce sont des contributions aux revues des différentes sociétés scientifiques d'Australie.

Le Père Woods mourut en 1889, le 7 octobre. Homme de Dieu, non moins qu'homme de science, il voulut, avant de mourir, revêtir l'habit de Passioniste sur son lit d'agonie. Il fut enseveli au cimetière Waverley, de Sydney.

Son œuvre principale, l'*Institut des Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur*, lui survécut et prospéra, sous le haut patronage du Pape, et des évêques, dans le diocèse desquelles elles travaillèrent. Tandis que leur fondateur et père, sans abandonner le soin de sa famille religieuse, vaquait aux voyages et aux études spéciales si nécessaires à ces débuts de la colonisation australienne, les Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur s'adonnaient, avec zèle et succès, à l'instruction et à l'éducation des nombreux enfants d'immigrés des deux sexes qui leur furent confiés. La plupart des jeunes hommes qui devinrent la gloire parlementaire de la jeune et brillante colonie australienne, leur doivent leur première éducation. Quoique ne recevant aucuns subsides du gouvernement australien, leurs écoles sont supérieures à celles de toutes les institutions séculières similaires. Les Sœurs, par petites communautés de deux ou de trois ont joué le rôle de pionniers dans le champ de l'apostolat des missions australiennes, secondant les labeurs du clergé à un point tel qu'il y a eu peu de défections catholiques, en des régions souvent déshéritées et de toute première colonisation. Les Sœurs, en particulier, sont la pierre fondamentale de celles des stations qui ne sont visitées par le prêtre qu'une fois par mois, ou tous les trimestres. Dans certains cas où l'année entière s'écoule entre deux visites du prêtre, les Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur continuent seules leur tâche évangélisatrice, vaquant aux soins de l'école en semaine, et, le dimanche, réunissant les enfants pour le catéchisme et le rosaire, puis tout le peuple pour la lecture d'un sermon et la récitation des prières liturgiques. De la sorte, elles préparent les âmes à recevoir les sacrements dès l'arrivée du missionnaire.

La maison-mère de la congrégation a été fixée à Sydney, dans la Nouvelle-Galles du Sud (Australie).

Miss Mary MacKillop, mère Marie de la Croix, — première religieuse du P. Woods, co-fondatrice et première supérieure

générale des Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur, — est morte à Sydney, le 8 août 1909, à l'âge de 77 ans. Elle était née en 1832. Elle survécut donc 20 ans à son vénéré père et illustre fondateur.

En 1914 la Congrégation comprenait 650 religieuses, avec la charge de 117 écoles comptant 12.500 élèves, et de 12 institutions charitables, telles que : orphelinats et refuges, une école industrielle, une maison de correction pour jeunes filles, etc.

L'Œuvre des Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur, de Sydney, s'étend, en Australie, sur les archidiocèses de Sydney (Nouvelle Galles du Sud), d'Adélaïde (Australie méridionale), de Melbourne (Victoria) et de Wellington (Nouvelle-Zélande) ; et sur les diocèses d'Armidale et de Wilcannia (Nouvelle Galles du Sud), de Port-Auguste (Australie méridionale), de Sale et de Bendigo ou Sandhurst (Victoria), d'Auckland, de Christ-Church et de Dunedin (Nouvelle Zélande), de Rockhampton (Queensland), et de l'abbaye *nullius* de New-Norcia.

* * *

Nous avons signalé plus haut les *Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur*, du diocèse de *Bathurst*, qu'il ne faut pas confondre avec les *Sœurs de Saint Joseph du Sacré-Cœur*, de *Sydney*. Rameau distinct du tronc primitif, les Sœurs de Bathurst ont leurs constitutions propres, et comptaient, en 1914, 250 religieuses dans leurs 54 maisons du diocèse. (1)

Em. HOFFET.

Paris, décembre 1926.



(1) Voir *The Catholic Encyclopedia*, New-York, vol. VIII p. 518 : un article de Francesca M. Steele sur l'*Institut* ; et vol. XV, p. 702 et 703 : une notice du P. William O'Dowlin, S. J. sur le *Fondateur*, avec son portrait en phototypie.

CATECHISME DU SACRE-CŒUR

LEÇON XIII.

8^e Article du Symbole : Le St Esprit, âme du Corps mystique de J.-C.

D. — Quel est le Don le plus précieux que puisse nous faire ici-bas le Cœur très aimant de Jésus ?

R. — *C'est le Don du St Esprit, par lequel il rend nos âmes participantes de sa nature divine.*

C'est le Don de l'Amour infini en personne, et par cet Esprit d'amour toute la bienheureuse Trinité vient habiter en nos âmes.

C'est le Don principe de tous les dons créés se rapportant à l'ordre surnaturel de la justification, de la sanctification, de la glorification. Sans doute, la Trinité tout entière est la cause efficiente de ces dons ; mais la 3^e personne de la Trinité, en raison de ses caractères personnels d'Amour hypostatique, de Don du Père et du Fils, d'Esprit saint, est celle à qui l'Ecriture sacrée et la Tradition attribuent singulièrement, selon la loi de l'appropriation, les dons créés de l'ordre surnaturel, dons éminemment gratuits et ordonnés à la sainteté de l'âme et au règne de la Charité.

D. — Quand le divin Cœur de Jésus nous fait-il le Don du St Esprit ?

R. — *Le divin Cœur de Jésus nous donne le Saint-Esprit quand il justifie nos âmes en y répandant la grâce sanctifiante.*

Le Saint-Esprit, qui est déjà partout et en toutes choses par son essence, sa présence, sa puissance, ne peut être envoyé à nos âmes et y habiter d'une façon spéciale que selon un nouveau mode d'être dans ces âmes : c'est la grâce sanctifiante, qui, en rendant les âmes déiformes par une communication accidentelle mais réelle de la nature divine, en fait des temples et des amis de Dieu, à ce point que si par impossible le Saint Esprit n'était point présent à ces âmes en vertu de son immensité, il leur serait néanmoins intimement uni en raison de la grâce sanctifiante.

Il est à remarquer que le Cœur de Jésus envoie invisiblement le Saint Esprit dans nos âmes non seulement au moment de la justification, mais toutes les fois que l'âme reçoit un nouveau degré de grâce sanctifiante qui l'unit au Saint Esprit d'une manière encore plus parfaite.

Le Don incréé du Saint-Esprit ne pouvait nous être fait sans un don créé d'ordre surnaturel, remédiant à l'impuissance foncière de

notre nature à user et jouir de ce Don du Très-Haut, qui n'est autre que la vie divine dont jouit éternellement la bienheureuse Trinité : grâces soient rendues au divin Cœur de Jésus pour l'inénarrable don surnaturel qu'Il nous fait en répandant au tréfonds de nos âmes cette ressemblance divine qui nous constitue les enfants de Dieu et les héritiers de ses richesses infinies !

D. — L'Amour infini du Sacré-Cœur n'avait-il pas déjà envoyé invisiblement l'Esprit-Saint dès le commencement du monde ?

R. — *Oui, l'Amour incréé du Sacré-Cœur a envoyé invisiblement l'Esprit-Saint dès le commencement du monde et durant tous les siècles qui précéderent l'Incarnation.*

Tous les esprits angéliques ont reçu le Don du Saint Esprit par la grâce sanctifiante au moment de leur création ; et ceux d'entre eux qui sont restés fidèles à Dieu lors de la révolte de Lucifer jouissent du Don de Dieu dans la gloire éternelle.

Comme les anges, nos premiers parents dès leur création ont reçu de l'Amour incréé du Sacré-Cœur le Don du Saint Esprit et par Lui la grâce sanctifiante. Après leur chute, ils L'ont reçu de nouveau lorsque repentants ils furent, selon l'expression de la Sagesse (X, 2), « retirés de leur péché » et justifiés par leur foi au Sauveur promis. Toutes les âmes des justes vivant avant l'Incarnation étaient l'habitable du Saint Esprit envoyé par l'Amour incréé du Verbe dans leurs cœurs, et elles le reçurent encore d'une manière plus parfaite lorsqu'elles furent enfin admises à la vision de gloire lors de la visite que leur fit l'Ame de Jésus dans les Limbes.

D. — Les grâces sanctifiantes reçues avant l'Incarnation ont-elles été méritées par l'Amour humain du Cœur de Jésus ?

R. — *Oui, c'est à l'Amour humain du Cœur de Jésus que sont dues, au moins depuis la chute de nos premiers parents, toutes les grâces sanctifiantes reçues avant l'Incarnation.*

La loi de l'appropriation nous fait déjà attribuer singulièrement au Verbe, qui est la Personne même du Sacré-Cœur, le rôle d'exemplaire et d'archétype de toutes les œuvres de justification, de sanctification, de glorification opérées depuis la création du monde par le Saint Esprit parmi les créatures tant angéliques qu'humaines : et cela, parce que sa propriété personnelle est d'être la Sagesse engendrée, l'Image substantielle et infiniment aimable et parfaite de la Bonté du Père, « imago bonitatis illius ». (Sag. vii, 26).

Mais de plus, en tant qu'homme, le Cœur de Jésus est la cause méritoire de tous ces dons de l'ordre surnaturel, du moins depuis la faute de notre premier père ; en outre Il est, depuis l'Incarnation, non seulement la cause méritoire mais, comme instrument de la Divinité, la source physique de la grâce et de la gloire.

Nous pouvons ajouter d'ailleurs, selon le sentiment de beaucoup de théologiens, que toutes choses, de l'ordre surnaturel comme de

l'ordre naturel, ont été ordonnées en vue du Christ considéré comme Homme : il s'ensuit par là même que le Cœur de Jésus, centre de l'Humanité du Verbe, est, du point de vue de l'Amour, la cause finale de tous les bienfaits de la grâce et de la gloire.

D. — Le Don du St Esprit aux hommes n'a-t-il pas été inspiré par l'Amour du Sacré-Cœur pour son Père.

R. — *Oui, c'est par amour pour son Père que le divin Cœur de Jésus veut donner et envoie invisiblement le St Esprit aux âmes.*

Lui seul est Fils de Dieu par nature, mais, parce qu'Il aime son Père, Il veut glorifier cette Paternité infiniment aimable en donnant à son Père de nombreux enfants adoptifs qui l'aiment filialement. « Pourquoi, demande Saint Bernard, le Fils de Dieu s'est-il fait homme, si ce n'est pour faire des hommes autant d'enfants de Dieu ? » (S. Bern. Serm. 1, de Nativit., n. 2) « Le Fils de Dieu, son Unique suivant la nature, dit Saint Augustin, par une merveilleuse condescendance est devenu fils de l'homme, afin que nous qui sommes fils de l'homme par notre nature, nous devenions fils de Dieu par sa grâce. » (De Civit Dei, L. XXI). C'est pourquoi « à tous ceux qui L'ont reçu, Il a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu », (Evangile selon Saint Jean, 1, 12), de façon que son bien-aimé Père puisse voir avec complaisance les traits divins de son Fils reproduits sur la face de leurs âmes.

Par le Don du Saint Esprit, le divin Cœur de Jésus voulait élever les hommes jusqu'à la connaissance de son Père et leur faire goûter sa suave Bonté, afin qu'Il fût glorifié par les créatures intelligentes. En effet, « c'est la Dilection de Dieu (l'Esprit-Saint) qui par le Verbe nous conduit à la connaissance du Père. » (Saint Irénée, contra Hæreses, L. IV, c. 20, n. 4 et 5). Par l'Esprit, dit ce même Père de l'Église, nous montons au Fils et par le Fils au Père. » (Id., L. V, c. 36, n. 2).

Le divin Cœur de Jésus brûle aussi de nous faire aimer son Père et c'est pourquoi « le Fils nous unit au Père par l'Esprit qui est en Lui. » (Saint Athanase, ép. ad. Serap. 1, n. 23, 24).

Toutes ces saintes aspirations sont actuellement celles de l'Amour humain du Cœur de notre Médiateur, et Il pourrait répéter à chacune des âmes auxquelles Il envoie l'Esprit d'Amour la parole qu'Il fit entendre un jour à une sainte religieuse : « Je veux vous emmener dans le mouvement de mon Cœur vers le Père. »

(A suivre)

ED. MARTIN.

Sur l'usage que nous demandons du Cœur Symbole et sur la nécessité des formes imaginatives, d'après Saint Thomas d'Aquin.

« Contempler habituellement, sous le symbole attirant d'un cœur, cette rayonnante Bonté qu'est le Christ amour » ;

« Scruter tout le rayonnement de l'amour du Christ, en nous aidant du symbole où le Christ Lui-même a figuré son amour » ;

« Montrer dans le rayonnement de son Cœur Celui qui est le salut du monde » ;

« Voir et montrer tout l'idéal chrétien, sous l'angle du Cœur qui nous révèle par l'intime tout le mystère du Christ » ;

« Regarder la création entière dans la lumière du Cœur vivant » ;

« Voir tout l'ordre de la grâce et de la nature par rapport à l'amour que le Cœur de Jésus fixe devant nos yeux » ;

« Utiliser le symbolisme du Cœur vivant pour nous habituer à tout voir sous l'angle de l'amour ;

« Nous inspirer de l'amour que le Christ nous révèle en son Cœur, pour traiter tous les graves sujets qui surgissent au bout de tous les sentiers de l'esprit, et qu'il faut que nous traitions, et qu'il nous faut placer dans le sens de l'amour si nous voulons que l'humanité les perçoive dans leur sens vrai » ;

Bref : « projeter sur toutes les questions humaines le rayonnement du cœur du Christ » et par là « introniser le Sacré-Cœur dans la pensée humaine » :

Voilà, sous bien des formes, la multiple expression d'un unique désir.

Je le confesse. Et je ne le nie point. Je le confesse : j'ai demandé que l'adorable symbole soit vraiment, pour tous, un symbole ; qu'il soit, dans l'ordre de la pensée, le signe permanent de cette splendeur substantielle : le Verbe même de Dieu.

Cette aide à l'esprit, je n'ai point dit qu'elle nous est nécessaire de nécessité absolue. J'ai dit que, sans nous être nécessaire de nécessité absolue (1), elle nous est nécessaire de

(1) *Regnabit* ix, 381.

nécessité conditionnelle. Toujours la distinction que je rappelais l'autre jour ici même (1). Toujours la nécessité du cheval pour faire la route qu'à la rigueur on peut faire à pied. *Sicut equus necessarius est ad iter*, disent et les *Vedas* (2) et la *Somme Théologique*. (3).

De ce noble symbole, si beau et si expressif qu'il faut qu'on l'emploie, je n'ai d'ailleurs point demandé que l'usage soit perpétuellement actuel. « Une aide se proportionne aux besoins ; et divers sont les besoins des divers esprits... Tel gardera actuellement la vue de ce Cœur qui perpétuellement lui rappellera l'Amour du Christ. Pour lui, le Cœur sera le miroir vivant qui perpétuellement reflète l'Amour. Tel autre ne reviendra que par intermittence au Cœur pour « poser » un instant la pensée qui aussitôt déploiera ses ailes. Pour lui, le Cœur sera le point initial — sensible — de la ligne qui attache à l'Amour la pensée. Point qui ne fait aucunement sentir son poids de matérialité, et qui nous laisse toute latitude d'excursionner dans l'abstrait. Mais qui, par la réalité même de son symbolisme, fixe dans le concret la ligne de vol de la pensée. » (4)

Usage actuel, ou virtuel, ou simplement habituel du symbole — selon les besoins et les tempéraments des esprits — voilà ce que je demande ; et cela, entre autres raisons, parce que cet usage est nécessaire : non pas de nécessité absolue, mais *sicut equus ad iter*.

* * *

— Désir peu harmonisable avec ceux du Docteur qui exige toujours l'abstraction : *abstractionem a phantasmatis* ; *abstrahere a materia*. Le symbole, tremplin de la pensée ? Soit ; mais qu'elle ne doit toucher que pour en bondir. L'« aide matérielle » que vous offrez peut être utile aux débutants, grossiers encore. Il faut qu'on s'en libère au plus vite. Vous demandez l'usage habituel d'un symbole pour fixer sur l'Amour vivant le regard de l'âme. Toute intelligence affinée visera plutôt à contempler cet amour dans une abstraction sereine.

* * *

— Eh bien, que le Maître parle Lui-même.

De quelle nature est l'abstraction qu'il demande ? Et consisterait-elle en ceci, que notre intelligence doive se détourner

(1) *Regnabit* xi, 341.

(2) *Regnabit* x, 112 ; article de R. Guénon : *Le Verbe et le symbole*.

(3) iii, 9. 1, a. 2.

(4) *Regnabit*, ix, 376.

ou simplement se défier des formes imaginatives ? Oh ! que non point.

« Il faut, dit-il, qu'il y ait proportion entre l'objet qui doit être connu et la faculté qui le doit connaître. Or l'intellect humain est ainsi fait que, sans être l'essentiel perfectionnement d'un organe corporel, il est néanmoins la faculté d'une âme qui est la forme substantielle d'un corps. Ce qui lui revient en propre, c'est donc de connaître la forme qui en vérité existe individuellement dans la matière corporelle, mais non pas toutefois de la façon dont elle est dans cette matière, puisqu'il la connaît dans son universalité. Or, connaître ce qui est dans la matière individuelle mais non pas de la façon dont elle est dans cette matière, c'est abstraire la forme de la matière individuelle (c'est considérer la forme sans la matière individuelle) que représentent les formes imaginatives. Et voilà pourquoi il faut dire que notre intellect comprend les choses matérielles en les abstrayant des formes imaginatives ; et par les choses matérielles ainsi considérées il parvient à connaître de quelque façon les choses immatérielles. » *Dicendum quod objectum cognoscibile proportionatur virtuti cognoscitivae... Intellectus autem humanus medio modo se habet. Non enim est actus alicujus organi, sed tamen est quaedam virtus animae, quae est forma corporis... Et ideo proprium ejus est cognoscere formam in materia quidem corporali individualiter existens, non tamen prout est in tali materia. Cognoscere vero id quod est in materia individuali non prout est in tali materia, est abstrahere formam a materia individuali, quam repraesentant phantasmata. Et ideo necesse est dicere quod intellectus noster intelligit materialia abstrahendo a phantasmatibus ; et per materialia sic considerata in immaterialium aliqualem cognitionem devenimus. (1)*

Vous le devinez déjà. Abstraire nos idées, des formes imaginatives, cela ne veut point dire faire abstraction des formes imaginatives. Ou s'en défier. Ou s'en passer. Ou — à plus forte raison — s'en détourner. Cela signifie exactement « considérer la nature spécifique d'une réalité, sans considérer les principes individuels, qui la particularisent dans l'ordre des choses, et que représentent encore les formes imaginatives. » *Hoc est abstrahere universale a particulari, vel speciem intelligibilem a phantasmatibus considerare scilicet naturam speciei, absque consideratione individualium principiorum, quae per phantasmata repraesentantur. (3)*

Non seulement l'abstraction dont saint Thomas explique si bien le mécanisme ne consiste point à nous détourner de l'imaginatif. Cette abstraction (c. a d. la considération de la nature spécifique d'une réalité, abstraction faite des principes individuels

(1) 1, q. 85, a. 1.

(2) 1, q. 85, a. 1 ad 1.

qui la particularisent) exige que notre intellect se tourne vers les formes imaginatives qui représentent cette même nature spécifique encore individualisée. *Virtute intellectus agentis resultat quaedam similitudo in intellectu possibili* EX CONVERSIONE INTELLECTUS AGENTIS SUPRA PHANTASMATA, quae quidem est repraesentativa eorum quorum sunt phantasmata, solum quantum ad naturam speciei. (1)

L'idéal de notre intellect serait de fuir les formes imaginatives ? Allons donc ! Son devoir est de se tourner vers elles — son devoir parce que sa nécessité — afin de percevoir en elles les natures que ces formes imaginatives lui présentent encore individuées, et qu'il saisira, lui, dans leur universalité absolue. *Intellectus noster et abstrahit species intelligibiles a phantasmatis, inquantum considerat naturas rerum in universali ; et tamen intelligit eas IN PHANTASMATIBUS, quia non potest intelligere ea quorum species abstrahit, nisi convertendo se ad phantasmata, ut supra (84 a. 7) dictum est.*

* * *

Il est bien vrai que notre Docteur l'a déjà dit. Et plus explicitement encore. Ouvrons la page qu'il nous indique.

Il se demande si, par les idées qui sont en lui, notre intellect peut actuellement percevoir quelque objet, sans se tourner vers les formes imaginatives. *Utrum intellectus possit actu intelligere per species intelligibiles quas penes se habet, nisi convertendo se ad phantasmata.*

« Impossible, répond-il ; impossible à notre intellect, dans son état présent d'union à un corps passible, de percevoir actuellement quoi que ce soit sans se tourner vers les formes imaginatives. *Dicendum quod impossibile est intellectum nostrum, secundum praesentis vitae statum quo passibili corpori conjungitur, aliquid intelligere in actu, nisi convertendo se ad phantasmata.*

Cette impossibilité, il en montre d'abord des indices. Si notre intellect n'avait pas toujours et actuellement besoin de formes imaginatives, comment expliquer qu'une lésion du cerveau, qu'un engourdissement de la mémoire rende impossible toute intellection actuelle, même de ce que l'on savait auparavant ? D'ailleurs nous sentons bien que lorsque nous voulons percevoir quelque vérité, nous tâchons à former en nous quelque exemple concret où nous puissions comme découvrir ce que nous voulons percevoir. Et puis, pour faire saisir à quelqu'un une vérité, ne lui proposons-nous pas quelque exemple où il se taillera la forme imaginative qui lui permettra d'atteindre le réel ?

(1) 1, q. 85, a. 1 ad 3.

Mais la raison profonde de cette nécessité du recours à l'image pour comprendre quoi que ce soit, c'est la nature même de la pauvre sublime intelligence humaine. Immatérielle. Mais unie au corps. Son objet propre, c'est la nature même des choses ; nature qu'elle voit dans l'universalité, mais qui ne peut exister qu'en matière corporelle et donc particulière. Le pli naturel de l'intellect humain est donc de chercher son objet, les natures universelles, dans cette zone du particulier où elles existent et d'où elles viendront en lui. Par son inclination essentielle, il est tourné de ce côté là, du côté de l'individuel qu'appréhendent comme leur objet propre et le sens et l'imagination. De là, pour l'intellect humain en quête de son objet propre, la pente naturelle et la nécessité de se tourner vers les formes imaginatives, pour considérer la nature universelle qui n'existe que particularisée. *Hujus autem (necessitatis phantasmatum ad actualem intellectionem) ratio est, quia potentia cognoscitiva proportionatur cognoscibili... Intellectus autem humani, qui est conjunctus corpori, proprium objectum est quidditas sive natura in materia corporali existens ; et per hujusmodi naturas visibilium rerum in invisibilium rerum aliqualem cognitionem ascendit. De ratione autem hujus naturae est quod in aliquo individuo existat, quod non est absque materia corporali ; sicut de ratione naturae lapidis est quod sit in hoc lapide, et de ratione naturae equi est quod sit in hoc equo, et sic de aliis. Unde natura lapidis, vel cujuscumque materialis rei, cognosci non potest compl te et vere, nisi secundum quod cognoscitur ut in particulari existens. Particulare autem apprehendimus per sensum et imaginationem. Et ideo necesse est, ad hoc quod intellectus intelligat suum objectum proprium, quod convertat se ad phantasmata, ut speculetur naturam universalem in particulari existentem. (1)*

Ne pensons pas que cette nécessité se dénoue jamais, pour qui que ce soit, dans l'état de vie présente.

« Même les substances incorporelles, nous ne pouvons les connaître ici-bas que par rapport aux choses corporelles. Force nous est, quand nous cherchons à les percevoir, de nous tourner vers les formes imaginatives qui nous figurent les corps, bien qu'elles-mêmes elles ne soient représentées par aucune forme imaginative. » *Incorporeas substantias, in statu praesentis vitae, cognoscere non possumus nisi per remotionem, vel aliquam comparisonem ad corporalia. Et ideo, cum de hujusmodi intelligimus, necesse habemus converti ad phantasmata corporum, licet ipsorum non sint phantasmata. (2)*

(1) S. Théol., I, q. 84, a. 7.

(2) S. Théol., q. 84, a. 4 ad 3.

Même la plus haute des intelligences humaines doit subir une loi qui est essentielle à l'intelligence humaine.

Quelle que soit la pénétration d'un esprit humain, et quelle que soit la nature de l'objet que cet esprit regarde, cet esprit ne peut ici-bas rien connaître qu'en se tournant vers les formes imaginatives d'où il abstraira ses idées. Il ne le peut pas, parce qu'il lui faut agir selon sa nature. (1) Et c'est sa nature même qui l'oblige à se tourner vers les formes imaginatives, chaque fois qu'il veut percevoir une vérité quelle qu'elle soit.

* * *

Puisque notre Docteur affirme et redit vingt fois la nécessité absolue où nous sommes de nous tourner vers les formes imaginatives pour comprendre quoi que ce soit, et chaque fois que nous voulons le comprendre, comment se réclamer de saint Thomas d'Aquin pour semer la défiance contre l'usage que nous demandons d'une forme symbolique ? Je ne dis point que, pour s'orienter intellectuellement vers l'Amour du Christ, tout disciple de saint Thomas doive absolument et au nom du maître utiliser la vertu symbolique du Cœur que le Christ nous montre précisément comme le symbole de son amour. Mais je dis que rejeter l'usage de cette forme symbolique, sous prétexte que le théologien doit se dégager de l'imaginatif, c'est s'établir en opposition flagrante avec les données psychologiques de saint Thomas d'Aquin.

Et puisque telle est notre nature que pour comprendre quoi que ce soit il nous faut de nécessité absolue nous tourner vers des formes imaginatives, comment ne pas reconnaître que pour scruter l'Amour du Christ il nous faut — de nécessité conditionnelle — recourir à cette forme symbolique dont nous demandons l'usage ?

Quiconque voudra suivre, dans tout le plan divin, le rayonnant Amour du Christ, il lui faudra, et de nécessité absolue, et chaque fois que sa pensée reprendra contact avec ce très vaste objet, il lui faudra quelque forme imaginative. Eh bien, en voici une : la forme symbolique du Cœur vivant qui est le foyer réel et le symbole réel de cet amour. Elle n'est point la seule utilisable. Il en est d'autres vers qui notre esprit se peut tourner. Mais elle se présente avec des titres de créance exceptionnels. Elle nous est offerte par Jésus-Christ. Elle nous est recommandée par l'Église. Elle est très aimée des âmes. Elle parachève la valeur de toutes les autres formes qui nous peuvent aider.

(1) *Operatio est... secundum naturam*, nous disait ici-même, le mois dernier, saint Thomas d'Aquin.

Pour contempler à nouveau l'Amour eucharistique, vous faites revivre à vos yeux la scène du Jeudi soir. Voilà ce qui semble du pain ; voilà ce qui semble du vin. Vision suggestive, qui le sera plus encore quand, avec saint Jean, vous vous pencherez sur le Cœur qui nous a donné cette chair à manger et ce sang à boire — Pour contempler à nouveau l'Amour rédempteur, vous évoquez la Croix où dort l'Adam nouveau. Vision expressive, dont vous saisirez mieux le sens, quand votre regard, avec celui des siècles, pénétrera jusqu'au Cœur que la lance a transpercé.

Titres exceptionnels ? Vous voyez bien que oui. Comment n'en pas tenir compte ?

Encore un coup, nous n'imposons pas, comme de nécessité absolue, le recours au cœur symbole ; encore un coup, l'usage que nous demandons de la forme symbolique qui nous est chère, ce n'est point un usage exclusif ou perpétuellement actuel. Mais nous disons — et avec force — que pour acquérir l'habitude — et il faut former ce pli — de tout voir sous l'angle de l'amour, il faut utiliser la valeur symbolique de l'adorable Cœur qui, par sa nature et par le libre choix du Maître des choses, est le symbole très expressif de son vivant amour.

Félix ANIZAN.

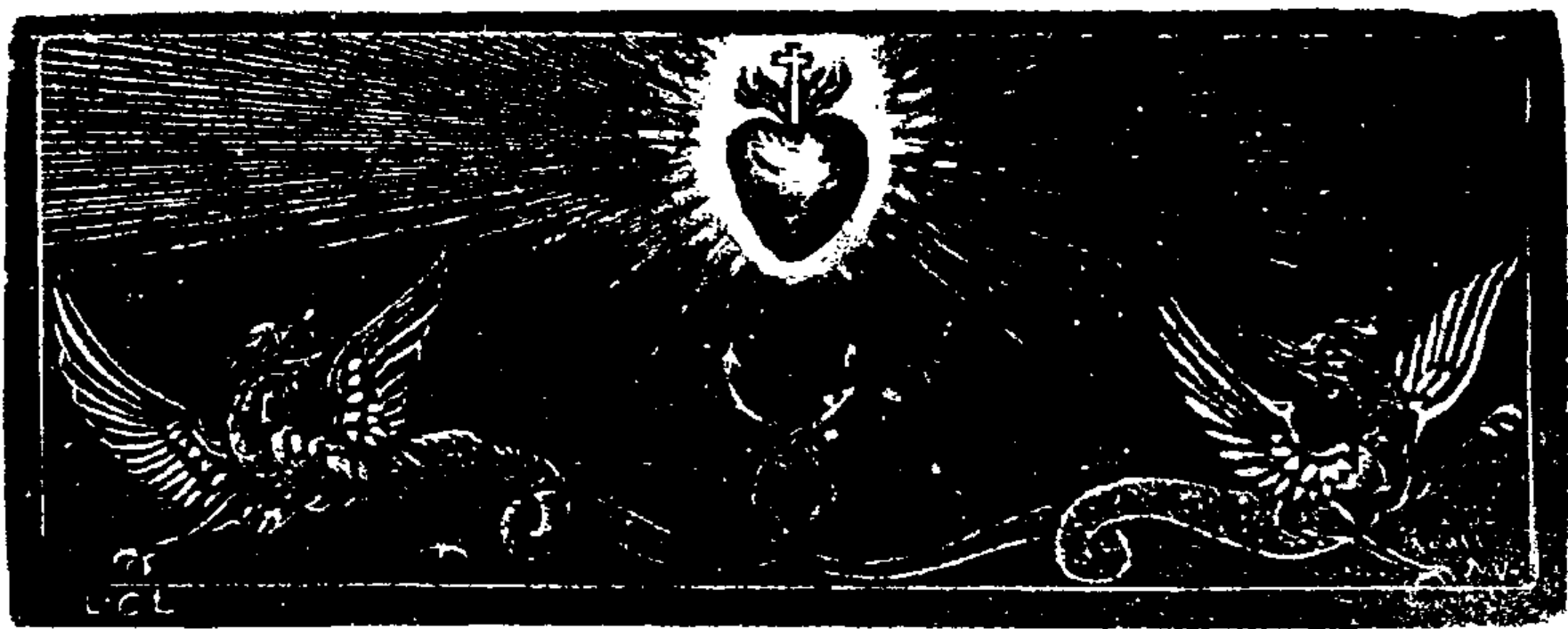
« J'ai dû établir, l'année dernière, une liste critique des journaux quotidiens de Paris. J'ai donc cherché à grouper dans la catégorie des journaux catholiques, le plus de journaux possible.

J'aurais voulu en trouver et en signaler beaucoup. Et je n'en ai trouvé qu'un : LA CROIX.

Pour la France catholique tout entière, il n'y a donc qu'un seul grand quotidien de Paris. C'est peu pensai-je d'abord, c'est trop peu.

Mais bientôt je me suis ravisé. Après avoir considéré la situation telle qu'elle est, j'ai dû reconnaître que ce peu constituait un taux normal. Étant donné le nombre de catholiques pensant catholiquement, sentant et aimant catholiquement, un seul journal catholique, c'est assez. Un second n'a jamais pu vivre, un second ne vivra pas, tant qu'on n'aura pas changé l'esprit public, en... répandant le premier à des millions d'exemplaires. »

(Jean de Lardélec, Revue des Lectures, 15 décembre 1926, p. 1050.)



L'Iconographie emblématique de Jésus-Christ

LE DAUPHIN - LE CRUSTACÉ

I — LE DAUPHIN.

Nous avons examiné, dans la précédente étude, le symbolisme dont l'ancien art chrétien dota la représentation du Poisson figuré sous la forme la plus ordinaire, sans désignation d'espèce. Ainsi présenté, il est, peut-on dire, le poisson anonyme.

Il nous est apparu, d'abord chez les païens, comme un symbole de la fécondité humaine, don mystérieux et magnifique de la Divinité, et nous avons vu la transposition de ce symbolisme à l'union mystique du Sauveur et de son Église ; nous avons vu surtout comment, par l'acrostiche heureux formé des lettres du mot grec *ictus*, « poisson », l'Église des premiers siècles cacha le Nom divin de son fondateur sous le nom et l'image du Poisson tout en proclamant, par ce nom et par cette image, qu'il est « le Fils de Dieu » et le « Sauveur ».

La figuration du Poisson devint donc alors doublement symbolique : elle fut un emblème du Christ par son dessin, et elle fut un « symbole », au sens théologique du mot, à titre de « profession de foi » en la divine origine et en la mission rédemptrice de Jésus-Christ.

Et nous avons reconnu comment s'attacha à l'image du Poisson, l'idée de l'intégrale pureté du Christ ; comment, sous la figure de la *Trinacria* pisciforme fut symbolisé le mystère du Dieu-Trinité et son activité créatrice et continue ; comment enfin l'emblème du Poisson fut appliqué au chrétien fidèle.

Tous ces caractères, toutes ces significations, l'image du Dauphin les a possédés ; et, parfois, dans les représentations de l'art primitif elle semble n'en pas comporter d'autres ; cependant, quasi toujours, quand elle figure Jésus-Christ, elle dit,

ainsi que nous allons le voir, beaucoup plus que la simple représentation indéterminée du poisson ordinaire.

Le Dauphin dans l'art préchrétien.

La représentation préchrétienne du Dauphin n'a jamais atteint une expansion aussi générale que celle du Poisson anonyme ; elle est née et s'est développée dans les contrées riveraines du bassin nord-oriental de la Méditerranée et dans le Pont-Euxin — notre Mer Noire actuelle — ,notamment en Asie-Mineure, en Grèce et en Italie.

Les navigateurs de ces pays considéraient le dauphin qu'ils voyaient souvent autour de leurs navires, comme un animal de bon augure, comme un compagnon de route sympathique, et bientôt ils en vinrent à le regarder comme « l'ami du marin ». Les poètes s'emparèrent de l'idée et composèrent sur le dauphin, comme « ami des hommes », de très gracieuses fictions. On lui prêta des qualités merveilleuses d'intelligence, presque de divination, d'ingéniosité, d'adresse, de vélocité, d'attachement, de dévouement ; il eut tous les dons de l'intelligence et du cœur.

On lui attribua de merveilleux sauvetages : qui ne connaît la jolie légende d'Arion, le talentueux joueur de luth que ses compagnons, jaloux et cupides, jetèrent à la mer en lui permettant toutefois de jouer avant de mourir et pendant même qu'on le précipitait ; accourus aux charmes de ses accords, les dauphins méditerranéens l'accueillirent et le portèrent, sain et sauf, jusque chez le roi Périande, sur les côtes de Lycaonie. (1) Et la légende du jeune Méliceste qui, poursuivi par un père tyranique et furieux, se jeta dans la mer, mais qu'un dauphin sauva pour en faire un dieu marin.

Pline (2) et Aristote, (3) nous disent sérieusement que les dauphins des rives surveillent avec amour et vigilance les jeunes baigneurs pour leur éviter de mortelles surprises, et qu'ils rapportent dans les ports les corps de ceux dont ils n'ont pu empêcher la perte.

Saint François de Sales s'est fait l'écho délicieusement naïf de ces tant vieilles fictions quand il a dit du dauphin : « Divers Auteurs en ont écrit des choses admirables, comme ce qu'ils disent de ce Dauphin lequel aimoit si éperduement un jeune enfant qu'il avoit veu par plusieurs fois sur le bord de la mer que, cet enfant estant mort, le Dauphin mourut luy-mesme de déplaisir. » (4)

(1) Cf. Ovide, et le grec Athénée, XIII, 30.

(2) Pline - Ep. IX, 33.

(3) Aristote. *Hist. anim.* IX, 48.

(4) *Les vrais entretiens spirituels de saint François de Sales*. Édité de Fr. Léonard. Paris 1665, p. 79.

Aussi les Anciens, dit-on, considéraient comme un crime contre les lois de l'amitié de retenir ceux que le hasard faisaient tomber dans leurs filets, et les relâchaient avec précaution. (1).

Cette vénération pour le poisson ami explique les milliers de représentations païennes que nous trouvons de lui sur les monuments et les objets d'art les plus divers, d'autant, qu'un symbolisme très ancien en faisait aussi l'emblème de la Mer et de l'Eau en même temps — nous le verrons plus loin — que le véhicule des âmes heureuses. Aussi, nombreuses, en Grèce surtout, furent les villes antiques qui placèrent le Dauphin, à titre tutélaire et religieux, sur leurs monnaies : Argos, Sagonte, (Fig. 1), Catane, Messine, etc... (2) Sur celles, si belles, de Tarente, nous voyons Taras, fils de Poséïdon — le Neptune des Latins (Fig. 2) — chevauchant un dauphin, ou bien monté en amazone sur son dos, et tenant le trident paternel. (3).



(FIG. 1). Monnaie de Sagonte.



(FIG. 2). Monnaies de Tarente.



De tous les poissons adorés, ou admirés et aimés des Anciens, le dauphin tenait donc incontestablement dans leur sympathie la première et la plus grande place.

Le Dauphin dans l'art chrétien primitif.

Il semble donc que le Dauphin aurait dû être le premier poisson choisi par le symbolisme chrétien pour servir d'emblème au Christ Jésus, et cependant il n'en fut rien : ce n'a guère été, à Rome tout au moins, qu'à la fin du 2^e siècle ou au début du 3^e que son image entra dans l'iconographie du Sauveur, (4) ; alors que, depuis bien longtemps déjà, le poisson vulgaire était partout présenté aux yeux et à l'intelligence des fidèles initiés à son mystère.

Et cette constatation a tellement étonné que d'aucun se sont

(1) Cf. Demoustier. *Lettres à Emilie sur la Mythologie*. LXXV.

(2) Cf. D. H. Leclercq, in *Diction. d'archéolog. chrét.* V. Dauphin T. IV. vol. 1, col. 283-295.

(3) Cf. Ménard L. : *Hist. des Grecs* T. 1, p. 265.

(4) *Revue Numism.* ser. T. XX, 1916, p. 30 et pl. II, n° 13 et 14.

demandé si le Poisson primitivement choisi comme emblème chrétien n'a point été le Dauphin dont la représentation se serait vite altérée et déformée en poisson commun, « opinion plus spécieuse que fondée », dit avec raison Dom Leclercq. Il me semble pourtant que cette apparition du Dauphin, postérieure à celle du simple poisson peut cependant s'expliquer : c'est que l'acrostiche qui servit de « mot de passe », de mot de ralliement aux premiers fidèles soumis à la « discipline du secret » n'a pas été tiré du nom du dauphin, mais du mot « poisson », pris comme terme général, en grec : *ictus* ; le terme général appelait donc la forme la plus commune, et non celle spéciale à l'espèce dauphin. Et cette forme a prévalu pendant un certain temps.

Cependant l'heure de son entrée dans la faune sacrée des chrétiens sonna pour le Dauphin. Ainsi que nous l'avons vu, elle le trouva riche de sens déjà bien des fois séculaires et si précieux qu'ils firent oublier que, dans l'une des fables les plus inconvenantes de la mythologie gréco-romaine, on voit Neptune se transformer en dauphin pour enlever la nymphe Mélantho, comme Jupiter par ailleurs se transforme en cygne pour séduire Lédä. Les sornettes païennes, qui ne sont souvent du reste que des allégories déformées par le temps, n'ont pas en réalité gêné nos pères au point qu'on a bien voulu dire : les ont-elles empêché de représenter le divin charmeur des âmes sous les traits assez énigmatiques d'Orphée ? et les caresses d'Eros et de Psyché n'ont-elles pas été peintes par eux sur les parois des Catacombes comme l'image de la tendresse du Christ pour l'Ame fidèle ?

Le Dauphin, emblème du Christ ami.

Il n'est pas besoin de textes anciens pour pouvoir assurer que les premiers symbolistes qui choisirent le Dauphin en tant qu'emblème de Jésus-Christ n'oublièrent point que ce poisson, dans les idées générales de leur temps, était regardé comme l'ami de l'homme. Comment la pensée du grand amour qui a poussé jusqu'au sacrifice suprême Celui qui « ayant aimé les siens les aima jusqu'à la fin, » (1) ne leur serait-elle pas venue de suite ?

Le Dauphin fut donc l'hiéroglyphe indiqué du Christ-Ami, du Grand-Ami ; et de Lui au chrétien les rapports sont les mêmes que dans le livre du bienheureux Raymond Lulle, *L'Ami et l'Aimé*.

Des représentations antiques étranges allaient jusqu'à se prêter à des représentations plus inattendues : Ne disait-on

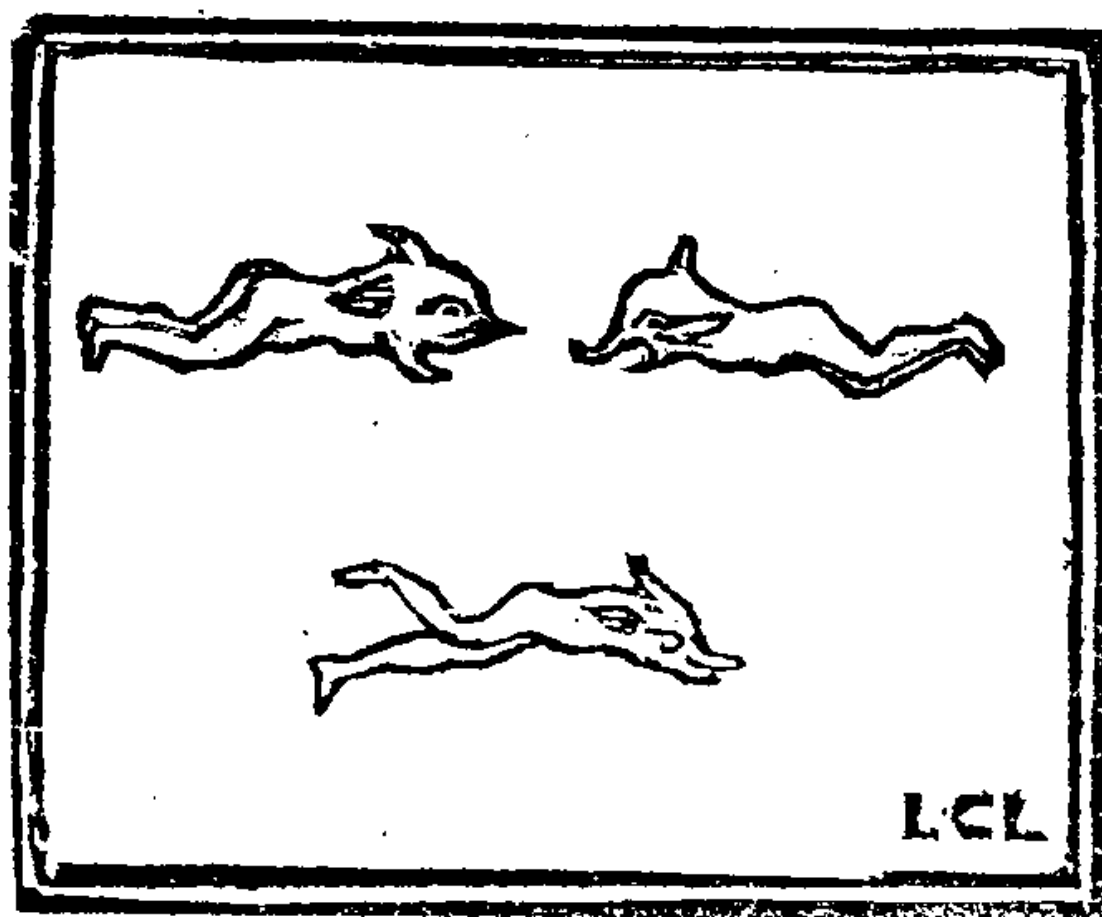
(1) Saint Jean, *Evangelie*, XIII, 1.

pas que les dauphins aimaient tant les hommes que certains d'entre eux en arrivaient à prendre des allures et des formes de nageurs humains. Dans Athènes même, le moment choragique de Lysistrate nous montre encore ces bizarres figurations. (Fig. 3).

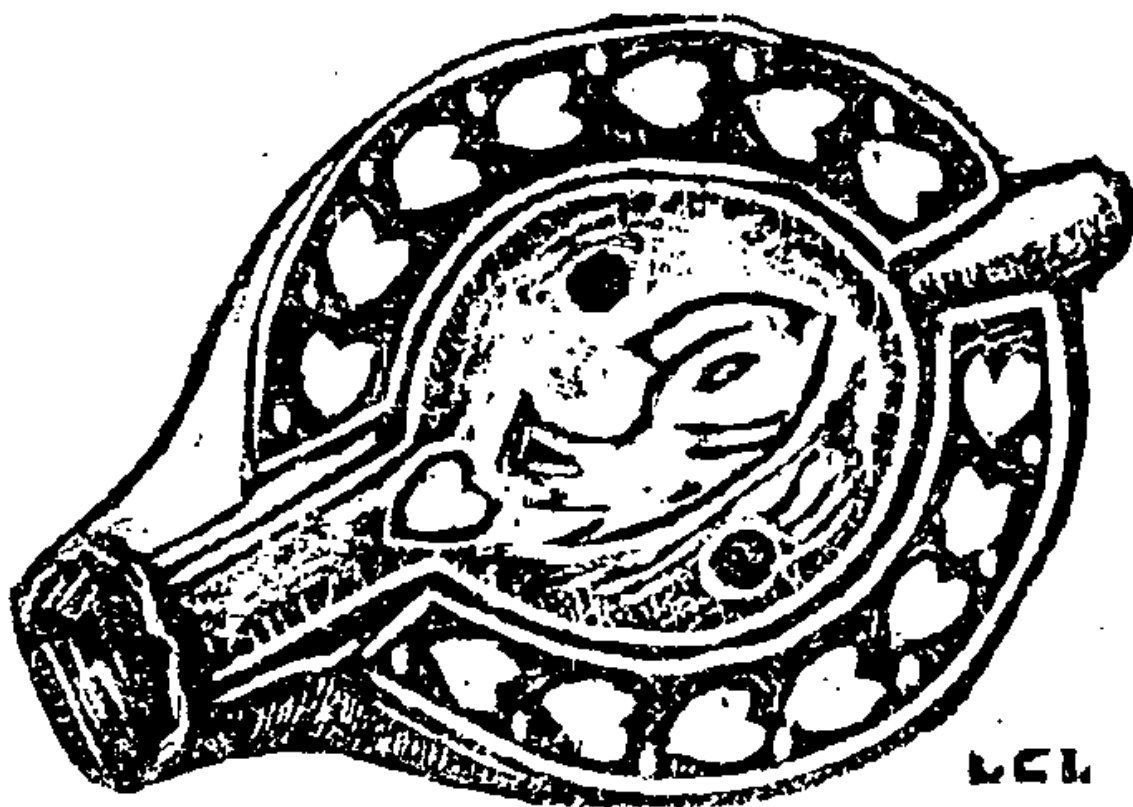
Ne pouvaient-elles pas être prises pour l'emblème de Celui qui, par amour pour nous, s'est revêtu de notre chair et de nos formes pour vivre de notre vie et nous sauver par l'oblation d'un corps semblable à notre corps ?

Je figure ici, d'après les érudits travaux du R. P. Delattre, (1) une lampe chrétienne des premiers siècles : Des ornements qui ressemblent à la feuille de convolvulus de l'art épigraphique romain, ou à des cœurs, y forment l'entourage du Dauphin symbolique, (Fig. 4), ce qui rappelle le cœur figuré, au-dessus du Dauphin, aussi, sur l'épithèque d'Amanos que signale Aringhi, (2) et qui n'est pas en désaccord avec cette épigraphie gravée sur une image du Dauphin : PIGNVS AMORIS HABES. (3)

Si la lampe de Carthage porte réellement un cœur, et une couronne de cœurs, à côté et autour du Dauphin-Christ, elle pourrait ouvrir à l'iconographie christique des horizons bien insoupçonnés... J'y reviendrai sans doute plus tard, si Dieu me prête son aide et la vie.



(FIG. 3). Dauphins anthropomorphiques du Monument de Lysistrate.



(FIG. 4). Lampe chrétienne de Carthage.

(1) R. P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Revue de l'Art chrétien*, ann. 1890, p. 135 n° 11.

(2) Aringhi II, 327. Cf. Martigny, *Diction. des Antiq. Chrét.* p. 202, 2^e col.

(3) *Ibid.*, Martigny.

Le Dauphin, emblème du Christ-Sauveur.

En même temps qu'ils adorèrent en Jésus-Christ l'auteur et la source de toute vie, nos pères dans la Foi le proclamèrent, sous la figure du Poisson, le sauveur généreux des âmes. Ce symbolisme devait donc tout naturellement les amener à choisir bientôt, de préférence à celle du poisson commun, l'image du dauphin, poisson sauveteur dans les légendes de leurs ancêtres et de leurs contemporains : Une inscription tracée sur l'une des parois de la catacombe de St Corneille, à Rome, doit être interprétée ainsi : « *Le Poisson est le sauveur des naufragés* (1). N'est-ce point là tout à la fois l'évocation des fabuleux sauvetages d'Arion, de Mélicerte et autres ? et, aussi, un confiant appel aux âmes tombées sous les bourrasques de la vie pour qu'elles espèrent et demandent l'assistance du Poisson secourable ?

Un Poisson commun, emblème certain du Christ, reproduit dans le précédent chapitre porte sur lui-même l'inscription grecque : COTHP, *Soter*, qui signifie « Sauveur » ; avec la représentation du Dauphin point n'était besoin d'explication écrite ; pour un fidèle des Catacombes ou des chrétientés contemporaines, comme un peu plus tard pour celles d'Abyssinie et celles d'Irlande, la figure du Dauphin suffisait à évoquer l'efficacité rédemptrice de la mort douloureuse de Jésus-Christ.

Le Dauphin, emblème du Christ guide et conducteur des Ames.

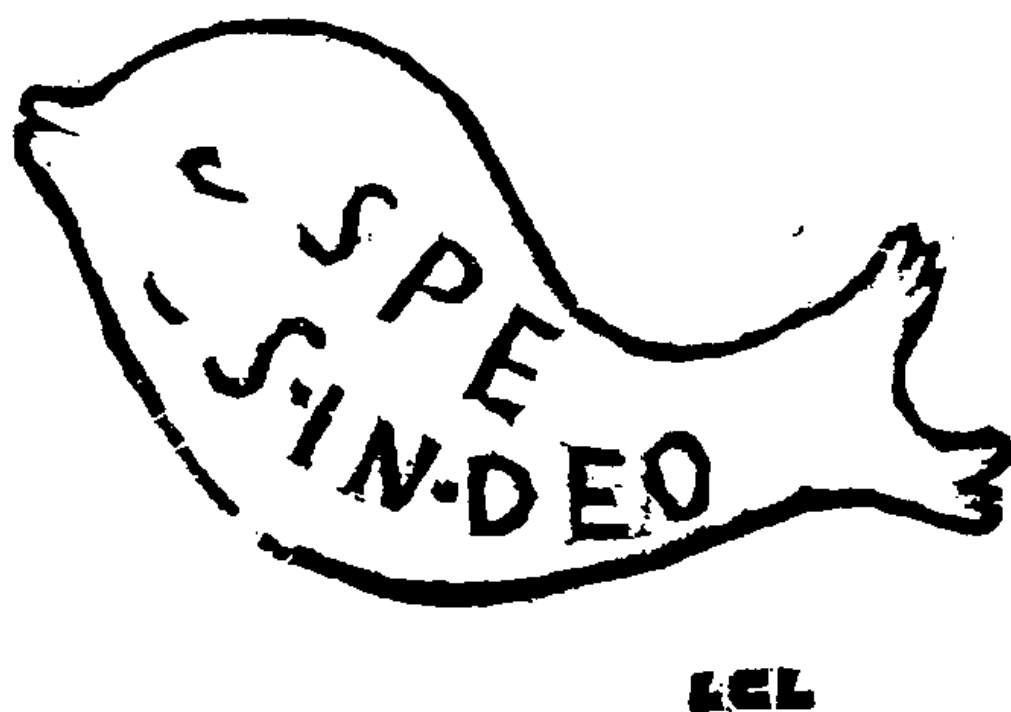
Les antiques fictions païennes qui furent la base du symbolisme chrétien du Dauphin, et qui, dans ce que j'ose appeler la vocation des emblèmes du Christ, me paraissent être jeu certain de l'action providentielle, ces fables, dis-je, nous présentent le Dauphin non seulement comme sauveur des naufragés, mais encore comme un guide bénévole et sûr pour les vaisseaux, leur indiquant la direction des ports quand une tempête se préparait sournoisement dans les bas-fonds de mers. On lui attribuait une extraordinaire puissance de vélocité. (2) qu'il mettait volontiers au service de ceux qu'il aimait, de Taras, par exemple ; et ces imaginations conduisirent les poètes à faire de lui le guide des âmes heureuses vers les Champs Elyséens : « chez les Grecs et les Romains, dit le commandeur de Rossi, les dauphins à la nage ont été le symbole de la transmigration des âmes vers les Iles Fortunées » (3). C'est pourquoi les païens sculptaient souvent son image sur leurs tombeaux.

(1) Cf. de Rossi ; traduct. Martigny in *Bullet. d'Archéologie chrét.*, ann. 1870, p. 67.

(2) Dom Leclercq et Martigny., *ouvr. cit.*

(3) De Rossi. *Bullet. d'Arch. chrétienne* 1870, p. 65.

Comment les chrétiens n'auraient-ils pas vu en lui Celui qui, après les avoir sauvées, conduit les âmes saintes vers la patrie de la vie heureuse ? son image n'était-elle point un rappel visuel à l'espérance, à la confiance, pour cette âme humaine dont Massillon dira plus tard que « son fonds même est l'inquiétude ». Cette espérance et cette confiance en un pilote sûr, en un conducteur d'une inégalable maîtrise, n'est-ce pas elles qu'exprime cette inscription gravée sur le corps même d'un dauphin symbolique (Fig. 5) que cite Dom Leclercq : SPES IN DEO. (1) Et je crois

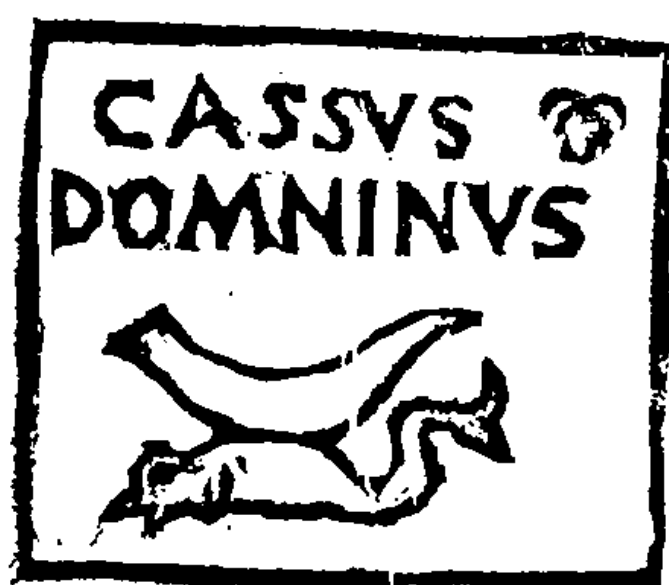


(FIG. 5). Sceau romain en forme de dauphin.

cette espérance présente, aussi, sous l'image si fréquente du Dauphin couché sur l'Ancre mystique ; (Fig. 6) ; car, en faisant de l'Ancre nautique l'image de la Croix rédemptrice les premiers symbolistes se sont bien gardés d'éteindre son vieux sens d'emblème de l'Espérance. *O crux ave, spes unica*, chantera plus tard saint Fortunat de Poitiers, (2) en unissant sans doute les deux pensées de la Croix et de l'Ancre qui, la veille encore, n'étaient qu'un même emblème du Sauveur.



(FIG. 6). Pierre fine portant le Dauphin sur l'ancre, d'après Bottari. Sculpture III, p. 19.



(FIG. 7). Le Dauphin portant l'Eglise. LCL

C'est aussi à titre de guide, en même temps que de soutien, qu'un Dauphin-Christ nous apparaît portant, au-dessus des flots, son Église figurée par la barque emblématique. (3). (Fig. 7).

(1) D. Leclercq, *Dict. T. IV.*, vol. 1., col. 291.

(2) É. Fortunat : Hymne *Vexilla Regis podeunt* — VI^e siècle.

(3) Cf. de Rossi, *Bullet. Arch. chrét.*, ann. 1870, p. 108, Pl. IV, n° 12.

Le Dauphin et la Lumière.

Un symbolisme dont l'idée mère semble perdue dans l'oubli rattachait, bien avant l'ère chrétienne, le Dauphin à l'idée de la lumière : car des lampadaires qui n'ont rien de spécifiquement chrétien — sur les peintures de Pompéï, par exemple — portent sa représentation ou sont entièrement faits à son image.

Le Christianisme accepta ce rapprochement de la lumière et du Dauphin en mettant peut-être en relation sa qualité de guide des âmes dans les voies périlleuses et l'idée de la clarté qui permet d'éviter les écueils ?

Nombreuses sont les lampes chrétiennes des premiers temps qui sont ornées de la figure du Dauphin. On fit même pour les premières basiliques chrétiennes des luminaires en couronnes formés de dauphins allongés et groupés en disposition rayonnante ; ils portaient de petits vases à huile pourvus de mèches combustibles et éclairantes, comme celles des lampes.

Constantin le Grand offrit aux églises plusieurs couronnes lumineuses de ce genre. (1) Une stèle funéraire des premiers siècles nous montre un fidèle en prière dans l'attitude des orants, debout entre deux candélabres qui, au lieu de lumières, portent un Dauphin. (2)

Quel qu'ait été le point de départ de ce symbolisme il ne pouvait qu'être agréable à la jeune Église d'en faire au Christ l'application ; c'était presque l'illustration du premier chapitre de l'Évangile de saint Jean qui salue Jésus comme la Vraie Lumière, et de tant d'autres passages des Livres de la nouvelle Loi.

Le Dauphin, emblème du Christ combattant.

A la fin du précédent chapitre nous avons vu le monstrueux poisson de la Bible, Léviathan, emblème de Satan, combattu par les anges. Ici, avec le symbole du Dauphin, nous allons voir le poulpe, le polype des bas-fonds, autre image du prince des enfers ténébreux, combattu par le Christ lui-même.

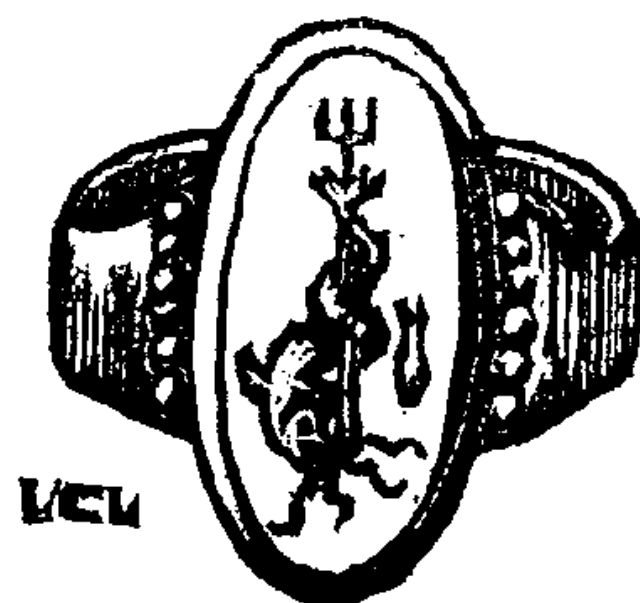
La famille des Polypes, des Pieuvres de toutes tailles avec leurs longues et souples tentacules qui enlacent leurs proies comme autant de serpents pour les paralyser et les étouffer, fournit une image allégorique vraiment suggestive de Satan et de son œuvre de mort ; aussi la symbolique chrétienne s'est-elle séparée ici de celles des antiques civilisations qui ont au contraire associé le poulpe à des idées très hautes. (3).

(1) Cf. Du Cange *Gloss. lat. Dauphin*.

(2) *Diction. d'Archéol. chrét.*, T. IV, vol. 1, col. 294.

(3) Des vases grecs d'époque classique nous montrent le poulpe associé au dauphin sous le trépied de Delphes sur lequel siège Apollon, ou bien encore sous

Le merveilleux anneau pastoral de l'évêque Adhémar d'Angoulême (Fig. 8.) nous met en présence du triomphe du Dauphin-Christ sur la Pieuvre-Satan. Ce pontife, dont l'épiscopat dura de 1070 à 1101, portait au doigt une superbe agathe antique sur laquelle, avec une parfaite maîtrise d'exécution, un lapidaire a gravé l'image du Dauphin s'enroulant au Trident, figure emblématique du Christ sur la croix. Entre ses dents serrées, le divin Poisson broie la tête de la pieuvre dont les tentacules s'abaissent en battant l'eau. C'est le triomphe du Christ sur Satan : Je ne vois pas bien les raisons qui pourraient justifier un doute à ce sujet. (1)



(FIG. 8). Anneau de l'évêque d'Angoulême Adhémar.

Edmond Le Blant (2), et le commandeur de Rossi (3) ont attribué l'exécution de cette superbe intaille l'un au VI^e siècle, et l'autre au IV^e ; plus hardiment Dom Leclercq la date de la fin des Antonins, c'est-à-dire vers l'an 200 de notre ère, et c'est, de beaucoup, l'opinion la plus vraisemblable.

Près du Dauphin d'Adhémar d'Angoulême nage un petit poisson évoquant le passage de Tertulien qui appelle les fidèles « de petits poissons selon le grand Poisson », Jésus-Christ. (4)

Le Dauphin, image du Chrétien fidèle.

Je ne puis que rappeler ici ce que j'ai dit, au chapitre précédent, du Poisson comme symbole du fidèle sur nos plus anciens monuments. Avec la même signification on y voit partout les Dauphins emblématiques nageant vers l'Ancre, vers la Croix,

les pieds des coursiers du char solaire (cf. Lenormant et de Witte, *Elite des monuments céramographiques*, II, pl. VI, et CXII, A.). Chez les Mycéniens il était certainement en possession d'un caractère sacré, ce qui explique la présence de ses représentations dans le mobilier funéraire : le quatrième tombeau de l'Acropole de Mycènes a donné quarante-trois polypes en or dont les tentacules étaient repliés symboliquement en spirales. (Cf. Schliemann. *Mycènes* p. 350, fig. 42).

(1) Ici le symbolisme du Dauphin rejoint ceux de l'Aigle, du Lion, du Cerf, de l'Ibis, de la Cigogne et autres animaux que l'iconographie chrétienne nous présentent comme adversaires victorieux du serpent et Dom Leclercq (*Loc. cit.*, col. 290), cite, après de Rossi, un sceau antique orné d'un Dauphin qui dévore un serpent emblématique. Le même de Rossi a fait état d'une lettre de Mgr. Cousseau dans laquelle le savant évêque d'Angoulême lui disait reconnaître sur la bague de son lointain prédécesseur Adhémar « le Dauphin en tant qu'emblème du Sauveur subjuguant le polype emblème de Satan ». (*Bullet. d'Archéol. chrét.*, 1871, p. 85.).

(2) Ed. Le Blant, *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, T. II, p. 427.

(3) De Rossi, *Bullet. d'Archéol. chrét.*, 1870, p. 77.

(4) Tertulien. *Traité du Baptême*, Ch. I.

vers le Pain ou le Vase eucharistiques, et ces allégories n'ont nullement besoin d'être expliquées tant elles parlent clairement par elles-mêmes.

Une seule idée émerge parmi quelques autres qui ont été émises au sujet du Dauphin-fidèle ; c'est que les anciens en auraient fait l'hiéroglyphe de la fidélité conjugale, symbolisme auquel les Chrétiens ne pouvaient faire qu'un très bon accueil en se souvenant notamment des préceptes de saint Paul en divers passages de ses Epîtres. Aussi quand, sur les monuments chrétiens, des troupes de dauphins s'ébattent en des flots écumants, ou bien nagent paisiblement, nous les y voyons quasi toujours groupés par deux : Ainsi nous les montre le sarcophage de Valéria Latobia, (5) et ceux de Rome et de Salustius que reproduit Marucchi. (6).

* * *

L'héraldique religieuse ou nobiliaire de la seconde partie du Moyen-âge n'a pas retenu le Dauphin comme un emblème du Seigneur Jésus-Christ ; nous l'y trouvons seulement comme « armoiries parlantes » des Delphins, seigneurs souverains du Dauphiné et de ceux d'Auvergne, comme meubles, aussi, des blasons des contés de Forez et de plusieurs maisons seigneuriales, mais sans que rien permette de lui attribuer un caractère sacré. Je ne me souviens que d'un blason, de langue germanique, je crois, où le Dauphin paraît avec la tête entourée du nimbe de la sainteté.

II. — LE CRUSTACÉ.

Le Crustacé, emblème de l'invulnérabilité du Christ.

Si l'idée de représenter le Christ-combattant par l'image du paisible et doux Dauphin a pu venir, comme le prouve la bague d'Adhémar d'Angoulême, aux symbolistes de l'époque romaine, comment leur pensée ne se serait-elle pas tournée, dans la même intention vers les poissons armés, vers les crustacés surtout que la nature a pourvu d'armes offensives et défensives ?

Ils n'étaient point, du reste, des inconnus où des négligés dans l'art antique, car nous les voyons figurer sur l'or des plus belles monnaies, celles de Métya, (3) d'Agrigente, (4) et d'Himé-

(1) Bottari *T.* . xx., ap. Martigny *loc. cit.*, p. 202.

(2) Marucchi, monnument, del Museo Pio-Lateranense, 1911. Pl. viii, ix et xlviii.

(3) *Revue Numismatique* 4^e sér. T. xvii, 1913, Pl. ii, n^o 202.

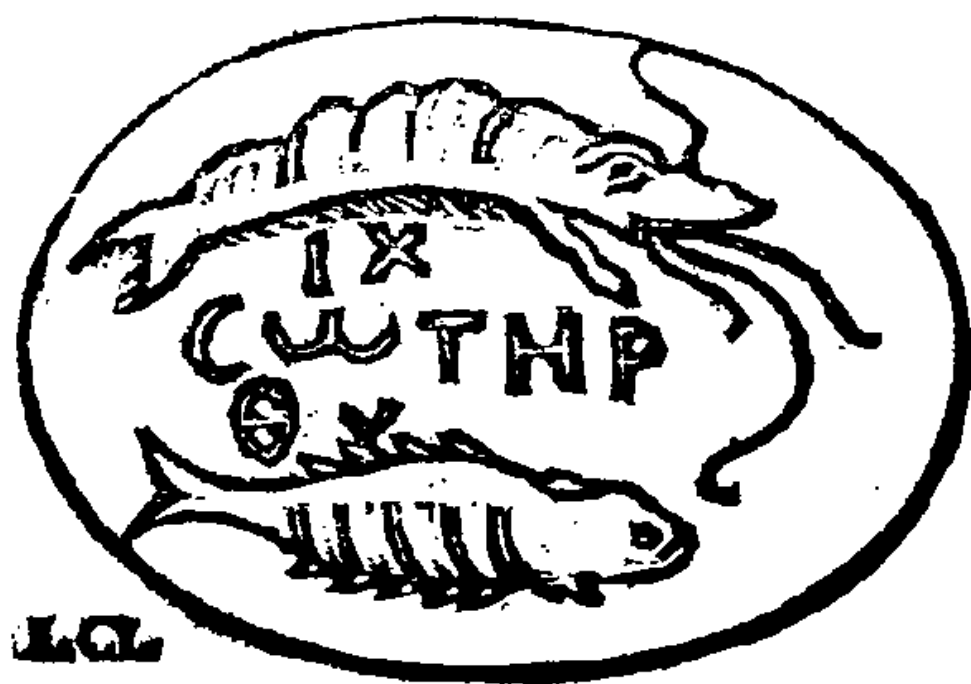
(4) *Ibid*, T. xxii, Pl. vii. et A. de Barthélemy. *Nouveau Manuel de Numism.* ancienne. Ed. Roret, Pl. viii, n^o 265.

ria de Sicile, (1) par exemple, avec parfois, un visage humain.

Ces poissons cuirassés ne faisaient-ils pas penser à ces guerriers pesamment défendus par des armures complètes, les cataphractaires antiques, dont Lampride (2). Tacite (3) et autres auteurs anciens nous décrivent l'équipement ?

D'autre part, où trouver un emblème plus parfait de l'invulnérabilité du Christ, l'éternel victorieux qui poursuit le mal jusque dans les plus ténébreux abîmes, jusque dans les profondeurs, bien insondables, aussi, de l'âme humaine ?

Une pierre fine célèbre de la collection Foggini (Fig. 9) reproduite notamment par de Rossi (4) et par les Bénédictins de Farnbo-



(FIG. 9.) Pierre fine gravée de la collection Foggini.

rough (5) représente le Crustacé symbolique et guerrier emportant dans sa bouche la Pieuvre satanique dont les tentacules fouettent l'eau et s'affaissent impuissantes. Au-dessous de lui, les mots : ΙΧΘΥΣ ΣΩΤΗΡ, *Ictu Soter*, le « Poisson Sauveur » ! Et près de lui, le poisson fidèle nage en confiance, protégé par son invulnérable et victorieux sauveur.



(FIG. 10). Camée du cabinet des Médailles.

Le corps du Crustacé, garni de la carapace lamellée qui ressemble à la cuirasse « lorica » spéciale aux légionnaires romains, (6) se termine par la queue horizontale particulière à ce genre de poissons.

Un camée du même temps que l'intaille Foggini, qui se trouve sous le n° 145 au Cabinet des Médailles, (Fig. 10), porte aussi la figure d'un crustacé qui tient entre ses dents un poisson serpentiforme, plutôt un congre qu'un poulpe. Sur ce camée, comme sur la gemme Foggini, le poisson fidèle nage en paix, auprès de son protecteur.

(1) A. de Barthélemy *Op. cit.* Pl. I, n° 8.

(2) Lampride, *Alexandre Severi*, 56.

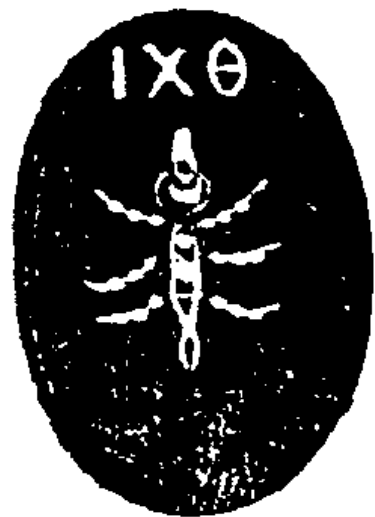
(3) Tacite, *Hist.* I, 79.

(4) De Rossi, *Roma sotter.* T. II, 333 et *Bullet. d'Archéol. chrét.* 1870, p. 83, pl. IV., et 1871, p. 85.

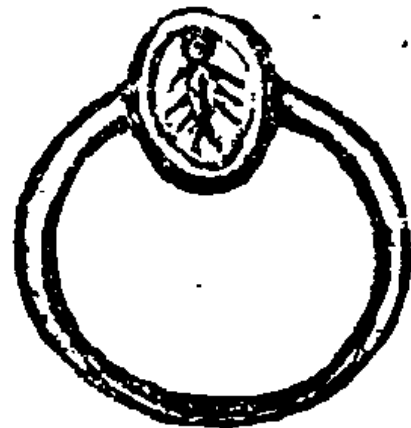
(5) Dom Leclercq. *Manuel d'Archéol. chrét.* T. II, p. 379 n° 288., et *Dict. d'Archéol. chrét.* T. VI. vol. I, col. 823.

(6) Cf. Ant. Rich. *Dict. des Antiquités grecques et romaines*, p. 250 et 358.

Enfin une améthiste qui faisait, en 1702, partie de la collection Capello, (Fig. 11), et qu'a reproduit Gori, (1) montre un

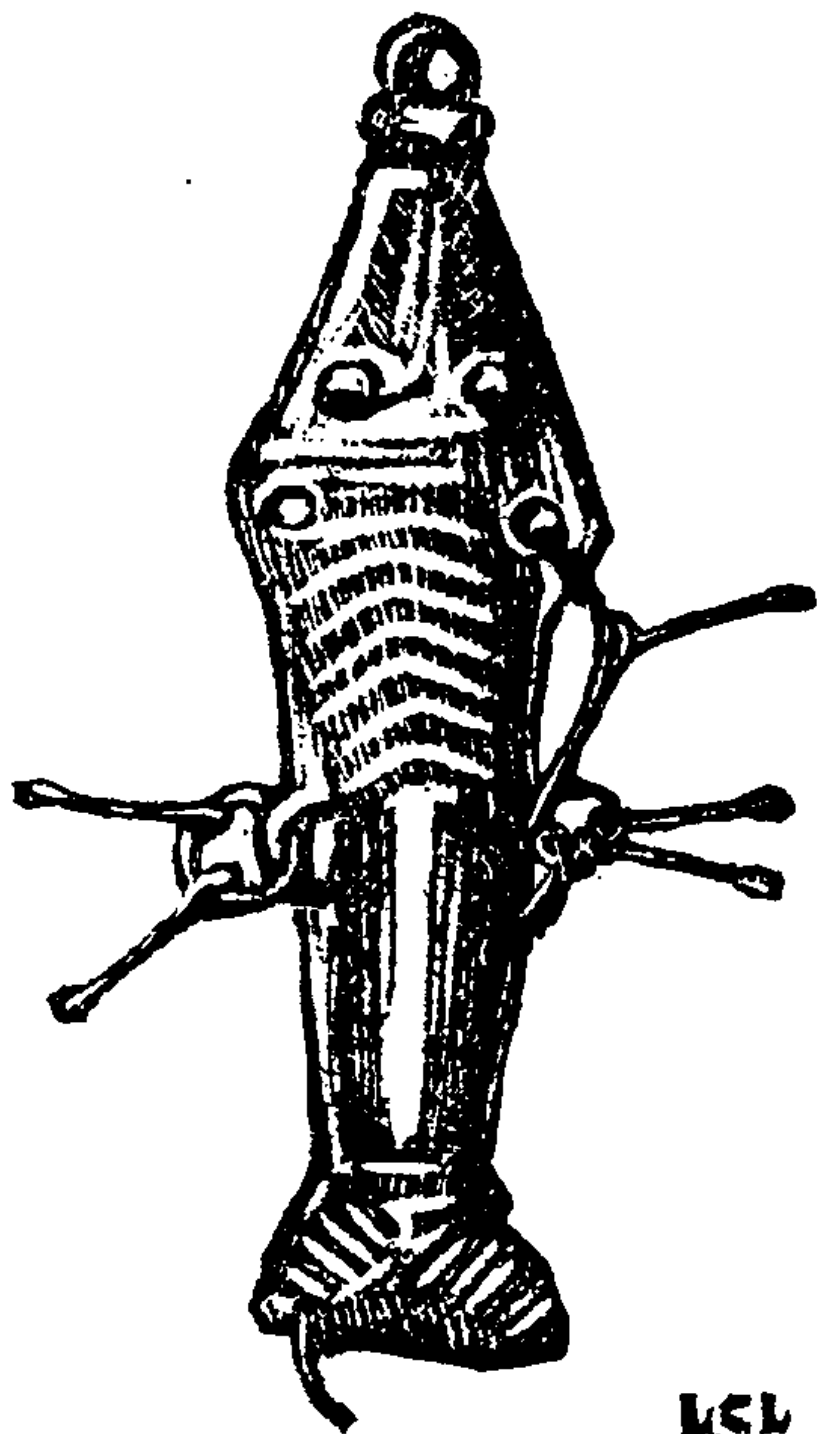


(FIG. 11). Améthiste de la collection Capello.



(FIG. 12). Bague barbare de la province de Namur.

animal assez mal représenté qui, en raison de ses pattes latérales, ne peut être qu'un crustacé schématique, car l'inscription : *ixθ* abrégé d'*Ictus*, nous précise que c'est un poisson et non pas un insecte. Tout porte à penser que vraisemblablement le soin qu'il a eu de le dire décèle chez le graveur l'intention de figurer le Poisson mystérieux et divin.



Fibule barbare en forme de crustacé.
(FIG. 13).

Cette améthiste Capello autorise, je crois, à regarder comme possible la représentation du Crustacé sur l'un au moins des anneaux barbares — Ve siècle ou VIe — trouvés dans la province de Namur (Fig. 12) et publiés par M. Deloche (2). Comme sur la gemme Capello, le dessin schématique est réduit à un corps oblong précédé d'une tête globulaire et pourvu de pattes latérales. Il est à remarquer d'autre part qu'en grande majorité les sujets figurés sur la bijouterie des temps mérovingiens, en France et

(1) Gori, *Trésor des Gemmes*. T. II, p. 272.

(2) M. Deloche, *Etude histor. et archéol. sur les anneaux des premiers siècles du Moyen-âge*, p. 115 n° xcix.

ailleurs ont pour point de départ une idée religieuse.

De cette même époque je cite, en terminant, une fibule de bronze qui affecte la forme d'un crustacé de l'espèce des décapodes, écrevisse ou langouste ; (Fig. 13) elle paraît devoir être classée chronologiquement entre les pierres fines gravées, d'art romain précitées, et l'anneau de Namur, et semble leur être apparentée : On sait que le Poisson, dérivé de l'Ictus chrétien primitif était en faveur sous forme de fibule chez les Goths ; c'est même grâce à l'art barbare apporté en Occident par eux que l'emblème du Poisson-Christ, abandonné à Rome après la paix de Constantin, en 314, reprit sa vogue dans l'ancienne Gaule pendant plusieurs siècles encore.

Les crustacés n'ont guère été représentés, sinon comme figures d'ordre astronomique, dans l'iconographie des pays occidentaux durant le Moyen-Age, ni dans leur héraldique nobiliaire, sauf de rares exceptions, en Allemagne par exemple ; (1) et ces représentations sont assurément d'ordre tout profane.

(Loudun Vienne).

L. CHARBONNEAU-LASSAY.



N'avez-vous pas oublié

L'ALMANACH DU SACRÉ-CŒUR

Hâtez-vous ! il n'y en aura bientôt plus.

Le demander aux Bureaux de Regnabit
et chez LETHIELLEUX, éditeur, 10, rue Cassette, Paris VI^e

Prix : 1.75

« On trouve ici, dit l'Ami du Clergé (2 décembre 1926), d'abord, les utilités et les renseignements pratiques qu'on demande à tous les Almanachs, et puis, un riche choix d'histoires et de traits qui ont tous pour caractère commun de mettre en relief la miséricorde du Cœur de Jésus et la confiance qu'il attend de nous. C'est très beau, et c'est d'une joie de la plus fine essence. C'est parfois à vous faire rire aux larmes, des larmes d'amour et des rires de petits anges. Il y a des mots d'enfants exquis. »



(1) Cf. La Colombière. *La Science héroïque*, p. 337, fig. 43 et 45.

COEUR ET CERVEAU

Nous avons lu récemment, dans la revue *Vers l'Unité* (juillet-août et septembre-octobre 1926), sous la signature de Madame Th. Darel, une étude où se trouvent quelques considérations assez proches, à certains égards, de celles que nous avons eu, de notre côté, l'occasion d'exposer ici même. Peut-être y aurait-il des réserves à faire sur certaines expressions, qui ne nous paraissent pas avoir toute la précision souhaitable ; mais nous n'en croyons pas moins intéressant de reproduire pour les lecteurs de *Regnabit* divers passages de cette étude.

« ... S'il est un mouvement essentiel, c'est celui qui a fait de l'homme un être vertical, à stabilité volontaire, un être dont les élans d'idéal, les prières, les sentiments les plus élevés et les plus purs montent comme un encens vers le Ciel. De cet être, l'Etre suprême fit un temple dans le Temple et pour cela le dota d'un *cœur*, c'est-à-dire d'un point d'appui immuable, d'un centre de mouvement rendant l'homme adéquat à ses origines, semblable à sa Cause première. En même temps, il est vrai, l'homme fut pourvu d'un *cerveau* ; mais ce cerveau, dont l'innervation est propre au règne animal tout entier, se trouve, *de facto*, soumis à un ordre de mouvement secondaire (par rapport au mouvement initial). Le cerveau, instrument de la pensée enclose dans le monde et transformateur à l'usage de l'homme et du monde de cette *Pensée latente*, la rend ainsi réalisable par son intermédiaire. Mais le cœur seul, par un aspir et un expir secret, permet à l'homme, en demeurant uni à son Dieu, d'être *Pensée vivante*. Aussi, grâce à cette pulsation royale, l'homme conserve-t-il sa parcelle de divinité et œuvre-t-il sous l'égide de son Créateur, soucieux de sa Loi, heureux d'un bonheur qu'il lui appartient uniquement de se ravir à lui-même, en se détournant de la voie secrète qui conduit de son cœur au Cœur universel, au Cœur divin... Retombé au niveau de l'animalité, toute supérieure qu'il soit en droit de l'appeler, l'homme n'a plus à faire usage que du cerveau et de ses annexes. Ce faisant, il vit de ses seules possibilités transformatrices ; il vit de la Pensée latente répandue dans le monde ; mais il n'est plus en son pouvoir d'être Pensée vivante. Pourtant, les Religions, les Saints, les monuments mêmes élevés sous le signe d'une ordination spirituelle disparue, parlent à l'homme de son origine et des privilèges qui s'y rattachent. Pour peu qu'il le veuille, son attention portée exclusivement sur les besoins inhérents à son état relatif peut s'exercer à rétablir chez lui l'équilibre, à recouvrer le bonheur... L'excès de ses égarements amène l'homme

à en reconnaître l'inanité. A bout de souffle, le voici qui par un mouvement instinctif se replie sur lui-même, se réfugie en son propre cœur, et, timidement, s'essaie à descendre en sa crypte silencieuse. Là, les vains bruits du monde se taisent. S'il en demeure, c'est que la profondeur muette n'est point encore atteinte, que le seuil auguste n'est point encore franchi... Le monde et l'homme sont *un*. Et le Cœur de l'homme, le Cœur du monde sont un *seul* Cœur. »

Ceux qui ont eu connaissance de nos précédents articles retrouveront là sans peine l'idée du cœur comme centre de l'être, idée qui, ainsi que nous l'avons expliqué (et nous y reviendrons encore), est commune à toutes les traditions antiques, issues de cette Tradition primordiale dont les vestiges se rencontrent encore partout pour qui sait les voir. Ils y retrouveront aussi l'idée de la chute rejetant l'homme loin de son centre originel, et interrompant pour lui la communication directe avec le « Cœur du Monde », telle qu'elle était établie de façon normale et permanente dans l'état édénique (1). Ils y retrouveront enfin, en ce qui concerne le rôle central du cœur, l'indication du double mouvement centripète et centrifuge, comparable aux deux phases de la respiration (2) ; il est vrai que, dans le passage que nous allons citer maintenant, la dualité de ces mouvements est rapportée à celle du cœur et du cerveau, ce qui semble à première vue introduire quelque confusion, bien que cela puisse aussi se soutenir quand on se place à un point de vue un peu différent, où cœur et cerveau sont envisagés comme constituant en quelque sorte deux pôles dans l'être humain.

« Chez l'homme, la force centrifuge a pour organe le *Cerveau*, la force centripète, le *Cœur*. Le Cœur, siège et conservateur du mouvement initial, est représenté dans l'organisme corporel par le mouvement de diastole et de systole qui ramène continuellement à son propulseur le sang générateur de vie physique et l'en chasse pour irriguer le champ de son action. Mais le Cœur est autre chose encore. Comme le Soleil qui, tout en répandant les effluves de vie, garde le secret de sa royauté mystique, le Cœur revêt des fonctions subtiles non discernables pour qui ne s'est point penché sur la vie profonde et n'a point concentré son attention sur le royaume intérieur dont il est le Tabernacle... Le Cœur est, à notre sens, le siège et le conservateur de la vie cosmique. Les religions le savaient qui ont fait du Cœur le symbole sacré, et les bâtisseurs de cathédrales qui ont érigé le lieu saint au cœur du Temple. Ils le savaient aussi, ceux qui, dans les traditions les plus anciennes, dans les rites les plus secrets, faisaient abstraction de l'intelligence discursive, im-

(1) Voir *Le Sacré-Cœur et la légende du Saint Graal*, août-septembre 1925.

(2) Voir *L'idée du Centre dans les traditions antiques*, mai 1926, p. 485.

posaient le silence à leur cerveau pour entrer dans le Sanctuaire et s'y élever par delà leur être relatif jusqu'à l'Être de l'être. Ce parallélisme du Temple et du Cœur nous ramène au double mode de mouvement qui, d'une part (mode vertical), élève l'homme au delà de lui-même et le dégage du processus propre à la manifestation, et, d'autre part (mode horizontal ou circulaire), le fait participer à cette manifestation tout entière. »

La comparaison du Cœur et du Temple, à laquelle il est fait ici allusion, nous l'avons trouvée plus particulièrement dans la Kabbale hébraïque (1), et, comme nous l'indiquions précédemment, on peut y rattacher les expressions de certains théologiens du moyen âge assimilant le Cœur du Christ au Tabernacle ou à l'Arche d'Alliance (2). D'autre part, pour ce qui est de la considération du mouvement vertical et horizontal, elle se rapporte à un aspect du symbolisme de la croix, spécialement développé dans certaines écoles d'ésotérisme musulman, et dont nous parlerons peut-être quelque jour ; c'est en effet de ce symbolisme qu'il est question dans la suite de la même étude, et nous en extrairons une dernière citation, dont le début pourra être rapproché de ce que nous avons dit, à propos des symboles du centre, sur la croix dans le cercle et sur le *swastika* (3).

« La Croix est le signe cosmique par excellence. Aussi loin qu'il est possible de remonter dans le temps, la Croix représente ce qui unit dans leur double signification le vertical et l'horizontal ; elle fait participer le mouvement qui leur est propre d'un seul centre, d'un même acte générateur... Comment ne pas accorder un sens métaphysique à un signe susceptible de répondre aussi complètement à la nature des choses ? Pour être devenue le symbole presque exclusif du divin crucifiement, la Croix n'a fait qu'accentuer sa signification sacrée. En effet, si dès les origines ce signe fut représentatif des rapports du monde et de l'homme avec Dieu, il devenait impossible de ne point identifier la Rédemption à la Croix, de ne point clouer sur la Croix l'Homme dont le Cœur est au plus haut degré représentatif du divin dans un monde oublieux de ce mystère. Si nous faisons ici de l'exégèse, il serait facile de montrer à quel point les Évangiles et leur symbolisme profond sont significatifs à cet égard. Le Christ est plus qu'un fait, que le grand Fait d'il y a deux mille ans. Sa figure est de tous les siècles. Elle surgit du tombeau où descend l'homme relatif, pour ressusciter incorruptible dans l'Homme divin, dans l'Homme racheté par le Cœur universel qui bat au cœur de l'Homme, et dont le sang est répandu pour le salut de l'homme et du monde. »

(1) *Le Cœur du Monde dans la Kabbale hébraïque*, juillet-août 1926 ; *La Terre Sainte et le Cœur du Monde*, septembre-octobre 1926.

(2) *A propos des signes corporatifs et de leur sens originel*, février 1926, p. 220.

(3) *L'idée du Centre dans les traditions antiques*, mai 1926.

La dernière remarque, bien qu'exprimée en termes un peu obscurs, s'accorde au fond avec ce que nous avons dit de la valeur symbolique qu'ont, en outre de leur réalité propre (et, bien entendu, sans que celle-ci en soit aucunement affectée), les faits historiques, et surtout les faits de l'histoire sacrée (1) ; mais ce n'est pas sur ces considérations que nous nous proposons d'insister présentement. Ce que nous voulons, c'est revenir, en profitant de l'occasion qui nous en est ainsi fournie, sur la question des rapports du cœur et du cerveau, ou des facultés représentées par ces deux organes ; nous avons déjà donné quelques indications sur ce sujet (2), mais nous croyons qu'il ne sera pas inutile d'y apporter de nouveaux développements.

Nous avons vu tout à l'heure qu'on peut, en un sens, considérer le cœur et le cerveau comme deux pôles, c'est-à-dire comme deux éléments complémentaires ; ce point de vue du complémentarisme correspond effectivement à une réalité dans un certain ordre, à un certain niveau si l'on peut dire ; il est même moins extérieur et moins superficiel que le point de vue de l'opposition pure et simple, qui renferme pourtant aussi une part de vérité, mais seulement lorsqu'on s'en tient aux apparences les plus immédiates. Avec la considération du complémentarisme, l'opposition se trouve déjà conciliée et résolue, au moins jusqu'à un certain point, ses deux termes s'équilibrant en quelque sorte l'un par l'autre. Cependant, ce point de vue est encore insuffisant, par là même qu'il laisse malgré tout subsister une dualité : dire qu'il y a dans l'homme deux pôles ou deux centres, entre lesquels il peut d'ailleurs y avoir antagonisme ou harmonie suivant les cas, cela est vrai quand on l'envisage dans un certain état ; mais n'est-ce pas là un état que l'on pourrait dire « décentré » ou « désuni », et qui, comme tel, ne caractérise proprement que l'homme déchu, donc séparé de son centre originel comme nous le rappelions plus haut ? C'est au moment même de la chute qu'Adam devient « connaissant le bien et le mal » (*Genèse*, III, 22), c'est-à-dire commence à considérer toutes choses sous l'aspect de la dualité ; la nature duelle de l'« Arbre de la Science » lui apparaît lorsqu'il se trouve rejeté hors du lieu de l'unité première, à laquelle correspond l'« Arbre de Vie » (3).

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que, si la dualité existe bien dans l'être, ce ne peut être qu'à un point de vue contingent et relatif ; si l'on se place à un autre point de vue,

(1) *Les Arbres du Paradis*, mars 1926, p. 295.

(2) *Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé*, avril 1926.

(3) Voir *Les Arbres du Paradis*, mars 1926. — De certaines comparaisons qu'on peut établir entre le symbolisme biblique et apocalyptique et le symbolisme hindou, il résulte très clairement que l'essence de l'« Arbre de Vie » est proprement l'« Indivisible » (en sanscrit *Aditi*) ; mais ceci nous éloignerait trop de notre sujet.

plus profond et plus essentiel, ou si l'on envisage l'être dans l'état qui correspond à celui-ci, l'unité de cet être doit se trouver rétablie (1). Alors, le rapport entre les deux éléments qui étaient apparus d'abord comme opposés, puis comme complémentaires, devient autre : c'est un rapport, non plus de corrélation ou de coordination, mais de subordination. Les deux termes de ce rapport, en effet, ne peuvent plus être placés sur un même plan, comme s'il y avait entre eux une sorte d'équivalence ; l'un dépend au contraire de l'autre comme ayant en lui son principe ; et tel est bien le cas pour ce que représentent respectivement le cerveau et le cœur.

Pour faire comprendre ceci, nous reviendrons au symbolisme que nous avons déjà indiqué (2), et suivant lequel le cœur est assimilé au soleil et le cerveau à la lune. Or le soleil et la lune, ou plutôt les principes cosmiques qui sont représentés par ces deux astres, sont souvent figurés comme complémentaires, et ils le sont en effet à un certain point de vue ; on établit alors entre eux une sorte de parallélisme ou de symétrie, dont il serait facile de trouver des exemples dans toutes les traditions. C'est ainsi que l'hermétisme fait du soleil et de la lune (ou de leurs équivalents alchimiques, l'or et l'argent) l'image des deux principes actif et passif, ou masculin et féminin suivant un autre mode d'expression, qui sont bien les deux termes d'un véritable complémentarisme (3). D'ailleurs, si l'on considère les apparences de notre monde, ainsi qu'il est légitime de le faire, le soleil et la lune ont effectivement des rôles comparables et symétriques, étant, suivant l'expression biblique, « les deux grands luminaires dont l'un préside au jour et l'autre à la nuit » (*Genèse*, I, 16) ; et certaines langues extrême-orientales (chinois, annamite, malais) les désignent par des termes qui sont pareillement symétriques, signifiant « œil du jour » et « œil de la nuit ». Pourtant, si l'on va au delà des apparences, il n'est plus possible de maintenir cette sorte d'équivalence, puisque le soleil est par lui-même une source de lumière, tandis que la lune ne fait que réfléchir la lumière qu'elle reçoit du soleil (4). La lumière lunaire n'est en réalité qu'un reflet de la lumière solaire ; on pourrait

(1) On peut se souvenir ici de l'adage scolastique : « *Esse et unum convertuntur.* »

(2) *Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé*, avril 1926, p. 384.

(3) Il faut d'ailleurs remarquer que, sous un certain rapport, chacun des deux termes peut à son tour se polariser en actif et passif, d'où les figurations du soleil et de la lune comme androgynes ; c'est ainsi que *Janus*, sous un de ses aspects, est *Lunus-Luna*, comme nous l'avons signalé précédemment (*A propos de quelques symboles hermético-religieux*, décembre 1925, p. 24). On peut comprendre par des considérations analogues que la force centrifuge et la force centripète soient, à un point de vue, rapportées respectivement au cerveau et au cœur, et que, à un autre point de vue, elles le soient toutes deux au cœur, comme correspondant à deux phases complémentaires de sa fonction centrale.

(4) Ceci pourrait être généralisé : la « réceptivité » caractérise partout et

donc dire que la lune, en tant que « lumineuse », n'existe que par le soleil.

Ce qui est vrai pour le soleil et la lune l'est aussi pour le cœur et le cerveau, ou, pour mieux dire, pour les facultés auxquelles correspondent ces deux organes et qui sont symbolisées par eux, c'est-à-dire l'intelligence intuitive et l'intelligence discursive ou rationnelle. Le cerveau, en tant qu'organe ou instrument de cette dernière, ne joue véritablement qu'un rôle de « transmetteur » et, si l'on veut, de « transformateur » ; et ce n'est pas sans motif que le mot de « réflexion » est appliqué à la pensée rationnelle, par laquelle les choses ne sont vues que comme dans un miroir, *quasi per speculum*, comme dit saint Paul. Ce n'est pas sans motif non plus qu'une même racine *man* ou *men* a servi, dans des langues diverses, à former de nombreux mots qui désignent d'une part la lune (grec *mênê*, anglais *moon*, allemand *mond*) (1), et d'autre part la faculté rationnelle ou le « mental » (sanskrit *manas*, latin *mens*, anglais *mind*) (2), et aussi, par suite, l'homme considéré plus spécialement dans la nature rationnelle par laquelle il se définit spécifiquement (sanskrit *mânava*, anglais *man*, allemand *mann* et *mensch*) (3). La raison, en effet, qui n'est qu'une faculté de connaissance médiate, est le mode proprement humain de l'intelligence ; l'intuition intellectuelle peut être dite supra-humaine, puisqu'elle est une participation directe de l'Intelligence universelle, qui, résidant dans le cœur, c'est-à-dire au centre même de l'être, là où est son point de contact avec le Divin, pénètre cet être par l'intérieur et l'illumine de son rayonnement (4).

La lumière est le symbole le plus habituel de la connaissance ; il est donc naturel de représenter par la lumière solaire la connaissance directe, c'est-à-dire intuitive, qui est celle de l'intellect pur, et par la lumière lunaire la connaissance réfléchie, c'est-à-dire

toujours le principe passif, de sorte qu'il n'y a pas une véritable équivalence entre celui-ci et le principe actif, bien que, en un sens, ils soient nécessaires l'un à l'autre, n'étant l'un actif et l'autre passif que dans leur relation même.

(1) De là aussi le nom du mois (latin *mensis*, anglais *month*, allemand *monat*), qui est proprement la « lunaison ». — A la même racine se rattachent également l'idée de mesure (latin *mensura*) et celle de division ou de partage ; mais ceci encore nous entraînerait trop loin.

(2) La mémoire se trouve aussi désignée par des mots similaires (grec *mnêsis*, *mnêmosunê*) ; elle n'est en effet, elle aussi, qu'une faculté « réfléchissante », et la lune, dans un certain aspect de son symbolisme, est considérée comme représentant la « mémoire cosmique ».

(3) De là vient également le nom de la *Minerva* (ou *Menerva*) des Etrusques et des Latins ; il est à remarquer que l'*Athêna* des Grecs, qui lui est assimilée, est dite issue du cerveau de Zeus, et qu'elle a pour emblème la chouette, qui, par son caractère d'oiseau nocturne, se rapporte encore au symbolisme lunaire ; à cet égard, la chouette s'oppose à l'aigle, qui, pouvant regarder le soleil en face, représente souvent l'intelligence intuitive, ou la contemplation directe de la Lumière intelligible.

(4) Voir *Le Cœur rayonnant et le Cœur enflammé*, avril 1926, p. 384 ; *La Terre Sainte et le Cœur du Monde*, septembre-octobre 1926, p. 213.

discursive, qui est celle de la raison. Comme la lune ne peut donner sa lumière que si elle est elle-même éclairée par le soleil, de même la raison ne peut fonctionner valablement, dans l'ordre de réalité qui est son domaine propre, que sous la garantie de principes qui l'éclairent et la dirigent, et qu'elle reçoit de l'intellect supérieur. Il y a sur ce point une équivoque qu'il importe de dissiper : les philosophes modernes (1) se trompent étrangement en parlant comme ils le font de « principes rationnels », comme si ces principes appartenaient en propre à la raison, comme s'ils étaient en quelque sorte son œuvre, alors que, pour la gouverner, il faut au contraire nécessairement qu'ils s'imposent à elle, donc qu'ils viennent de plus haut ; c'est là un exemple de l'erreur rationaliste, et l'on peut se rendre compte par là de la différence essentielle qui existe entre le rationalisme et le véritable intellectualisme. Il suffit de réfléchir un instant pour comprendre qu'un principe, au vrai sens de ce mot, par là même qu'il ne peut se tirer ou se déduire d'autre chose, ne peut être saisi qu'immédiatement, donc intuitivement, et ne saurait être l'objet d'une connaissance discursive comme celle qui caractérise la raison ; pour nous servir ici de la terminologie scolastique, c'est l'intellect pur qui est *habitus principiorum*, tandis que la raison est seulement *habitus conclusionum*.

Une autre conséquence résulte encore des caractères fondamentaux de l'intellect et de la raison : une connaissance intuitive, parce qu'elle est immédiate, est nécessairement infail-
lible par elle-même (2) ; au contraire, l'erreur peut toujours s'introduire dans toute connaissance qui n'est qu'indirecte ou médiate comme l'est la connaissance rationnelle ; et l'on voit par là combien Descartes avait tort de vouloir attribuer l'infailibilité à la raison. C'est ce qu'Aristote exprime en ces termes (3) : « Parmi les avoirs de l'intelligence (4), en vertu desquels nous atteignons la vérité il en est qui sont toujours vrais, et d'autres qui peuvent donner dans l'erreur. Le raisonnement est dans ce dernier cas ; mais

(1) Précisons que, par cette expression, nous entendons ceux qui représentent la mentalité moderne, telle que nous avons eu souvent l'occasion de la définir (voir notamment notre communication parue dans le n° de juin 1926, pp. 6-11) ; le point de vue même de la philosophie moderne et sa façon spéciale de poser les questions sont incompatibles avec la métaphysique vraie.

(2) Saint Thomas note cependant (I, q. 58, a. 5, et q. 85, a. 6) que l'intellect peut errer dans la simple perception de son objet propre ; mais cette erreur ne se produit que *per accidens*, à cause d'une affirmation d'ordre discursif qui est intervenue ; ce n'est donc plus, à vrai dire, de l'intellect pur qu'il s'agit dans ce cas. Il est d'ailleurs bien entendu que l'infailibilité ne s'applique qu'à la saisie même des vérités intuitives, et non à leur formulation ou à leur traduction en mode discursif.

(3) *Derniers Analytiques*.

(4) On rend ordinairement par « avoir » le mot grec *exis*, qui est à peu près intraduisible en français, et qui correspond plus exactement au latin *habitus*, signifiant à la fois nature, disposition, état, manière d'être.

l'intellect est toujours conforme à la vérité, et rien n'est plus vrai que l'intellect. Or, les principes étant plus notoires que la démonstration, et toute science étant accompagnée de raisonnement, la connaissance des principes n'est pas une science (mais elle est un mode de connaissance supérieur à la connaissance scientifique ou rationnelle, et qui constitue proprement la connaissance métaphysique). D'ailleurs, l'intellect est seul plus vrai que la science (ou que la raison qui édifie la science) ; donc les principes relèvent de l'intellect. « Et, pour mieux affirmer le caractère intuitif de cet intellect, Aristote dit encore : « On ne démontre pas les principes, mais on en perçoit directement la vérité » (1).

Cette perception directe de la vérité, cette intuition intellectuelle et supra-rationnelle dont les modernes semblent avoir perdu jusqu'à la simple notion, c'est véritablement la « connaissance du cœur », suivant une expression qui se rencontre fréquemment dans les doctrines orientales. Cette connaissance est d'ailleurs, en elle-même, quelque chose d'incommunicable ; il faut l'avoir « réalisée », au moins dans une certaine mesure, pour savoir ce qu'elle est vraiment ; et tout ce qu'on en peut dire n'en donne qu'une idée plus ou moins approchée, toujours inadéquate. Surtout, ce serait une erreur de croire qu'on peut comprendre effectivement ce qu'est le genre de connaissance dont il s'agit quand on se contente de l'envisager « philosophiquement », c'est-à-dire du dehors, car il ne faut jamais oublier que la philosophie n'est qu'une connaissance purement humaine ou rationnelle, comme l'est tout « savoir profane ». Au contraire, c'est sur la connaissance supra-rationnelle que se fonde essentiellement la « science sacrée », au sens où nous employions cette expression en terminant notre dernier article ; et tout ce que nous avons dit de l'usage du symbolisme et de l'enseignement qui y est contenu se rapporte aux moyens que les doctrines traditionnelles mettent à la disposition de l'homme pour lui permettre d'arriver à cette connaissance par excellence, dont toute autre connaissance, dans la mesure où elle a aussi quelque réalité, n'est qu'une participation plus ou moins lointaine, un reflet plus ou moins indirect, comme la lumière de la lune n'est qu'un pâle reflet de celle du soleil. La « connaissance du cœur », c'est la perception directe de la Lumière intelligible, de cette Lumière du Verbe dont parle saint Jean au début de son Évangile, Lumière rayonnant du « Soleil spirituel » qui est le véritable « Cœur du Monde ».

RENÉ GUÉNON.

(1) Rappelons aussi ces définitions de saint Thomas d'Aquin : « *Ratio* discursum quemdam designat, quo ex uno in aliud cognoscendum anima humana pervenit ; *intellectus* vero simplicem et absolutam cognitionem (sine aliquo motu vel discursu, statim in prima et subita acceptione) designare videtur » (*De Veritate*, q. xv, a. 1).

LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE JANVIER

2 JANVIER.

2 *Janvier* 1713. — Mort à Montbrison de la Mère Marie-Elisabeth de Ponchon, de la Visitation Sainte-Marie. Elle avait une grande dévotion aux plaies de Jésus et surtout au Cœur divin : « Cette chère Mère avait une grande dévotion à ce Cœur sacré, et tâchait de l'inspirer par ses paroles et ses exemples. Elle fit ériger un autel en son honneur, le fit orner très proprement, et ne manqua point d'y aller tous les jours faire ses dévotions. Lorsqu'il arrivait que la maladie ou la presse des affaires l'empêchait de faire sa visite, elle priait quelqu'une de ses filles d'y aller à sa place. C'est de ce divin Cœur que cette bonne Mère tirait l'onction et la force avec lesquelles elle inspirait la vertu. » (1)

Le Sacré-Cœur fit connaître à une religieuse bien fervente qu'il avait choisi la Mère de Ponchon comme supérieure par un effet tout particulier de son amour.

6 JANVIER

6 *Janvier* 1903. — Le Souverain Pontife Léon XIII proclame l'héroïcité des vertus de saint Jean Eudes « l'auteur du culte liturgique rendu aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. *Auctor liturgici cultus SS. Cordium Jesu et Mariae.* »

8 JANVIER.

8 *Janvier* 1696. — A la Visitation de Bordeaux, mort de la Mère Aimée-Angélique Chambon.

Ce fut non seulement une âme dévouée au Sacré-Cœur, mais une apôtre. Elle avait une grande confiance et honorait particulièrement son image. Elle contribua à élever une chapelle dédiée au Cœur de Jésus, et fit tous ses efforts pour que fussent érigées la Confrérie et l'Association de ce divin Cœur. Elle eut

(1) *Année Sainte de la Visitation, Annecy, Burdet, 1867, T. 1, p. 34.*

enfin la joie avant de mourir d'assister à la solennité du Sacré-Cœur le 22 novembre 1695. (1)

Voici ce que raconte la Mère Marie-Pétronille de Tarangue supérieure de la Visitation de Bordeaux, de 1679 à 1685 : « C'était sur la fin de notre dernier triennal que ma très honorée Sœur Marthe-Séraphique de Ponsein, Supérieure de notre Monastère de Lyon en Bellecour, nous envoya, pour ma Sœur la Déposée et pour moi, deux petits livres de cette dévotion naissante. A l'ouverture du paquet, nous crûmes que c'étaient des reliques de notre saint Fondateur, à cause de la suave odeur qui se répandit, et qui nous surprit agréablement. Cette chère Mère, comme plus fervente et mieux disposée, en ressentit des effets si amoureuxment pénétrants, qu'elle ne pouvait contenir son désir de communiquer cette dévotion et d'en savoir l'origine. Un an après, comme elle était en charge, nous en fûmes instruites par le R. P. Meslerand, de la Compagnie de Jésus, qui venait de Lyon, et qui était tout rempli d'amour pour le divin Cœur. Il n'eut pas de peine à en pénétrer notre chère défunte, qui était déjà si bien préparée. Dans ce même temps, le Père, ayant reçu le Bref de notre Saint-Père le Pape pour la Fête du Cœur de Jésus, avec indulgence plénière, ils se liguerent tous deux pour obtenir de Monseigneur notre Archevêque, par le moyen de M. Dalais, notre très-honoré Père spirituel, toutes les permissions requises pour la construction d'une chapelle à ce Sacré-Cœur, et pour l'établissement de la fête, au jour marqué, avec l'amende honorable. Tout cela s'est fait avec une impulsion si facile et si douce, que nous pouvions dire : C'est la main de Dieu et son divin Cœur lui-même qui ont tout conduit pour sa gloire et pour le bien public, et enfin pour la consolation de cette chère défunte. On ne peut exprimer les fatigues et les peines qu'elle eut à soutenir dans l'espace de deux ou trois mois qu'elle passa à négocier cette sainte affaire. Son divin Epoux, qui lui ménageait, parmi tant de consolations, d'abondantes croix, permit que la construction de la chapelle fut interrompue dans les commencements. Après avoir poussé son amante à cette sainte entreprise, il l'arrêta par une grave maladie qui semblait devoir l'enlever. Ce fut avec la parfaite soumission et la patience qui lui étaient ordinaires dans tous ses maux et dans les événements crucifiants, qu'elle vit l'œuvre du Seigneur, non pas arrêtée, mais suspendue, à raison de son impuissance ; car elle ne pouvait vaquer à autre chose qu'à supporter son mal. Elle donna néanmoins ses ordres pour la poursuite de cette entreprise ; et, le zèle de la Communauté secondant cette sainte besogne, elle se trouva achevée au temps précis. La santé de

(1) *id.*, p. 182-183.

notre unique Mère fut aussi rétablie contre toute espérance, par les prières et neuvaines faites à ce divin Cœur. Elle put être présente à toutes les cérémonies et y donner l'ordre requis. Il sembla que Dieu l'eût réservée pour voir et procurer l'établissement de cette dévotion dans son plus grand lustre ; en effet, elle eut encore le bonheur de concourir avec nous à l'érection de la Confrérie et Association de ce Cœur adorable, et d'en voir faire la solennité. Il est à croire que Dieu ne lui donna de relâche, dans les grands maux qu'elle souffrait depuis le mois d'octobre qu'afin qu'elle pût être présente elle-même à cette solennité, qui se fit le 22 novembre de l'année dernière. » (1695).

11 JANVIER.

11 *Janvier* 1925. — A Grenoble, dans l'église du Sacré-Cœur et sous la présidence de Mgr Caillot, les présidentes et les déléguées des 47 syndicats libres de l'Isère se consacrèrent au Cœur de Jésus. (1)

14 JANVIER

14 *Janvier* 1878. — Mgr Germain, évêque de Coutances et Avranches, ordonne la consécration de son diocèse au Cœur de Jésus. (2)

18 JANVIER

18 *Janvier* 1904. — Son Eminence le Cardinal Goossens, archevêque de Malines, et les évêques de Gand, Bruges, Tournai, Namur et Liège, adressent aux catholiques belges la lettre pastorale suivante :

Nos très chers Frères,

La reconnaissance envers Dieu est un devoir que la nature elle-même dicte à l'homme, et qui nous est sans cesse rappelé dans les Saintes Écritures et dans la liturgie de l'Église.

Lorsque Moïse, à la tête des Israélites, eut traversé miraculeusement la Mer Rouge et que, sur un signe de sa main, les flots suspendus se furent rejoints, engloutissant Pharaon et son armée, il entonna un cantique d'actions de grâces que l'Église répète encore dans ses offices.

Josué, au bord du Jourdain qui lui barrait l'entrée de la Terre Sainte, vit à son tour les eaux s'arrêter pour lui livrer passage. Arrivé sur l'autre rive, il donna ordre aux chefs des douze tribus de prendre dans le lit du fleuve douze pierres qu'il dressa en souvenir de cet insigne bienfait.

(1) Cf. *Le Vœu Diocésain* (supplément illustré au Bulletin Paroissial du Sacré-Cœur de Grenoble), mars 1925, p. 9.

(2) Voir dans *Regnabit* (T. ix, p. 108) quelques passages de la belle lettre pastorale qu'il écrivit à cette occasion.

Quelle reconnaissance le saint roi David, victorieux de tous ses ennemis, ne fit-il pas éclater dans ses Psaumes dont aucune poésie profane n'a égalé la beauté ! Et lorsqu'il lui fut donné de transporter l'Arche du Seigneur sur les hauteurs de Sion, son grand cœur souffrait de voir la Majesté de Dieu habiter sous une tente : il conçut le projet de lui bâtir un temple, mais il ne put le réaliser. Son fils Salomon, le roi de la paix, à peine monté sur le trône, s'empressa de mettre à exécution le pieux dessein de son père. Le temple s'éleva, avec quelle richesse, quelle magnificence, on le sait. La Dédicace s'en fit sept jours durant, au milieu d'une foule immense et de l'enthousiasme général, par une prière publique du roi et une profusion de sacrifices. Plus d'une fois pillé et ravagé dans la suite, il se releva, moins somptueux il est vrai, mais toujours admirable par sa sublime destination.

Lorsque fut venue la plénitude des temps, la reconnaissance envers Dieu prit plus d'élévation et d'ampleur. Avant même que le Divin Sauveur vînt au monde, elle s'épancha en doux cantiques pour célébrer son prochain avènement.

La Vierge Marie, ayant, sur la parole de l'Archange Gabriel, conçu dans son sein le Verbe de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, s'en alla en toute hâte par delà les montagnes visiter sa cousine Elisabeth, qui était sur le point de devenir la Mère du précurseur. Sitôt que celle-ci la vit entrer, éclairée d'en haut sur le mystère de l'Incarnation, elle s'écria : Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et béni est le fruit de vos entrailles. Marie lui répondit par le *Magnificat* où elle glorifie le Tout-Puissant qui, abaissant son regard sur son humble servante, venait d'opérer en elle de grandes choses pour le salut d'Israël et de toute la postérité d'Abraham. Trois mois après cette scène touchante, le prêtre Zacharie, époux d'Elisabeth, recouvra la parole qu'il avait perdue et entonna à son tour le *Benedictus*. L'Église a pieusement recueilli ces deux cantiques et les met chaque jour sur les lèvres de ses ministres, en mémoire de la Rédemption du monde par le Fils de Dieu fait homme.

A Bethléem, des anges descendus du ciel pour annoncer sa naissance, chantèrent gloire à Dieu et paix aux hommes. Accourant à leurs voix, les bergers d'alentour, et plus tard des rois de l'Orient guidés par une étoile, vinrent adorer le divin Enfant, et tous s'en retournèrent en glorifiant Dieu.

La vie publique du Sauveur se résume en ces mots : Il passa en faisant le bien ; il donna la vue aux aveugles, guérit les malades, ressuscita les morts, et tandis qu'il opère ces prodiges, nous le voyons, sans doute pour nous prêcher d'exemple, levant les yeux au ciel et rendant grâces à Dieu.

Pendant les trois premiers siècles de son existence, l'Église cruellement persécutée et baignée dans le sang, ne put célébrer les saints mystères qu'à l'ombre et dans le silence des catacombes. Mais, aussitôt que la liberté lui fut rendue par Constantin-le-Grand, des temples s'élevèrent de toutes parts au culte du vrai Dieu ; l'empereur Constantin lui-même, en reconnaissance du triomphe qu'il avait remporté sur ses rivaux, orna ses étendards victorieux du signe de la Croix qui lui était apparu avant le combat, et fit construire à Rome, au centre de l'Empire, la Basilique du Saint-Sauveur au Latran, celles

de Saint-Pierre sur la colline du Vatican, de Saint-Paul Hors-les-Murs, de Sainte-Croix en Jérusalem.

Cet impérial exemple trouva de nombreux imitateurs parmi les princes chrétiens des âges suivants. L'Église, de son côté, eut à cœur de s'associer aux événements heureux de leur vie et de leur règne par de solennelles actions de grâces au pied des autels. Que de fois n'a-t-on pas vu assemblés, dans nos temples, les empereurs et les rois, les ambassadeurs, les grands corps de l'État, les cours de justice, la magistrature, l'armée, les fidèles de tout rang et de toute condition, et à leur tête, le Pontife, revêtu des ornements sacrés et entouré d'un clergé nombreux pour redire d'une commune voix l'hymne ambrosienne *Te Deum laudamus*, dont les accents éveillent en tous les cœurs les sentiments les plus nobles de la religion et du patriotisme.

Nos très chers Frères, il y aura bientôt soixante-quinze ans que la Belgique, après avoir été courbée pendant des siècles sous la domination étrangère, se releva fièrement, reconquit son indépendance et redevint elle-même, plus attachée que jamais à ses antiques franchises et à la foi de ses pères. Sous le Prince qu'elle se choisit et dont la sagesse combla toutes les espérances, elle gagna bientôt la confiance et l'estime des grandes puissances, qui avaient concouru à son émancipation.

A l'ombre de la liberté sagement comprise et vaillamment mise en œuvre, la religion respira, et une vie nouvelle se manifesta dans le pays entier. L'armée et tous les services publics s'organisèrent avec une merveilleuse rapidité. Nos grands fleuves, dégagés de toute entrave, donnèrent libre cours au commerce. Grâce surtout à la clairvoyance de son premier Roi, l'intérieur de la Belgique ne tarda pas à être traversé et sillonné par un admirable réseau de voies ferrées. L'industrie prend un essor toujours grandissant. La population s'accroît, les villes se développent et s'embellissent. L'agriculture, entrée dans la voie du progrès, écoule ses produits sur tous les marchés du pays et de l'étranger. Les lettres, les sciences, les arts se cultivent avec succès. L'instruction se répand dans tous les rangs de la société. Une nouvelle législation, chrétiennement sociale, a confié au peuple des droits plus étendus ; elle multiplie en faveur de l'ouvrier et du pauvre des institutions de tout genre, où, selon la belle expression de nos Saints Livres, la miséricorde et la vérité, la justice et la paix se rencontrent dans un fraternel embrassement. Enfin pour couronner tant et de si grandes faveurs, la Providence nous a dotés d'une lignée de Princes, dont nous voyons la quatrième génération, se lever comme une radieuse espérance.

Pouvons-nous envisager les multiples avantages de ces soixante-quinze années de paix ininterrompue, sans porter nos regards vers le Ciel, sans remercier publiquement Celui qui est l'auteur de tout bien, « le Père des lumières de qui vient tout don parfait. »

Cette noble pensée a germé dans l'esprit élevé et fécond de notre Auguste Souverain, dont la sollicitude pour la grandeur et la prospérité du pays ne se lasse point. Elle s'est manifestée au dehors, et elle est venue jusqu'à nous, sous une forme qui nous est particulièrement chère : Élever, sur les hauteurs de Bruxelles, un monument de la

reconnaissance nationale digne de la Belgique, une Basilique du Sacré-Cœur de Jésus.

Déjà un comité général a été constitué à cet effet, un vaste terrain acquis et une nouvelle paroisse érigée sur le plateau de Koekelberg, de commun accord entre les autorités ecclésiastiques et civiles.

Notre Saint Père le Pape a hautement approuvé ce projet. Nous le bénissons avec lui et nous comptons avec une entière confiance sur le concours de tous pour en assurer l'exécution.

Aussi bien, que ne pouvons-nous pas attendre du Cœur de notre divin Maître pour l'avenir de notre chère Patrie ? Dès 1868, elle fut spécialement consacrée au Sacré-Cœur de Jésus par nos vénérés Prédecesseurs, et de nouveau en 1899, avec le monde entier, par le Pape Léon XIII de pieuse et grande mémoire. A l'approche de 1905, elle s'y consacrera elle-même en lui élevant, au centre du pays, un temple qui rappellera aux générations futures ce qu'elle doit à la divine Providence et ce qu'elle a voulu lui donner en retour, en ce glorieux anniversaire.

Mais, pourrait-on se demander, pourquoi notre reconnaissance doit-elle s'adresser particulièrement au Sacré-Cœur de Jésus ?

C'est que le cœur est le symbole de l'amour. Aimer quelqu'un, dit saint Thomas, c'est lui vouloir du bien ; et le comble de l'amour est de donner sa vie pour ceux que l'on aime. Or, n'est-ce pas pour notre bien, pour notre salut *propter nos homines et propter nostram salutem*, que le Fils de Dieu est descendu du ciel, qu'il s'est revêtu de notre nature humaine, qu'il a souffert, qu'il est mort, et que son sacrifice, offert au Calvaire, se renouvelle et se perpétue en tout lieu ?

Et si Dieu en créant le cœur de l'homme y a mis premièrement la bonté, comme s'exprime Bossuet, quel trésor de bonté ne doit-il pas avoir amassé dans son propre Cœur en se faisant homme ?

Voulez-vous connaître le Cœur de Jésus ? Suivez ce bon Maître dans le cours de sa mission ici-bas. Il commence par appeler autour de lui, pour en faire ses apôtres, des hommes du peuple, des pêcheurs de Galilée, dont il supporte la rudesse, l'ignorance, les lâchetés mêmes. Il accueille les petits enfants et les bénit, recommandant à ses disciples d'imiter leur simplicité et leur candeur. Sur un mot de sa Mère émue de la détresse de deux jeunes époux, il change l'eau en vin aux noces de Cana. A l'humble prière d'un officier dont il admire la foi, il répond : j'irai et je guérirai votre serviteur. Par deux fois, au bord du lac de Génésareth, il a pitié de la foule accourue pour l'entendre et il rassasie des milliers de personnes avec quelques pains et quelques poissons. Rencontrant un jour le convoi funèbre du fils unique d'une veuve tout en larmes, il rappelle le jeune homme à la vie et le rend à sa mère. Il pleure lui-même sur la mort de Lazare et le fait sortir de la tombe où il gisait depuis quatre jours. Assis près du puits de Jacob, où une Samaritaine vient puiser de l'eau il lui demande à boire et en prend occasion pour lui faire connaître le désordre de sa vie, pour ouvrir son esprit à la lumière de la foi et allumer dans son cœur le zèle du prosélytisme.

Qui ne connaît les touchantes paraboles où il nous découvre lui-même le fond de son Cœur ? Il est le Bon Pasteur, dit-il, laissant

là le troupeau fidèle pour aller à la recherche de la brebis égarée ; l'ayant retrouvée, il la charge sur ses épaules et la reporte au bercail. Il est le père de l'enfant prodigue qui s'éloigne du foyer de la famille et que la misère y ramène ; le voyant revenir couvert de haillons, il court au devant de lui, le serre dans ses bras, le couvre de baisers, et fait préparer un festin pour fêter son retour. Tel il se dépeint dans ses admirables paraboles, tel il se montre à la femme adultère, qu'il sauva si miséricordieusement en confondant l'astuce de ses accusateurs ; tel il se montre à la Madeleine, une pécheresse publique, qui touchée de la grâce, alla se jeter à ses pieds, les arrosa de ses larmes et les essuya de ses cheveux : beaucoup de péchés lui sont remis, dit-il, aux assistants étonnés, parce qu'elle a aimé beaucoup.

Ce n'est pas tout. Le Cœur de Jésus, si tendre et si compatissant, est grand comme le monde et son amour est sans bornes. Il veut que tous les hommes se sauvent et arrivent à la connaissance de la vérité. Nul n'est banni de son Cœur ni exclu des attentions de sa bonté, pas même le disciple prévaricateur qui le trahit par un baiser et qu'il accueille en lui donnant encore le nom d'ami ; ni le larron qui l'invoque avant de mourir et reçoit cette consolante réponse : *aujourd'hui même tu seras avec moi au Paradis*. Du haut de la croix, sa première parole est une prière pour ses bourreaux : *Seigneur, pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font*. S'il recommande sa Mère à saint Jean, il la lui donne en retour pour mère, et, selon une pieuse croyance, il comprend le genre humain tout entier dans la personne du disciple bien-aimé.

Ce que fut Jésus-Christ sur la terre, il n'a pas cessé de l'être au Ciel où il se voit constitué le *Roi immortel des siècles et où il reçoit toutes les nations en héritage*. De là haut, son pacifique et bienfaisant empire sur elles s'exerce par le ministère de l'Église, à qui il a confié le dépôt de sa doctrine, le trésor des sacrements et sa propre autorité, lorsqu'il dit à ses apôtres : *Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles*. Investie de cette mission et forte de cette assistance divine, l'Église va se répandre sur toute la terre et traverser tous les temps, illuminer le monde des lumières de la foi, purifier les mœurs, assainir les lois, conduire les peuples dans le chemin de la vertu, de la justice, de la charité, semer partout, les bienfaits de la civilisation chrétienne. Elle pourvoira à tous les besoins de l'esprit et du corps, à tous les intérêts de la vie présente comme de la vie future. Elle sera la gardienne vigilante des lettres et des sciences, la protectrice des arts, l'inspiratrice de tous les dévouements, de toutes les bonnes œuvres, la mère des humbles et des pauvres, ses enfants de prédilection, qu'elle attirera à elle par ces tendres paroles : *Venez à moi vous tous qui peinez et qui souffrez, je vous soulagerai* ; elle sera le ferme soutien de la paix entre les diverses classes de la société, qu'elle unira par le lien de la fraternité chrétienne en une seule et grande famille, dont le Père est aux Cieux.

En présence des innombrables bienfaits qui découlent du Cœur de Jésus et qu'il procure aux hommes dans le cours des siècles par le

ministère de l'Église, serait-il téméraire de dire, Nos Très chers Frères, que la Belgique a été privilégiée parmi toutes les nations et a obtenu une part de faveur dans ces largesses ? Et alors, n'est-il pas juste qu'elle se distingue par sa reconnaissance envers Dieu ? C'est ce qu'elle compte faire, et c'est ce à quoi nous nous faisons un devoir de l'encourager. Oui, nous contribuerons tous, riches et pauvres, chacun selon ses moyens, à rehausser le culte du Sacré-Cœur de Jésus en lui érigeant un nouvel et splendide sanctuaire. De la Basilique du Sacré-Cœur, devenue le centre d'un pèlerinage national, descendront et rayonneront des bénédictions, nouvelles aussi, sur tout le pays, sur chacun de nous, sur nos entreprises, nos institutions et nos œuvres, sur nos familles et, entre toutes, sur la Famille Royale et son Auguste Chef. Ce monument de la reconnaissance publique dira à nos arrière-neveux que la Belgique est restée fidèle à Dieu et que Dieu protège la Belgique.

Donné en la fête de la Chaire de Saint-Pierre, 18 Janvier 1904.

(*Suivent les signatures épiscopales.*)

20 JANVIER.

20 Janvier 1908. — A Enghien (Belgique) mort de la R. M. Marie Noël, religieuse de Nazareth. Elle aimait, et bien pratiquement, le Cœur de Jésus. « Mon nid d'amour, disait-elle, sera le divin Cœur de Jésus. » (1) Et ailleurs : « Son divin Cœur fortifie et console... Restons toujours unies de prières, de travaux et de tout dans le Cœur sacré, où la séparation est inconnue. » (2) Il faut voir toutes choses à travers le Cœur de Jésus, (3) il faut le regarder incessamment : « qu'il soit votre patience, votre douceur, votre repos. » (4) Le Cœur de Jésus est un refuge dans lequel nous devons mettre bien avant notre propre cœur. (5) Citons enfin cette phrase qui nous montre que la R. M. avait sans doute compris le rôle intellectuel du Cœur de Jésus : « Beau siècle de lumières où le diable tient la lanterne : La foi diminue et l'imagination s'amuse à des chimères : tout cela sent la fin des temps où il n'y aura pour ainsi dire plus de foi et beaucoup de séducteurs. Je tremble à cette pensée en voyant avec quelle facilité on admet tout ! Ah ! réfugions-nous dans le divin Cœur pour éviter tout naufrage, celui de l'intelligence comme celui du cœur. » (6)

(1) *La Mère Marie Noël, Religieuse de Nazareth, 1824-1908*, Paris, Gabalda 1910, p. 225.

(2) *id.*, p. 243.

(3) *id.*, p. 251.

(4) *id.*, p. 253.

(5) *id.*,

(6) *id.*, p. 149.

24 JANVIER.

24 *Janvier* 1786. — Mort, à la Visitation de Gènes, de la Sœur Rose-Christine Peyre de la Coste ; cette religieuse avait pour le Cœur de Jésus une telle dévotion qu'elle versait d'abondantes larmes lorsqu'elle en entendait parler. Elle obtint que sa famille contribuât à un fonds destiné à faire célébrer le plus solennellement possible la fête du Sacré-Cœur de Jésus dans l'église du Monastère de Nice, où elle était alors. (1).

25 JANVIER

25 *Janvier* 1688. — Mgr l'évêque de Coutances érige dans l'église du Séminaire de sa ville épiscopale la Confrérie du Sacré-Cœur de Jésus et de Marie.

CHARLES-FRANÇOIS de LOMENIE de BRIENNE ; par la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique, Evêque de Coutances, à tous ceux de notre diocèse, salut et bénédiction.

Etant obligé par la charge qu'il a plu à la divine Providence de nous imposer sur les épaules, d'employer tout notre pouvoir pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, c'est avec joie que nous embrassons toutes les occasions qu'elle nous présente pour augmenter et rendre à sa divine Majesté le culte que nous lui devons, et aux âmes le secours qu'elles peuvent attendre de notre ministère.

Ayant appris des Prêtres de notre Séminaire qu'ils avaient reçu, il y a quelques années, le 4 octobre 1674, de la libéralité de Notre Saint-Père le Pape Clément X d'heureuse mémoire, une bulle apostolique, (2) par laquelle il permettait d'ériger en l'église dudit Séminaire, consacrée et dédiée au Cœur sacré de Jésus et de Marie, une sainte Confrérie ou Société de l'un et de l'autre sexe, sous l'invocation du même saint Cœur de Jésus et de Marie, en l'honneur, culte et dévotion duquel les Confrères et Sœurs prendront une bonne résolution de s'exercer en toutes bonnes œuvres qui peuvent regarder la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Nous, ayant ordonné auxdits Prêtres de nous représenter ladite Bulle apostolique, et l'ayant lue avec beaucoup d'attention, l'avons trouvée si authentique et remplie de tant d'Indulgences et de bénédictions, (3) que nous en avons Nous-mêmes

(1) *Année Sainte de la Visitation*, Annecy, Burdet, 1867, Tome I, p. 261.

(2) Voir *Regnabit*, T. x, p. 147, le texte de la bulle de Lisieux du 10 janvier 1674, semblable à celle de Coutances du 4 octobre 1674.

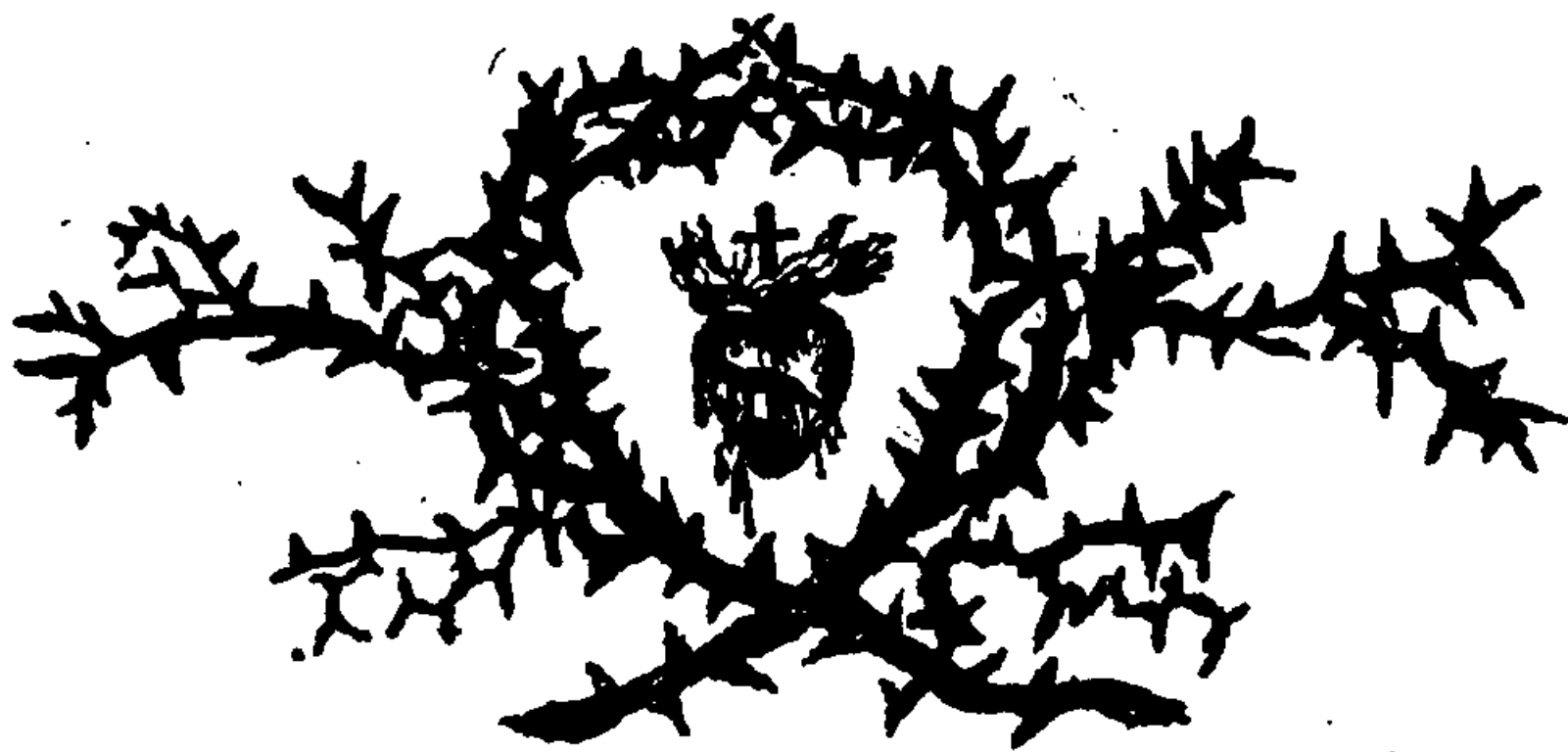
(3) Cet évêque permit l'impression et la publication de cette Bulle apostolique par lettre d'approbation en date du 17 janvier 1688.

fait l'érection sous l'invocation du Cœur sacré de Jésus et de Marie ; approuvé les Règlements faits à cette fin ; donné pleins pouvoirs aux Supérieur et Prêtres de notre dit Séminaire d'agréer et de recevoir en ladite Société toutes les personnes de l'un et de l'autre sexe qui demanderont d'y être enrôlées, et qui auront les qualités requises ; permis à tous les prêtres et laïques de notre diocèse de faire les offices et fêtes, avec Octave, du Cœur sacré de Jésus et de celui de Marie, aux jours que l'on a coutume de les célébrer ; fait tout le premier inscrire notre nom dans le catalogue des Confrères de ladite Confrérie ; et exhortons tous et un chacun d'en faire de même, et de profiter des grâces qui sont concédées par ladite Bulle ; et de rendre à ce saint Cœur le culte que demande son excellence et sa dignité.

Donné à Coutances, en notre Palais épiscopal, le 25^e jour de Janvier 1688.

Signé : † CHARLES-FRANÇOIS,
Évêque de Coutances.
Par mon dit Seigneur,
EUVREMER. (1)

Lucien BURON, prêtre



(1) *Œuvres Complètes du Bienheureux Jean Eudes*, Vannes, Lafolie, 1908, T. VIII, p. 525-526. — La lettre d'approbation citée dans la note précédente, *id.*, p. 524.



AMIS ET APOTRES DU SACRÉ-CŒUR

Madeleine MORICE

1736 - 1769.

(Suite) (1)

AU CHATEAU DE LA VOLTAIS.

L'entrée de Madeleine dans la famille de la Voltais apporta un grand changement dans son humble existence. La jeune ouvrière trouvait un gîte pour elle et sa mère, et surtout une protection contre la malignité d'autrui. Elle n'était pas domestique, mais elle savait, à l'occasion, rendre avec dévouement tous les services qui étaient en son pouvoir. Durant l'absence de M. et de Mme de la Voltais, elle gardait l'hôtel et reprenait son travail afin de pouvoir vivre.

Cette période qui va de 1764 à novembre 1767, fut féconde en événements divers. Les faveurs divines ne cessent pour ainsi dire pas de la consoler, mais dans le même temps s'affirme sa mission de victime ; Dieu purifie son âme dans les épreuves les plus pénibles et elle est en but aux assauts des puissances infernales.

A la fin de 1764, Madeleine prit comme directeur le P. Le Sancquer, de la Compagnie de Jésus. Encore jeune, ce Père était un homme prudent, éclairé et pieux. Il trouva dans l'âme de Madeleine, en même temps qu'une docilité parfaite, une grande défiance d'elle-même et une volonté ferme d'aller à Dieu quoiqu'il pût lui en coûter. Le P. Le Sancquer la comprit parfaitement et la mit dans une grande paix et une grande confiance en Dieu. Dès le début le Père ordonna à Madeleine de faire la relation de tout ce qui s'était passé jusque-là. La pauvre fille dut

(1) Voir *Regnabit*, Décembre 1926, p. 50.

apprendre à écrire ; mais au bout de peu de temps, elle fut en état de le satisfaire.

Homme prudent, le P. Le Sancquer utilisait tous les moyens de se renseigner auprès des personnes qui connaissaient Madeleine et leur demandait même le récit de ce qu'elles avaient remarqué de plus saillant.

A peine installée à la Voltais, Madeleine passa par une période de troubles et de peines intérieures, de défiance et de découragement, épreuve qui se renouvellera fréquemment jusqu'à sa mort. Il lui demeurera la crainte vive et incessante d'être le jouet de ses illusions, et ce ne fut que par la plus exacte obéissance qu'elle put se maintenir dans la paix.

Durant cette époque les extases se multiplièrent longues et consolantes. Elle en eut une qui dura plus de quinze heures. Il fallait avec le plus grand soin éviter de prononcer avec trop d'amour les noms bénis de Jésus et de Marie, car à peine les entendait-elle qu'elle entrait en extase et succombait sous l'ardeur de l'amour divin.

Cependant, sa mission était surtout d'être associée très intimement aux souffrances de l'Epoux. Aussi les extases douloureuses étaient-elles très fréquentes et si pénibles qu'elles apitoient les assistants. Elle eut à souffrir de la part de ses confesseurs qui ne la comprenaient point et doutaient de la réalité de ses faveurs surnaturelles. Cette défiance de l'autorité vis-à-vis d'elle, fut pour Madeleine la source de peines très vives que venait compliquer bien souvent la privation de la sainte Messe et de la sainte Communion. Elle endura une crainte affreuse de l'enfer et du jugement de Dieu et il s'en fallut de peu qu'elle n'attentât à sa vie en se précipitant dans un puits. (1). Mais elle parvint à se ressaisir et prenant en mains son crucifix, elle poussa vers Jésus ce cri d'amour : « O mon bon Maître, s'il est vrai que je n'aurai pas le bonheur de vous posséder, du moins que j'aie encore une fois celui de vous adorer sur ce bois où votre amour vous a fait mourir pour moi. Aussitôt, ajoute-t-elle, la paix me fut rendue. » (2).

Mais pour peu de temps. Dieu donna au démon un grand pouvoir sur Madeleine. *Grippis*, alors, tenta violemment la pauvre fille contre la foi et contre l'espérance. Il se montra même dans sa chambre, sous l'apparence d'un homme, et s'efforça de l'amener au désespoir. La résistance fut vive et la victoire complète.

Cette action du démon se retrouvera à chaque instant dans la vie de Madeleine. A mesure qu'elle correspondait à la grâce

(1) La même pensée se présenta une autre fois. La Sainte Vierge la détourna de ce dessein et la consola extrêmement. (p. 224).

(2) p. 113.

et était élevée dans la vie mystique le démon s'efforçait par tous les moyens, même les plus perfides et les plus brutaux, de la décourager et de l'amener au péché. Il employait la persuasion, la douceur, les violences, les mauvais traitements. Plusieurs fois, sous l'apparence d'un homme, il tenta de la séduire ; fréquemment il la frappait avec une telle sauvagerie, qu'elle en demeurait toute meurtrie.

« Un jour, le tentateur apparut à Madeleine sous les traits d'un jeune homme qu'elle connaissait. La scène se passait au premier étage de l'hôtel de la Voltais, à l'entrée de la cave... la trappe était levée. Madeleine résistait avec un invincible courage. A la fin, le démon furieux la saisit et, du premier étage, par l'ouverture béante, il la précipita au fond de la cave ; puis s'emparant d'une lourde échelle d'encavement, il la lança brutalement sur sa victime.

« Madeleine ne put se relever ; à peine lui resta-t-il assez de force pour appeler au secours. Toutes ses côtes étaient démisées, et il semblait que tous ses membres étaient brisés. » (1)

Durant quinze jours elle souffrit le martyre et les soins qu'on lui prodigua n'eurent aucun effet.

Elle n'en fut pas moins guérie subitement.

Grippis frappait sa victime avec un acharnement inouï ; les coups de verge, de pieds et de poings ne lui étaient pas épargnés. On les entendait parfois de loin, et il arriva même à plusieurs reprises qu'il y eut du sang répandu.

D'autres fois, il prenait l'apparence d'une de ses protectrices ou d'un vénérable religieux, ou bien encore, il en venait à imiter la voix divine et à se transformer en ange de lumière.

Une intervention diabolique aussi fréquente et puissante est rare dans les annales de la sainteté. Il fallait que les desseins de Dieu sur Madeleine fussent grandioses pour la soumettre à une telle purification. Mais elle résista toujours héroïquement aux sollicitations diaboliques et demeura fidèle à Dieu.

Durant son séjour à la Voltais l'existence de Madeleine fut assez mouvementée. Elle demeure peu de temps au même endroit. Nous la trouvons successivement à la Voltais, à Ploermel, à Rennes, mais surtout à Porcaro. Dans ce vieux manoir, à plus de quatre lieues de distance de Ploermel, Madeleine reçut de bien précieuses faveurs. En 1764, la propriétaire de ce château était Mme du Guiny, âme forte et courageuse qui avait acquis l'estime de tous par ses peines et son admirable résignation. Ayant entendu parler chez M. et Mme de la Voltais de Madeleine, Mme du Guiny désira lui donner aussi, au moins de temps en

(1) p. 141-142.

temps, une généreuse hospitalité. Elle espérait ainsi s'édifier et se sanctifier au contact de la pieuse ouvrière. Madeleine alla à Porcaro pour la première fois en décembre 1764 et y demeura environ deux mois. Elle fut bien traitée durant son séjour, mais elle souffrit beaucoup. Elle fut privée de messe et de communion, parce que le prêtre ne pouvait pas facilement en semaine venir célébrer le Saint Sacrifice au château. Le P. Le Sancquer lui aussi lui manquait. Elle dut lui écrire. En attendant la réponse, elle s'adressa à M. Vavasseur, Curé de Guer, dont les conseils éclairés et très prudents lui furent d'un précieux secours.

M. Vavasseur fut l'heureux témoin d'une communion miraculeuse et d'un long ravissement de plus de vingt-quatre heures au sortir duquel Madeleine l'entretint divinement.

La mission de Madeleine étant d'être victime avec Jésus, ces consolantes faveurs n'étaient et ne pouvaient être que passagères. Ordinairement, ces grâces précieuses sont le prélude de l'action purificatrice divine, ou encore des assauts diaboliques. (1)

C'est ce qui arriva à Porcaro. Elle fut en proie à une détresse d'âme si profonde qu'elle en tremblait de peur. Le démon la persécuta vivement et la tourmenta si péniblement qu'elle prit l'héroïque résolution de se crever les yeux pour ne plus voir les images indécentes que l'ennemi lui montrait sans cesse. Dieu ne voulut pas qu'elle mit ce projet à exécution et l'empêcha, par une vie douleur au bras, de se servir des ciseaux qui devaient l'aveugler.

Dans un compte-rendu qu'elle fit à M. Vavasseur, elle décrit en termes émouvants les efforts de Satan. Écoutons ces accents humbles et confiants :

« Souffrez Seigneur, dit-elle, après une courte invocation, souffrez que je vous représente avec confiance, avec humilité, mes besoins et mes misères.

« Si le démon a bien osé tenter votre sainteté incomparable sur laquelle il n'avait aucun pouvoir et qu'il avait au contraire tout sujet de craindre, que n'entreprendra-t-il pas contre une pauvre fille faible comme je suis, née dans la misère, plongée dans la boue, remplie de corruption. Vous savez, Seigneur, que ce lion rugissant ne dort pas ; qu'il cherche à me dévorer, qu'il n'oublie rien pour me perdre ; qu'il me porte sans cesse au mal ; qu'il est toujours attentif à me tendre des pièges. Je ne suis même pas en sûreté pendant mon sommeil. Il me tente à tout moment et dans toutes les occasions. Il m'attaque partout et de toutes les

(1) Sur la fin de sa vie, Jésus lui apparaissant, lui dit ces paroles : « ... Il y va de ma gloire et de ton avancement que toutes choses se passent ainsi. J'avais de grandes grâces à te faire, il a fallu t'y préparer par de grandes souffrances. C'est ainsi que je prépare les âmes à recevoir mes grâces... » (p. 410).

manières au dedans, au dehors, dans les bonnes et les mauvaises choses. Il se glisse sans que je m'en aperçoive. Quand il ne peut me faire pécher, il me trouble par ses tentations ; il me fatigue par ses importunités ; il m'ébranle par les images dangereuses dont il me remplit l'esprit. Il redouble contre moi sa colère et son envie, pour m'enlever les biens qu'il a perdus. Il appelle à son secours toutes les furies de l'enfer, les vanités du monde, les penchants de la nature, les mauvais exemples, les péchés que vous m'avez pardonnés. J'ai toujours eu cet ennemi à mes côtés, lors même que je ne le connaissais pas.

« O divin Jésus, ma force et mon soutien, que fera une créature faible, grossière contre un ennemi si puissant et si artificieux ? Que puis-je pour soutenir un combat si dangereux ? A qui aurai-je recours dans une guerre si cruelle ? Je sais que vous ne permettez jamais à mon ennemi de me tenter au-dessus de mes forces ; que je puis toujours le vaincre avec votre grâce ; que je retire un grand bien de cette victoire. C'est ce qui me rend inexcusable, je le confesse devant votre miséricorde, non pour me justifier, mais pour reconnaître ma misère et implorer votre secours. O Dieu de bonté, qui me souffrez, qui m'attendez, vous voyez tous les avantages que cet ennemi remporte sur moi. Je lui prête l'oreille, je lui ouvre la porte de mon cœur ; je l'y reçois ; je lui obéis et le rends plus hardi pour me nuire. Lorsque je veux recourir à vous, il m'attaque avec encore plus de fureur. Ce mauvais esprit n'aurait point de pouvoir sur moi si ma lâcheté et ma négligence ne lui en avaient donné. C'est avec justice qu'il m'accuse devant vous, ô juge toujours équitable, parce qu'il sait qu'il ne peut ni me vaincre ni me nuire, si je ne le veux. Mais, hélas ! Je l'ai voulu, misérable que je suis ! et par là, je suis tombée sous sa puissance. Il m'a entraînée dans une infinité de malheurs. Il me traite encore comme son esclave, et je ne puis en tout cela ne me plaindre que de moi seule.

« Demeurerai-je sans remède devant vous, ô, mon Dieu qui êtes un océan de miséricordes ? Pourquoi êtes-vous mon Rédempteur, si ce n'est pour me mettre en liberté ? Pourquoi êtes-vous mon Souverain Bien si ce n'est pour me délivrer de tout mal ?... Souvenez-vous que vous n'avez combattu contre lui qu'afin que je puisse le vaincre par votre vertu.

« Vous m'avez élevée à un état sublime ; vous m'avez aimée et environnée de vos miséricordes ; mais je me suis plongée dans un abîme de misères ; je me suis jetée dans les pièges des démons ; je suis dans une chaîne qui m'accable, qui abat tellement mon âme que je ne puis regarder le ciel ni sentir vos divines faveurs. Vous voyez l'état où je suis, et vous me défendez le désespoir. C'est pourquoi, du fond de mes ténèbres, j'ose élever jusqu'à vous mon espérance, ô mon Dieu. Quel que indigne que je sois

je vous conjure de jeter sur moi un regard de bonté et d'entendre les cris que ma misère pousse vers vous. Quoique j'aie toujours été sourde à votre voix, ne le soyez pas à la mienne. Que ce même amour par lequel vous m'avez ordonné de vous écouter, vous laisse entendre aujourd'hui ma voix. Si vous me traitez selon votre justice, que deviendrai-je, à qui aurai-je recours ? Je suis perdue sans ressource, parce que je ne puis espérer de remède que de vous. Je ne trouve qu'en vous seul cette patience qui souffre tout ; cette miséricorde qui pardonne tout. O mon Père, ne laissez pas périr une enfant qui vous a coûté si cher. O ma Mère, refuge des pécheurs, venez à mon secours ».... (1).

Ces épreuves ne la décourageaient point, et avec une force surhumaine elle disait : « Dans l'incertitude où je vis, je suis, à ce qu'il me semble, dans la résolution de souffrir, de mourir, de donner à Dieu jusqu'à la dernière goutte de mon sang. Tout cela, il est vrai, est bien petit. » (2)

Durant la Semaine-Sainte de 1765, Madeleine fut associée aux souffrances de la Passion de Notre-Seigneur. Ces souffrances débutèrent le Jeudi-Saint, dans l'après-midi. La douce victime avait les bras tournés et était agitée de terribles convulsions ; tous ses os craquaient. Cet état se prolongea avec quelques alternatives d'apaisement jusqu'au Samedi-Saint, vers dix heures. Elle communia alors et put prendre quelque nourriture (3).

Une violente tentation fut l'occasion pour Jésus d'accorder à Madeleine, le jour de l'Ascension, une insigne faveur. Il montra à son humble servante, dans son Eucharistie sa Face adorable et durant l'action de grâces passée tout entière dans le plus complet ravissement, Il lui dit ces paroles : « Vous croyiez donc ma fille, que je vous avais abandonnée ?... Non, je ne le ferai jamais. Au moment où vous me croyez perdu, je suis au milieu de votre cœur. Mais votre crainte me déplaît. Obéissez ; je vous le dis, je vous le répète, le démon n'a aucun pouvoir sur la vraie obéissance. » (4)

Le soir de ce même jour de l'Ascension, Madeleine fut maltraitée par deux démons avec une extrême violence et rouée de coups.

La purification divine se poursuivait sans relâche et prenait de terribles proportions. Madeleine, dans une lettre qu'elle

(1) p. 126-129.

(2) P. 130.

(3) Il est curieux de remarquer que lorsque Madeleine recevait la Sainte Communion elle pouvait manger. Mais lorsqu'elle ne communiait pas, elle rejetait toute nourriture. Il lui arrivait aussi quelquefois de ne se soutenir physiquement qu'au moyen de la Sainte Eucharistie. C'est ainsi qu'elle demeura quinze jours au chevet d'un malade sans prendre d'autre nourriture que la Sainte Eucharistie et de l'eau au cours de la journée.

(4) p. 137-138.

écrivit au P. Le Sancquer le 20 septembre 1765 la décrit en ces termes :

« Je souhaiterais bien vous dire l'état de mon âme, mais je ne sais si cela est en mon pouvoir, car je ne le comprends pas. Il y avait longtemps que j'étais dans de grandes peines d'esprit ; ce n'était rien en comparaison de ce que je sens depuis que je suis ici. Non pas que je sois dans le trouble, car mon cœur est insensible à tout, au bien comme au mal. Quoique je sente mes passions se révolter contre moi d'une manière extraordinaire, je n'en suis pas plus émue. Je suis dans un si grand ennui et dans un si grand délaissement du côté de Dieu, que je ne le puis comprendre... J'ai éprouvé plusieurs fois quelque chose de ce délaissement, mais ce n'était qu'un rien. Il y avait des moments où je retrouvais cet aimable Sauveur. Tantôt les créatures me le représentaient ; tantôt je le trouvais dans la lune, dans le soleil et dans les étoiles ; tantôt dans les fleurs, les arbres, dans les saisons. Quelquefois, il me semblait que je le trouvais dans mon cœur. Je le trouvais aussi et même souvent, après la sainte Communion, et je me sentais toute en Lui. Je le trouvais particulièrement dans la solitude, à l'oraison. Qui, c'était là, ô mon aimable Jésus, c'était là le lieu où je vous trouvais. Quand je n'avais pas le bonheur de vous trouver, je m'affligeais beaucoup. Mais à présent que je ne vous trouve plus du tout, ô mon aimable Jésus, mon amour et mon Tout, mon bon Maître, je ne vous trouve même plus là ! Plus je vous cherche, il me semble, plus vous prenez plaisir à vous enfuir de moi. O mon Dieu, tant qu'il vous plaira de me tenir dans cet état, pourvu que ce soit votre volonté, je me priverai de vous, pour l'amour de vous...

...« Je compare ce délaissement où je vis du côté de Dieu, à deux véritables amis qui se séparent pour faire un long voyage. Ils se quittent avec peine, mais la pensée et l'espérance qu'ils ont de se revoir les console. Je ressens de grands ennuis, et je ne trouve rien qui me puisse dédommager de ma perte, que l'attente de trouver dans le Ciel Celui que je ne trouve plus sur la terre.

« Je suis dans ce délaissement du côté de Dieu. Je ne le suis pas moins du côté de ma Bonne Mère. Mais tant qu'il leur plaira que je sois dans cet état, j'y consens ; pourvu que je ne les offense pas, il me semble que je serai contente. Pour des consolations sensibles, je n'aurai pas la hardiesse d'en demander à Dieu, me trouvant trop heureuse qu'il veuille bien souffrir dans sa présence une personne aussi misérable que je le suis et me permettre d'être à son service. »

A ce moment (1765) nous trouvons dans la vie de Madeleine

(1) p. 148-151. ?

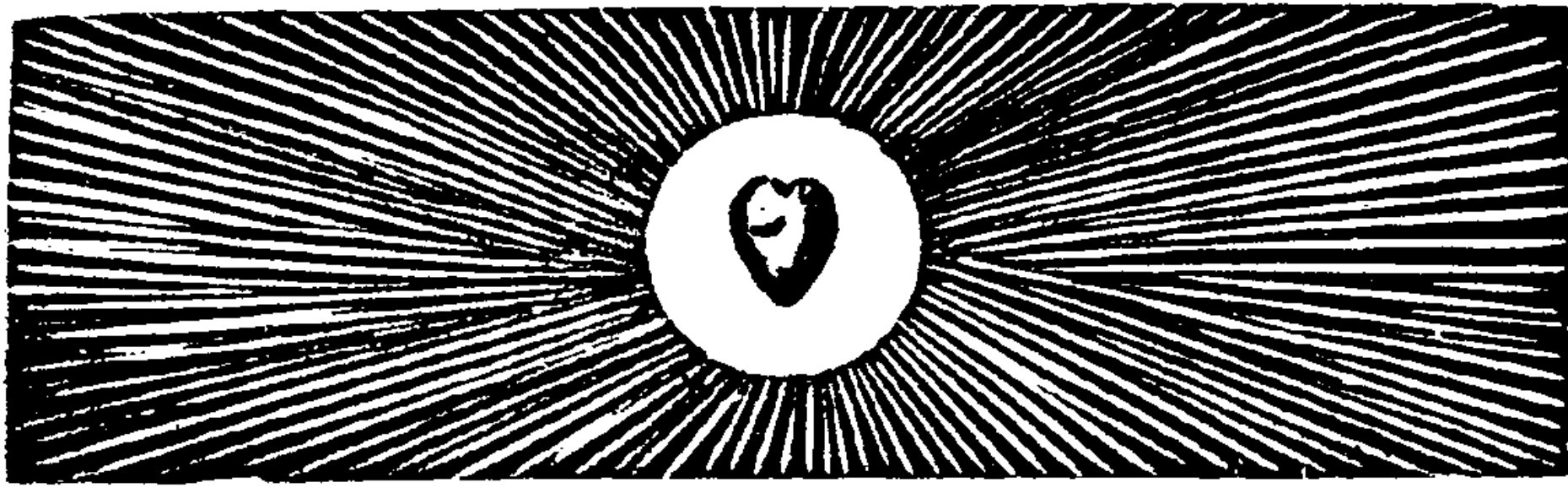
une inspiration, qui fait le plus grand honneur à son cœur généreux, mais qui fut pour elle le sujet de pénibles épreuves.

Dans une pensée de grande charité, la sainte fille conçut le dessein d'une *Maison de la Providence*, établissement destiné à l'éducation des enfants et à l'hospitalisation des malades. Ce projet devint une idée fixe, une obsession pour la pauvre enfant qui lutta tant qu'elle put contre ce qu'elle croyait un effet de son imagination. Cette œuvre, humainement parlant, ne semblait-elle pas difficile à mettre sur pied et d'un avenir peu assuré ? Des phénomènes étranges se produisirent, sur lesquels il est peu aisé de se prononcer. Ils mirent Madeleine à la torture. La Sainte Vierge lui apparut et approuva de la part de Dieu le projet de l'établissement. En la quittant Marie lui laissa une statuette en faïence polychromée. Cette statuette pleura quelques jours après et Mesdames du Guiny résolurent la fondation. L'année d'après (1766) cette même statuette fut à quatre reprises retrouvée dans un champ ; la dernière fois, il y avait auprès, un écu de six livres, auxquelles Mme du Guiny ajouta cent cinquante livres. Cette statuette fut, dans la suite, enfermée dans une armoire du château épiscopal de Saint-Malo-de-Beignon.

(à suivre)

Lucien BURON, *prêtre*.





Le Rayonnement du Sacré-Cœur dans l'Education.

I

UNE LETTRE

Mon révérend Père,

Pour répondre à votre désir, je voudrais vous faire parvenir de belles pages, utiles au manuel. Je ne le puis, aussi dois-je me contenter de vous envoyer ces notes ; ce que je fais après beaucoup d'hésitation et pour cause. Elles vous diront cependant ma bonne volonté et le désir ardent que j'éprouve de faire quelque chose pour la conquête de la pensée par le bon Jésus.

Permettez-moi de vous dire ma reconnaissance pour le bien que vous m'avez fait par la belle retraite toute dans l'amour divin. C'est dans ce sentiment de gratitude envers le bon Jésus que je veux m'appliquer toujours à améliorer en moi la mentalité Sacré-Cœur et à la cultiver dans mes élèves. Tous mes efforts convergent vers ce but. Je m'efforce de suivre vos bons conseils et bien que ce soit un perpétuel recommencement, je veux donner et donner toujours au Cœur du bon Jésus.

Les élèves de notre classe et moi offrons notre journée du jeudi aux intentions de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur. Celle du vendredi est offerte pour une intention spéciale (le manuel).

Nous travaillons toutes davantage à faire aimer le bon Jésus et plusieurs de mes compagnes cherchent à former la mentalité de leurs élèves sous l'influence des pensées et des sentiments du Christ. Pour moi, je suis de plus en plus déterminée d'enseigner toujours ainsi, ce sera mieux plus tard, je suppose, quand je saurai mieux faire et que je serai moi-même plus formée à cette mentalité. Je ne puis m'empêcher de remarquer une différence pour les élèves qui sont moins turbulentes et plus

appliquées. Elles montrent aussi beaucoup plus d'empressement pour inscrire sur leur feuillet les prières et les sacrifices qu'elles ont faits pour l'Apostolat de la Prière.

Pour pratique du mois j'ai demandé qu'elles s'arrêtassent un instant avant la prière pour se redire ceci : Le bon Jésus m'aime, Il est tout puissant et moi, j'ai besoin. Je le leur ai rappelé lorsque nous avons prié ensemble.

Au catéchisme, je devais enseigner le *Pater*, sujet facile à traiter dans le sens de l'amour du Christ. J'ai aussi préparé les élèves à la réception du sacrement de Pénitence et je l'ai fait selon mes notes de retraite.

J'ai suivi votre conseil en donnant des analyses et des dictées tirées du saint Evangile. J'ai donné aussi des extraits rappelant l'amour du Christ. Nous n'avons pas encore les livres que vous m'avez recommandés mais nous les aurons.

St J. de C.

II. EXEMPLE DE CAUSERIE AUX ENFANTS.

Visites amicales.

Mon petit enfant, c'est une bien jolie coutume que celle de faire des visites, c'est-à-dire d'aller porter à ceux qu'on aime le témoignage de son affection. Oh ! je sais bien que pour les petits enfants il y a de bien ennuyeuses visites ! celles que l'on est obligé de faire à de grandes personnes majestueuses et imposantes, que l'on connaît à peine, et qui ne comprennent rien aux désirs des petits enfants, lesquels désirs sont de tout regarder, de toucher à tout, ou d'aller s'ébattre dans un rayon de soleil. Celles-là, ce sont de bien ennuyeuses visites... Aussi, nous n'en parlerons pas davantage. Mais à côté de celles-là, enfant, que d'amicales visites, et si agréables !...

Il y a les visites que l'on fait aux amis qui sont dans la joie, pour une naissance, pour un mariage, pour une bonne nouvelle. A celles-là, on va les mains pleines de fleurs et les yeux pleins de sourires. On est content, on félicite, on partage la joie de ceux qu'on aime, on est même un peu exubérant.

Il y a les visites que l'on fait aux amis qui sont dans la peine. Celles-là sont tristes ; mais comme on y apporte encore

plus tout son cœur. On voudrait consoler, empêcher de pleurer et de souffrir. On essaie de trouver des raisons qui adouciraient le chagrin, qui rendront un peu d'espérance ; on n'y réussit pas toujours, parce qu'il y a des peines qui sont si grandes, si profondes, que rien, rien, que le bon Dieu, ne peut les consoler. Mais tout de même, on est venu apporter à ceux qu'on aime, un peu de douceur, et comme un rayon de joie, en leur prouvant toute l'amitié qu'on a pour eux, en les entourant de caresses et d'attentions.

Il y a les visites que l'on fait aux amis malades. Ceux-là, il s'agit de leur faire oublier leur mal, de les distraire. Alors, on arrive avec une petite mine toute gaie, on leur raconte tout un tas d'histoires, tout ce que l'on sait qui peut les faire rire. On leur donne des nouvelles des amis communs. Et puis, on leur a apporté une petite gâterie, des bonbons, ou des fleurs, ou un livre. Et puis, on promet de revenir, et en effet, on revient pour que les heures de solitude ne soient pas trop longues à celui qui souffre.

Et puis, il y a les amusantes visites du Jeudi ou du Dimanche, aux petits camarades. Là, on n'y va que pour bien rire, et pour le plaisir d'être ensemble, parce qu'on s'aime bien, parce qu'on se comprend bien, parce que c'est comme si on avait un seul cœur. Là, les heures paraissent toujours trop courtes ; on a toujours hâte d'arriver. On retarde toujours un peu le moment du départ. On voudrait arrêter les aiguilles des pendules, et même le soleil si on pouvait. C'est si bon d'être ensemble, de parler un peu de tout, du travail, des jeux, des plaisirs qu'on a eus, de ceux qu'on espère, et puis des peines aussi. On s'occupe en même temps des plaisirs et des peines de l'ami. On se réjouit avec lui, ou on le console. Tout est commun. Et puis, quand on s'est tout dit, on reste là, l'un près de l'autre, en silence, mais heureux tout de même d'être ensemble. Et tout en ne se disant rien, on sait qu'on se comprend, et que l'on s'aime bien. Et ça fait chaud au cœur.

Et entre les visites du Jeudi et du Dimanche, on trouve bien encore l'occasion d'aller se voir un peu. Si en faisant une commission on passe devant la porte de son ami, quatre à quatre on grimpe les étages, pour aller l'embrasser. Ou bien, on se retourne vers les fenêtres pour voir si on ne l'apercevrait pas. Et s'il est là, de la main, on lui fait un petit signe amical, qui veut dire. « bonjour ami, je t'aime bien, je pense à toi. » Et s'il n'est pas là, on sait qu'il est quand même dans cette maison, et que peut-être les pensées se rencontrent, et l'on est heureux d'avoir un ami.

Ah ! oui ! quelle bonne idée que celle de faire des visites ! Comme cela fait bien les affaires de l'amitié.

Quelle bonne idée aussi que celle de faire des visites à Notre-Seigneur, mon enfant ! Comme cela fait bien les affaires de Son amour pour nous, de notre amour pour Lui !

Le bon Jésus, Lui, mon enfant, est sans cesse en visite auprès de nous. De son ciel, Il a voulu venir demeurer sur la terre, pour qu'il nous soit possible de L'approcher sans cesse.

Par la Sainte Communion, Il se donne à nous, visite divine et plus aimante que toute autre, visite où les cœurs s'unissent, se pénètrent, n'en font qu'un.

Mais toutes les âmes ne peuvent pas communier chaque jour ; et même pour celles qui peuvent Communier chaque jour, la Présence sacramentelle de Notre-Seigneur ne dure guère plus d'un quart d'heure.

Le Cœur du bon Jésus, mon enfant, nous aimait trop pour pouvoir se résoudre à ne pas être avec nous dans l'intervalle d'une communion à l'autre. Et les petits enfants qui n'ont pas encore fait leur Première Communion n'auraient jamais pu être près du bon Jésus. Comment le bon Jésus qui aime tant les petits enfants aurait-il pu se résoudre à une telle tristesse ?

Alors, le bon Jésus, dans Son amour a inventé la Présence continuelle de Son Etre entier au Tabernacle. Là, d'une Communion à l'autre, Il nous attend. Là, Il attend les tout petits qui n'ont pas encore eu la joie de Communier. Quelle bonté, quel amour dans votre Cœur, mon bon Jésus !

Puisque Jésus est là, mon enfant, si près de toi, Le laisseras-tu sans Lui faire quelques amicales visites ?

Il y a des petits enfants qui lorsqu'on les emmène à l'église ont l'air d'être entraînés à des visites ennuyeuses, chez quelqu'un qu'ils ne connaissent pas et n'aiment pas.

Je sais, mon enfant, que les petits enfants de « Regnabit » ne sont pas de ceux-là.

Tu sais, toi, enfant, qui est le bon Jésus du Tabernacle, et tu L'aimes. Tu sais qu'Il est le bon Jésus de la Crèche, et le bon Jésus du Calvaire, Celui qui t'a aimé aux dépens de Sa vie,

Celui qui a souffert et qui est mort pour toi. Et tu L'aimes ce bon Jésus, de toute la force de ton cœur.

* * *

A toi, les visites au bon Jésus paraissent de bien agréables visites. Tu as hâte d'arriver, et quand tu entres dans l'église, c'est de la joie qu'il y a dans toute ta petite personne. Tu t'approches bien vite, aussi près que tu peux, du Tabernacle, et, là, agenouillé pour un acte d'adoration, tu dis à ce Dieu si bon, tout le désir que tu as de Le voir glorifié et aimé.

Et puis, le cœur plein d'amour et de confiance, tu te mets à parler à cet Ami, le meilleur, le plus fidèle de tous les amis.

Tu Lui racontes ce que tu as fait depuis ta dernière visite.

Tu lui dis le travail de l'école, celui que tu fais bien, et celui que tu fais mal. Pour celui que tu fais bien, tu Lui dis merci, car, c'est Lui qui t'a donné l'intelligence qui te permet de bien le faire. Pour celui que tu fais mal, tu Lui demandes de t'ouvrir davantage l'esprit, pour que tu le fasses mieux.

Tu Lui dis ce que tu as fait de bon, et tu es tout heureux de Lui apporter cette joie. S'il y a eu dix petits sacrifices, tu les Lui offres gentiment, comme le meilleur cadeau que puisse Lui faire ton cœur. Et si tu as fait quelque sottise, tu Lui demandes pardon, tu Lui promets de ne plus recommencer, tu Le pries de te donner la grâce qui t'est nécessaire pour arriver à te vaincre.

Tu Lui dis combien tu voudrais être bon, pour Lui prouver ton amour, pour Le faire aimer aussi. Et que, cependant, tu as des défauts qui t'empêchent de L'aimer comme tu le voudrais. Et tu confies à Son Cœur ta bonne volonté.

Tu Lui parles de tes parents, de leur santé, de leurs affaires, de leurs âmes surtout. S'il y a dans ta famille quelqu'un qui n'est pas un bon chrétien, tu demandes pardon pour lui, tu demandes aussi les lumières qui lui sont utiles pour s'éloigner du péché et se rapprocher de Jésus.

Tu Lui parles de tes amis, pour qu'ils soient bons, pour qu'avec eux tu fasses un groupe de bons petits enfants qui seront plus tard de vaillants chrétiens. Tu Lui racontes tout ce qui t'intéresse, tes peines, tes joies, tes amusements même, tout comme tu le fais avec ton meilleur petit camarade, avec plus de confiance encore, car Lui, Jésus, comprend tout, sait tout, peut tout, et t'aime infiniment.

* * *

Et puis, tu Lui parles de Lui, de Ses désirs, de Ses volontés, de ses joies, de ses peines.

Tu sais qu'Il voudrait être aimé, et tu Lui dis combien tu Le voudrais avec Lui, et tu Le pries pour que ceux qui ne L'aiment point reçoivent la grâce de L'aimer, et pour que ceux qui L'aiment s'efforcent de L'aimer davantage.

Tu Le pries pour les pécheurs et pour les païens ; pour les petits enfants et pour les Prêtres ; pour l'Eglise entière et pour la France. Tu Lui demandes que les âmes du Purgatoire aillent vite Le glorifier. Tu Le consoles de Ses peines. Son Cœur souffre de n'être pas aimé, tu L'entoures de ton amour, tu Lui parles de l'amour de Marie, sa Mère, de l'amour de tous les anges, de l'amour de tous les saints, de l'amour de tous ceux qui travaillent à Le faire connaître et aimer. Tu tâches de Lui faire oublier Sa peine en ne pensant qu'à ses joies.

Tu Le remercies aussi, de tout l'amour qu'Il t'a prodigué, qu'Il a prodigué à toutes les âmes. Tu Lui es reconnaissant de t'avoir sauvé au prix de quelles souffrances ! Et d'avoir voulu rester là, aussi, prisonnier si souvent oublié dans ce Tabernacle de froide pierre. Tu Le remercies de toutes les grâces qu'Il t'a faites, grandes et petites, et de toutes celles que tu ignores ou que tu ne comprends pas bien ; tu agrandis ton cœur. Tu remercies pour le monde entier, pour tous ceux qui sont ingrats et qui heureux de recevoir tournent le dos dès qu'ils ont reçu, sans rien dire.

* * *

Les visites à Jésus, ce sont des visites qui renferment à la fois de la joie et de la peine, parce que le bon Jésus a dans Son Cœur un infini de joie et un infini de peine, et que, si tu L'aimes tu dois partager tous les sentiments de Son Cœur. Ce sont surtout des visites qui contiennent beaucoup d'amour.

* * *

Je sais, enfant, qu'il ne t'est pas toujours possible de faire au bon Jésus des visites assez longues pour Lui parler ainsi de tout.

Mais, crois-tu, dis-moi, que ton ami n'est pas très sûr de ton affection, quand tu montes en courant l'embrasser un instant ?

Pourquoi, quand tu passes devant la maison du bon Jésus, ne t'arrêteras-tu pas ainsi une minute ? rien que le temps d'entrer et de Lui dire : « Mon bon Jésus, je Vous aime, je sais que Vous m'aimez, et je voudrais que tout le monde Vous aime. »

Quelle joie ce serait au Cœur du bon Jésus, en attendant une visite plus longue, d'avoir chaque jour une petite visite comme celle-là.

Et si tu es avec quelqu'un et que, vraiment, tu ne puisses pas entrer, du moins, en passant devant une église, que ton cœur pense au bon Jésus qui est là à t'aimer sans cesse. Lui, te voit passer, et quelle joie encore si Son Cœur qui vient vers toi rencontre ton cœur qui va vers Lui.

Il est facile, vois-tu, mon enfant, de donner de la joie au bon Jésus. Il suffit de L'aimer. Quand on aime, on trouve dans son cœur mille moyens de rendre heureux ceux que l'on aime.

Jésus qui par amour reste depuis près de deux mille ans dans des milliers de Tabernacles, ne demande en échange de tant d'amour, qu'un peu de vraie affection. Il souffre d'être oublié. Il souffre de ce que tant de chrétiens passent indifférents devant sa porte, sans une pensée, sans un élan d'amour pour Lui.

Ne sois pas, enfant, de ceux qui Le font souffrir. Sois de ceux qui Le consolent.

Prends l'aimante habitude des amicales visites à Jésus, des visites confiantes, simples, où l'on dit tout ce qu'on pense, où l'on se parle Cœur à Cœur. Ce n'est pas pour rien que Jésus se montre à nous avec Son cœur à découvert. C'est pour nous prouver qu'Il est capable de sentir, de jouir, de souffrir comme nous, parce qu'Il aime.

C'est aussi pour nous dire qu'Il réclame de nous l'amour qui vient du cœur.

Enfant, aime bien de tout ton cœur Jésus qui t'a tant aimé.

Maman FUOCOLLINO.



REGNABIT fait aujourd'hui une visite amicale.

À tous ses Lecteurs, à tous ses Amis, il dit : Bonne et Sainte Année !

Sainte Année d'abord ! Que le divin Cœur de Jésus, rayonne de plus en plus sur chacun d'eux et par eux sur de nombreuses âmes. Qu'il leur apporte beaucoup de lumière et beaucoup d'amour.

Et si l'année est sainte, elle sera bonne, parceque le bon Jésus bénira nos efforts et toutes nos entreprises.

En retour, REGNABIT demande beaucoup de prières et beaucoup de sacrifices pour faire rayonner le divin Cœur sur l'esprit des hommes et sur toutes ses activités.





BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Almanach Catholique Français 1927, in-16 de 600 pages. Paris, Bloud et Gay. Prix : 7 francs. Comme ses devanciers, l'Almanach de 1927, est une mine de documents intéressants. Par ses articles nombreux et courts, ses renseignements précis et ses gravures, il constitue une petite encyclopédie catholique et son usage s'impose à tous ceux qui, en France, pensent et agissent en catholiques.

BRUYÈRE (Abbé) : *Les Commandements de l'Amour divin*, in-18 de 67 p., Avignon, Aubanel Frères, 1926.

Recueil de deux cents pensées dont quelques-unes sont très belles et d'une grande utilité pour la bonne conduite de la vie spirituelle.

Aux Amis du Cœur de Jésus : Un apostolat éminemment bien-faisant et on ne peut plus opportun : Lire et propager la série des tracts, à 4 pages, sur la Vie d'Amour de Dieu.

Billet n° 8, 40° mille, la charité parfaite est éminemment raisonnable ;

Billet n° 9, 50° mille, la « Petite Voie » d'enfance spirituelle.

Une offrande annuelle de cinq francs pour aider à couvrir les frais d'impression, donne droit à un envoi régulier de 25 exemplaires trimestriels.

Adresse : M. Le Directeur de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, Issoudun, (Indre), France.

Le Cardinal Mercier Souvenirs intimes, in-8° de 109 p. Librairie Saint-Alphonse, Esschen, Belgique.

Quatre religieux rédemptoristes ont consigné par écrit leurs souvenirs sur le grand cardinal belge. Ce ne sont que des souvenirs, il ne faut donc pas vouloir y trouver une biographie. Le R. P. Sordet rappelle les divers séjours du saint cardinal à Rome, soit pour le conclave où le cardinal Ratti fut élu Pape, soit pour diverses démarches qu'il fit en cour de Rome. Le R. P. Godts parle de la grande dévotion que le cardinal Mercier eut envers le Cœur Eucharistique de Jésus et Marie Médiatrice de toutes les grâces. Les RR. PP. de Meulemeester et Van Biervliet nous montrent successivement la grande bonté du vénéré défunt pour les Sœurs Rédemptoristines et sa sympathie pour saint Alphonse de Liguori.

Ces pages forment un livre de famille, très intéressant et où abondent les anecdotes que l'historien futur devra utiliser. On voit agir le saint cardinal très familièrement, avec une exquise bonté qui lui gagnent tous les cœurs, une charité sans bornes, mais aussi une fermeté qui en fit le héros national de la Belgique. L. B.

Enseignements de saint Bernard, extraits textuellement de ses œuvres, 2^e édition, revue, in-16 de xix-677 p., Paris-Lille, Taffin-Lefort, 1926. Prix : 7.50.

Saint Bernard a eu de tout temps une incontestable influence sur les âmes, surtout sur celles qui, profondes et délicates, veulent aller à Dieu par le don entier d'elles-mêmes. Le saint abbé de Clairvaux excelle, en effet, dans l'art si difficile de bien diriger les âmes, et ses œuvres admirables ont toujours été un guide précieux.

Les éditeurs de ce volume ont pensé que notre époque avait encore à apprendre à l'école du grand docteur. C'est pourquoi ils ont tenté de mettre à la portée de tous, dans une traduction aisée et fidèle, l'essentiel de ses écrits. Pas de notes ; mais les références sont données après chaque texte. Ce qui fait la valeur et l'attrait de ce livre c'est que les textes, qui pour la plupart ne sont pas cités en entier, se suivent de manière à former un tout homogène.

Une courte introduction nous rappelle les témoignages rendus à saint Bernard par les Papes Alexandre III, Paul V, Grégoire XIV, par saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin, Jacques de Vitry, etc. Elle nous donne ensuite un texte de Mabillon sur les principes du saint Docteur concernant la vie spirituelle. L'ouvrage se termine par des pensées détachées et en appendice les leçons du 2^e nocturne pour la fête du Sacré-Cœur, tirées de la « Vigne Mystique », ouvrage que les Frères-Mineurs de Quaracchi ont définitivement attribué à saint Bonaventure.

Ce livre est à recommander aux âmes chrétiennes comme guide d'oraison et comme ouvrage de lecture spirituelle. L. B.

FEBVRE (Chanoine S.) : *La Vie de Jésus continuée au T. S. Sacrement*, in-16 de 336 p., Avignon, Aubanel Frères, s. d.

Il ne faudrait pas chercher dans ce volume ce que l'auteur n'a pas eu l'intention d'y mettre. M. le chanoine Febvre nous a donné un ouvrage accessible à toutes les âmes et non réservé aux seuls théologiens. Il a voulu « rappeler aux fidèles que Jésus vit encore au milieu d'eux, et qu'il les aime », et, pour cela, il considère l'Eucharistie successivement comme sacrement, comme sacrifice et comme le mémorial de la Résurrection et de l'Ascension de Notre-Seigneur.

Cet ouvrage n'est pas inférieur à ceux que l'auteur a déjà publiés et qui se rapportaient à la sainte Eucharistie. J. Luc.

GAUTHEROT (Gustave) : *La Terreur en Vaucluse. Le Drame d'Orange* in-8^o écu de 200 p., Avignon, Fils aîné, 1926. Prix franco : 13.20.

On dévore ce livre comme un roman. Les personnages de ce drame sont bien campés. Nous voyons se dérouler successivement sous nos yeux diverses scènes qui font de ce règne de la Terreur en Vaucluse

l'un des plus cruels épisodes de la Révolution française ; deux sinistres figures qui nous font encore frémir sont admirablement mises en relief : Jourdan « Coupe-Têtes » et Maigret, le « Singe de Robespierre », le grand responsable des « tueries » d'Orange. Les victimes nous sont bien sympathiques, surtout les trente-deux religieuses qui furent béatifiées en 1925. Peu ou point de notes au bas des pages, mais l'on sent que l'auteur domine son sujet et que son information est aussi sûre qu'abondante. Le style vif de M. Gautherot rend son ouvrage plus agréable encore et ses réflexions très personnelles en font un instrument utile, destiné au grand public.

Pensées et Maximes de sainte Madeleine-Sophie, Fondatrice de la Société du Sacré-Cœur de Jésus, in-32, Rome, Maison Mère, 1925.

En près de cent pages, ont été réunies les plus belles pensées de la sainte Mère Barat. Ces pensées, dont un bon nombre ont pour objet le Cœur de Jésus ont été disposées sous diverses rubriques : charité, humilité, abnégation, amour de la Croix, abandon et confiance, esprit intérieur, zèle et dévouement, divers sujets.

Nous avons là, en toute vérité, et sous un très faible volume, l'*Esprit* de sainte Madeleine-Sophie.

RAYMOND (R. P. V.) O. P. : *Trois Lis eucharistiques. La bienheureuse Imelda, patronne de la Première Communion et les petits clercs de Santarem*, in-32 de 69. *La Sainte Communion, choix de Pensées des Maîtres de la Vie Spirituelle*, in-32 de 62 p., Avignon, Aubanel Frères, 1926.

Ces deux brochures visent à former les enfants et les adultes à la vie eucharistique. Aux enfants l'auteur redit la si belle vie d'Imelda, que Jésus emporta dans son ciel, après sa première et dernière communion miraculeuse. Puis il leur narre la naïve histoire de ces deux moinillons qui jouaient avec l'Enfant-Jésus et lui donnaient une part de leurs repas. Ils moururent avec le saint religieux qui les instruisait, le jour de l'Ascension après la réception de la sainte Eucharistie.

Aux âmes déjà avancées, le R. P. Raymond donne une suite de pensées logiquement liées les unes aux autres et qu'il a empruntées aux meilleurs auteurs de la vie spirituelle. Ceux qui sauront lire ces pensées, en tireront le plus grand profit.

SIGISMOND de VILLENEUVE-EN-COUSERANS (R. P.) O. M. C. : *La Théologie de la Fête du Christ-Roi*, in-16 de 161 p., Toulouse. *Les Voix Franciscaines*, 1926.

Avec le R. P. SIGISMOND nous sommes en plein scotisme. Il étudie la Royauté de Notre-Seigneur du point de vue de l'École franciscaine, et il en a le droit puisque cette école n'a pas été condamnée, bien que le thomisme soit le plus en faveur et très recommandé par les Souverains Pontifes.

Le R. P. SIGISMOND établit une fois de plus les thèses chères à l'École scotiste : le primat de la volonté sur l'intelligence, l'Incarnation du Verbe en dehors de la chute de nos premiers parents, la primauté de l'Homme-Dieu sur toute créature, sa royauté universelle, etc.

Il le fait sans âpreté, mais on le sent tout vibrant et parfaitement convaincu.

Le premier chapitre établit *Les Origines ou Fondements de la Royauté du Sacré-Cœur*. L'auteur renvoie souvent à sa brochure : *La Royauté Universelle du Sacré-Cœur et l'Immaculée-Conception* (d'après le Bienheureux Duns Scot).

Dans le second chapitre sont étudiées la *nature* absolue et spirituelle et l'*étendue* de la Royauté de Jésus-Christ sur les Anges, les Hommes, La France et les démons.

Un troisième chapitre est consacré au *Laïcisme* qui sape dans sa base la Royauté de Jésus-Christ.

Les adversaires de l'École franciscaine ne seront pas ébranlés par cette étude, mais ils ne pourront pas cependant méconnaître le loyal effort de l'auteur et le bien-fondé de certains de ses arguments.

L. B.

VENTURIN de BERGAME (Bienheureux) O. P. : *Directoire Spirituel*, traduction et notes du R. P. de BOISSIEU, O. P. ; in-18 de xviii-196 p., Éditions de la « Vie Spirituelle », Paris, Desclée et Cie, 1925.

Venturin de Bergame mourut le 28 mars 1346. Sa vie fut celle d'un saint et il eut l'activité d'un apôtre zélé. Il prêcha dans presque toute l'Italie et eut un succès extraordinaire. L'idée d'une croisade en Orient fut pour lui la cause de pénibles mécomptes. La cour pontificale l'avait en suspicion. Sous le Pape Clément VI il prêcha en Avignon, en Provence, en Dauphiné. Ce Pontife, effrayé de la domination turque, chargea Venturin d'une croisade. Une multitude d'hommes prirent les armes sous les ordres de Humbert II, Dauphin de Vienne. Venturin accompagna l'armée et s'en fut mourir à Smyrne, à 42 ans.

Venturin a composé un certain nombre d'œuvres dont il ne nous reste que quinze traités, rédigés sous la forme épistolaire et qui sont traduits en français pour la première fois. Ces traités d'inégale longueur sont remplis des conseils les plus judicieux et les plus pratiques pour assurer la bonne économie de la vie spirituelle. L'exposition de la doctrine est simple et convient donc aux âmes ignorantes et naïves ; mais l'élévation et la logique des pensées les rendent très utiles aux âmes plus instruites.

Le bienheureux Venturin a suivi l'indication du Pape saint Grégoire I qui conseille d'exposer la doctrine de façon qu'elle instruisse les ignorants sans ennuyer ceux qui savent, et ainsi il nous a laissé des œuvres utiles et qui seront très goûtées de ceux qui les liront.

L. B.

REVUES FRANÇAISES.

REVUE DE LA PASSION. — Mensuelle Illustrée : — Direction des PP. Passionistes. — MÉRIGNAC près BORDEAUX (Gironde). Un an : 10 fr. — *Spécimen gratuit sur demande.*

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1926

Billet du Mois : Une histoire du Saint Curé d'Ars : P. AMÉDÉE, C. P. — Novembre Chrétien : E. F. — Chemin de Croix : 13^e et 14^e Stations (*poésies*)

A. PRAVILE. — Les Stigmates d'Amour : Bx Henri SUSO. — La Sainte de Coutances Marie des Vallées : P. RAPHAEL, C. P. — Le Chemin de Salut : Henri LAVEDAN de l'Académie Française. — Carnet d'une Ame. — Chronique. — La Fin de Pilate (*variété*) Mgr BAUNARD. — Bibliographie.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1926

Billet du Mois : Le Directeur. — Un Grand Centenaire : La Croix miraculeuse de Migné (17 déc. 1826). P. AMÉDÉE, C. P. — Le Chemin de la Croix (*poésie*) A. PRAVIEL. — Saint Jean de la Croix, Docteur de l'Église : R. P. Marie-Amand de St Joseph, O. C. D. — Page Mystique : Jette-toi dans mes souffrances !... Bx Henri SUSO. (*variété*) : Les Clous ardents (Conte de Noël) Jean RAMEAU. — Bibliographie.

REVUES ÉTRANGÈRES.

Mensagem de Coracao de Jesus (Brésil). Novembre 1926. Le R. P. Rocha, S. J. termine son article sur la fête du Christ-Roi et la peste du laïcisme en tirant des leçons pratiques : réformer nos idées fausses concernant le Gouvernement laïque ; nous mettre en garde contre les associations purement neutres et nous en éloigner avec le plus grand soin.

Nova Revija (Nouvelle Revue) Makarska (Yougoslavie). Cette revue publie un *Numéro Jubilaire* tout entier consacré à saint François d'Assise.

L'Encyclique de S. S. le Pape Pie XI forme le frontispice de ce monument de gloire élevé à l'honneur du « petit Pauvre ». Puis viennent successivement : une étude sur le séjour que saint François fit dans les contrées croates, probablement en octobre 1212, sans qu'il soit possible de préciser les lieux qu'il a visités ; — Une brève excursion dans la philosophie franciscaine, — Quelques pages concernant l'influence de saint François sur les arts ; — une énumération des Docteurs franciscains — La pauvreté évangélique dans la vie de saint François ; — Le docteur Fra Bone M. Radonic étudie la fête du Christ Roi et l'École franciscaine. Ce long article est excellent et met bien en lumière les diverses positions du Scotisme. Puis viennent d'autres études intéressantes parmi lesquelles nous pouvons citer celles où saint François est considéré soit comme organisateur des Missions, soit comme Maître de Spiritualité, soit comme réformateur de l'ordre social, etc.

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT,

IMPRIMERIE HIRT & Co 53 RUE DES MOISSONS - REIMS.